

Quand la Cognition rencontre la Psychanalyse

Par Roland d'Humières

To Linda, my lifelong Love

Avant-propos

Ce livre propose une définition opérationnelle des mécanismes élémentaires que nous utilisons pour traiter l'information. Les Sciences de la Cognition les cernent petit à petit, au travers des recherches qui sont menées dans de nombreuses disciplines.

Grâce à ces travaux de recherche et à l'approche transversale qu'ils suscitent, ces mécanismes émergent aujourd'hui.

Ils apportent un éclairage à la fois respectueux des études, théories et découvertes pluridisciplinaires qui les font émerger, et à la fois incroyablement innovant parce qu'apportant des clefs qui nous permettront d'aller encore plus loin dans la connaissance de l'humain.

La connaissance de ces mécanismes offre une lecture des Sciences Humaines, rigoureuse et étonnante. Cette relecture ne cesse de surprendre, révélant la profondeur, l'épaisseur et la stupéfiante clairvoyance de nos Penseurs.

Ce livre n'est pas un livre conventionnel, encore moins académique. La première partie constitue un zoom avant sur les outils qui conduisent vers ces mécanismes de traitement de l'information. L'approche ayant pour origine un champ conceptuel large, et les outils étant divers, ces premiers chapitres peuvent sembler manquer de « liant », à l'instar d'une nomenclature dépersonnalisée.

Puis viennent les chapitres centraux qui étudient les trois mécanismes de traitement de l'information, le mécanisme central étant la fonction « As If » qui découle en droite ligne des travaux de Darwin, Berne et Dennett. Cette deuxième partie est le cœur de notre fonctionnement psychophysologique.

La troisième partie est un zoom arrière de confrontation et de validation de ces mécanismes avec les recherches passées et actuelles. A l'inverse de la première partie, ce travelling arrière a pour origine les mécanismes et se déplace vers des champs conceptuels témoins. Ici également, la lecture peut laisser une impression de manque de « liant ».

Cela s'explique bien : le livre est en fait construit à l'identique de notre structure psychique, et ce qui fait le lien, ce sont ces mécanismes du traitement de l'information. Le but était d'isoler ces mécanismes du reste, pour pouvoir les étudier. Et ce qui ne se trouve pas dans les première et troisième parties, se trouve dans la seconde. C'est également ce qui justifie le volume restreint de l'écriture. Il fallait aller à l'essentiel, ne pas confondre l'étude ciblée avec une relecture démonstrative. Même si cet ouvrage est destiné, en premier lieu aux professionnels de la

Cognition, il reste parfaitement accessible du grand public et a été conçu dans cet esprit. C'est pourquoi de nombreuses références renvoient directement à Internet, rendant l'accès plus aisé. Les articles encyclopédiques que Wikipedia produit sont suivis de références bibliographiques complémentaires, pour les lecteurs qui souhaiteraient aller plus en profondeur.

Introduction

La Cognition est-elle une Science à part entière ? Ou bien doit-on parler de Sciences de la Cognition ? S'agit-il d'un domaine nouveau dans lequel chacun peut apporter les fruits de sa propre analyse, de ses propres recherches ? Ou s'agit-il au contraire d'un pré carré qui serait réservé aux seules Neurosciences, fermant du même coup la porte aux apports linguistiques, philosophiques, psychologiques, psychanalytiques, mathématiques ou cybernétiques ? De quelle Autorité Académique la Cognition peut-elle bien relever, et cette autorité est-elle légitime ? Doit-on en avoir une vision spécialisée, réduire la pensée humaine à des échanges physico-chimiques ? Ou au contraire en élargir la vision de façon globale, élargie, transversale, incluant la diversité des informations, des observations sous tous ses aspects pour en apprendre les moindres secrets ?

Etonnant de constater, encore, comme chacun veut tirer la couverture à soi au détriment de la Connaissance. Il arrive aujourd'hui à la toute jeune Cognition les mêmes mésaventures qu'à la

Psychanalyse en son temps, la question n'étant plus de savoir ce que cette connaissance nouvelle peut apporter en termes de progrès et de bienfaits collectifs, mais de savoir qui va s'approprier la plus grosse part de gâteau ! La Cognition est victime de son propre succès...

Cette position précaire, actuellement attribuée aux Neurosciences, est d'autant plus instable que la Recherche est aujourd'hui outrageusement compartimentée, éparpillant les informations redondantes sous de nouvelles appellations propres au vocabulaire de chaque discipline. En effet, les connaissances sont de plus en plus précises, ciblées, pointues. L'éventail de la recherche se rétrécit au fur et à mesure, multipliant de façon exponentielle les pistes à explorer. Il est clair qu'une découverte soulève bien plus de questions qu'elle n'apporte de réponses.

La nécessaire discrimination qu'impose l'épaisseur de la Recherche a pour conséquences d'en disséminer les éléments que l'on retrouve sous des désignations spécifiques, propres aux domaines concernés. Alors la transversalité de ces éléments, qui s'en préoccupe ? Ce sont nos limites, nous ne pouvons embrasser toutes les sciences, ni ne pouvons en maîtriser les singularités. Lorsque l'on songe simplement au nombre de mots de notre langue qui désigne « l'argent », il est facile de concevoir qu'un seul et même élément puisse avoir autant de noms différents que de Sciences qui l'approchent !

L'analogie historique entre la Psychanalyse et la Cognition n'est pas seulement de l'ordre du pouvoir, mais également, et surtout, de l'ordre de la définition :

I – La Psychanalyse

Est définie comme étant « *une méthode thérapeutique des troubles psychiques basée sur l'investigation des processus psychiques inconscients* »¹, ou « *un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles* »².

Les Etats-Unis, s'appuyant sur la définition donnée par Freud ont réglé la question en réservant l'exercice de la Psychanalyse aux seuls médecins diplômés, jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle où cette approche a été assouplie et étendue aux psychologues.

A l'inverse, la France considérant la Psychanalyse comme une utilisation du langage, ne juge pas utile de légiférer et d'en régler l'exercice, malgré les demandes pressantes des deux principales Ecoles. Elle reste dans le champ de la Liberté d'expression.

Ainsi, presque 70 ans après le décès de son Fondateur, la question du statut de la Psychanalyse n'est toujours pas réglée. Et elle ne le sera probablement jamais, dans la mesure où accorder une écoute bienveillante à un ami dans le besoin pourrait déjà être considéré comme de la

¹ <http://www.le-dictionnaire.com/definition.php?mot=psychanalyse>

² in : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Psychanalyse>

psychanalyse sauvage. C'est ce qui a valu au mouvement de la « Thérapie Populaire », précurseur du Co-Conseil, d'être écrasé dans l'œuf en Argentine dans les années 70. Le côté « gauchisant » de la Thérapie Populaire s'est trouvé réglé à grand renfort d'exécutions sommaires.

Soulignons au passage, que ni les Etats-Unis, ni la France ne reconnaissent les compétences du Psychanalyste hors diplôme, quand bien même celui-ci a effectué le parcours qu'impose S. Freud d'être passé derrière le miroir et d'en être revenu grâce à la Psychanalyse. Ce qui met hors-jeu les non diplômés, et autorise bon nombre de prétendus psychanalystes à exercer en contravention avec les règles freudiennes, parce que bien incapables de gérer ou maîtriser un passage à l'acte...

II – La Cognition

Est définie comme une faculté spécifique, « *faculté de connaître* »³, « *terme scientifique pour désigner les mécanismes de la pensée* »⁴. La définition de la cognition s'est vue étendue progressivement de l'homme à des ensembles complexes, y compris non humains, englobant des processus intelligents au sein de systèmes artificiels. Ici se situe déjà un sujet d'opposition entre les chercheurs et les différentes tendances du moment. Cette fameuse discorde, ce combat de pré carré qui

³ In <http://www.le-dictionnaire.com/definition.php ?mot=cognition>

⁴ in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Cognition> définition élargie.

porte la zizanie dans le sein même d'une Science naissante, avant même qu'elle ne se soit révélée.

Ne peut-on un jour s'entendre simplement sur ce dont on parle ? William Deming⁵, disait : « *Lorsque je vous dis [rouge], de quel rouge parle-t-on ? Il est nécessaire de poser une définition opérationnelle du rouge ; c'est-à-dire que nous nous mettions d'accord sur le rouge dont nous allons parler* ». Quelle leçon ! Et nos plus brillants chercheurs se chamaillent à propos d'une Science naissante avant même d'en avoir fixé une définition opérationnelle !

Si l'on considère la Cognition comme la faculté de connaître, alors les processus d'acquisition instinctifs, comme les processus artificiels peuvent être entendus. A l'inverse, si l'on se fie à la définition scientifique proposée, qui pourrait logiquement convenir comme proposition de définition opérationnelle, la Cognition recouvrerait le champ de la pensée, les processus de traitement de l'information par le cerveau humain, l'intelligence. La Science de la Cognition ne concernerait que l'homme puisqu'il est seul à avoir ce degré d'évolution permettant la manipulation du concept. Dans ce cas, la définition scientifique adoptée depuis quelques années limite la Cognition à l'esprit humain. Si cette définition s'impose, comme cela semble être le cas ces dernières années, alors les autres Sciences ne sont que des « utilisateurs potentiels » de recherches abouties. Et les débats actuels sur le sujet ne sont plus que des combats d'arrière-garde.

⁵ <http://www.fr-deming.org/quiest.html>

Dès lors, la Cognition centrée sur l'esprit humain, sur la faculté de conceptualiser, sur la capacité à traiter l'information de façon particulière, singulière, ouvre un champ d'investigation immense.

Elle n'est pas seulement neurobiologique, mais également psychologique, philosophique, linguistique, symbolique, psychanalytique, mathématique. Toute la question est de savoir ce que chacune de ces disciplines peut apporter dans une approche transversale, conjointe, dans la compréhension du cerveau humain, sans pour autant tomber dans un syncrétisme opportuniste. Sera-t-il possible un jour d'avoir une connaissance psychophysiologique du cerveau telle que nous pourrons « façonner » notre propre cerveau à notre guise ?

Que nous pourrons rayer les termes de « névrose, psychose, dépression, passage à l'acte » ? Que nous pourrons vaincre la dégénérescence cérébrale ? Ou que nous pourrons simplement avoir des Sciences de l'Education telles que l'échec scolaire n'existera plus ? Pourrons-nous créer un ordinateur autodidacte, doué de réflexion, et capable de conceptualiser ?

La diversité des recherches et des connaissances que nous avons accumulées au cours des siècles participent de façon étonnante à notre propre aveuglement. Elles créent un écran de fumée, un voile qui cache la compréhension de notre fonctionnement cérébral, en complexifie l'étude par la dispersion de ses éléments constitutifs. Ainsi, la mémoire peut avoir différents états, et être stockée

dans différentes zones⁶. Quels mécanismes vont privilégier une zone de stockage plutôt qu'une autre ? Quels mécanismes vont « décider » de l'état de la mémoire et de son utilisation ? A quels impératifs psychophysiologiques ces mécanismes obéissent-ils ? Répondre à ces questions supposerait de « déshabiller » l'esprit de la personne pour n'en garder que les principes de fonctionnement. Impossible ? Pourtant...

A l'évidence, il existe une fonction qui préside à notre fonctionnement cérébral que l'Intelligence Artificielle ne possède pas. C'est la fonction « As If »⁷, une fonction que chacun d'entre-nous utilise quotidiennement. Qui n'a jamais fait « comme si » tout allait bien tandis que tout allait mal ? Qui n'a jamais « fait bonne figure » ? Qui n'a jamais dit « bonjour, comment allez-vous » en pensant « s'il savait ce que je m'en fiche ! » ? Qui n'a jamais « fait semblant » ? Personne. Cette fonction est permanente. De là à penser qu'elle fait partie intégrante de nos mécanismes de traitement de l'information, il n'y a qu'un pas, que l'on franchit dans les chapitres qui suivent.

⁶ In « *When the past is always present* » P.36 – Ronald A. Ruden, Ed Routledge, Taylor & Francis Group.

⁷ ou « comme si », en français

Première partie

Titre 1

Champ conceptuel et Perception

Proposer une définition opérationnelle des mécanismes de traitement de l'information peut sembler une gageure. La complexité de l'Homme et de ses relations à ce qui l'entoure en rend l'étude particulièrement difficile. Notre perception, à la fois parcellaire, limitée et réductrice, s'oppose aux données de la connaissance qui semblent, elles, infinies. Par ailleurs, Karl Jung opposait la « Réalité de Nature » à la « Réalité de Perception », ce qui illustre parfaitement la distance constatée entre la chose considérée et la perception que nous en avons.

Il convient donc, d'un point de vue analytique, de distinguer le processus de traitement de l'information de tous les éléments, données, ou stimuli ; d'en oublier les causes et les effets, pour ne considérer que le traitement proprement dit. C'est cette approche que développe la Neurobiologie du point de vue physiologique. L'analyse peut-elle

relever le défi d'isoler ces mécanismes, des éléments en parasitant la perception ? Une telle approche est-elle possible d'un point de vue psycho-analytique ? Et quels seraient, en l'espèce, les outils utilisables ?

I – Le « champ conceptuel »¹ :

« Un concept est un triplet de trois ensembles, $C = (S, I, \zeta)$

•– *S*, l'ensemble de des situations qui donnent sens au concept (la référence) ;

•– *I*, l'ensemble des invariants sur lesquels repose l'opérationnalité des schèmes (le signifié) ;

•– *ζ*, l'ensemble des formes langagières et non langagières qui permettent de représenter symboliquement le concept, ses propriétés, les situations et les procédés de traitement (signifiant). »².

Depuis sa parution, cet outil s'est propagé dans de nombreuses disciplines, et l'approche linguistique récente nous renseigne quant à la structuration du champ conceptuel de façon moins hermétique. Citons ici Ducháček,

« Nous employons la dénomination, "champ conceptuel", pour une structure lexicale élémentaire qui cerne, dans ses limites, tous les mots impliquant un certain concept (arbre, voiture, travail, courage, etc.), peu importe si ce concept en est la dominante

¹ In « *La théorie des Champs Conceptuels* » 1991, Gérard Vergnaud.

² In <http://www.ardm.eu/contenu/gerard-vergnaud-0>

sémantique ou seulement l'un des éléments notionnels complémentaires...

... Nous nous occuperons d'abord des mots qui forment le noyau du champ, c'est-à-dire de ceux dont on se sert le plus souvent pour qualifier... »³.

Au travers du travail de Ducháček, le champ conceptuel est composé d'un noyau (dominante sémantique) et d'éléments notionnels complémentaires.

La démarche Jungienne suggère, elle, précisément, de dissocier le noyau de tous éléments complémentaires pour n'en conserver que l'Essence. C'est la différence entre la réalité de Nature et la réalité de Perception. C'est ce que Jung soulignait en disant à propos de l'Ombre : « La vérité d'un Homme ne se situe ni dans ce qu'il est ni dans ce qu'il montre, mais dans ce qu'il cache. » En ajoutant :

« L'ombre est quelque chose d'inférieur, de primitif, d'inadapté et de malencontreux, mais non d'absolument mauvais. » « Il n'y a pas de lumière sans ombre et pas de totalité psychique sans imperfection. La vie nécessite pour son épanouissement non pas de la perfection mais de la plénitude. Sans imperfection, il n'y a ni progression, ni ascension »⁴

³ In « *Etude comparative d'un champ conceptuel* », Ducháček, et *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*. Opera Universitatis Brunensis, Facilitas philosophica, Praha. Státní pedagogické nakladatelství 1960. Source Internet :

<http://www.phil.muni.cz/rom/erb/6duchacek65-opraveno.rtf>

⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Ombre_psychologie_analytique

En d'autres termes, quelle que soit le champ conceptuel considéré, il existe :

- le concept en tant que tel, dans son Essence, sa réalité de Nature,
- la perception que nous en avons,
- et la différence entre ces deux réalités, consciente ou inconsciente, volontaire ou involontaire.

Prenons une mandarine, de belle apparence. Dodue, des couleurs magnifiques, appétissante. A la consommation, la déception entraîne le rejet de la mandarine. Celle-ci est acide et cotonneuse. Que s'est-il passé ? Les constats sont les suivants :

Il appartient à l'essence de la mandarine de pouvoir être acide et cotonneuse.

Elle a donc été perçue autrement que dans ses multiples états possibles.

La différence constatée entre ces deux éléments entraîne un rétablissement de la perception, une réaction de déplaisir et de rejet. A l'évidence, le champ conceptuel va intégrer ce possible déplaisir aux états potentiels de la mandarine.

Notons au passage l'importance d'une dimension qui n'a pas été prise en compte jusqu'à présent dans l'approche du champ conceptuel : l'ignorance. Cette part ignorée, nous le verrons par la suite joue un rôle considérable dans l'intervention des mécanismes de traitement de l'information.

Le scénario pourrait être dramatisé même, entraîner la conséquence d'une détestation globale du fruit, une réaction physiologique allergique, ou

une réaction du type « je me suis fait avoir, je vais encore devoir aller hurler ! »... Tout est possible, malheureusement.

Mais du point de vue analytique, si les états appartiennent au fruit, le déplaisir appartient bien à l'homme. En d'autres termes, la première démarche de l'analyse pour isoler les mécanismes de traitement de l'information sera de débarrasser le champ conceptuel des éléments qui ne lui appartiennent pas en propre, qui ne sont pas de son Essence. Comment ?

II – La Perception

Wikipédia donne cette définition :

« Le mot perception désigne donc, soit la capacité sensitive (l'instinct par exemple), soit le processus de recueil et de traitement de l'information sensorielle ou sensible (en psychologie cognitive par exemple), soit la prise de conscience qui en résulte⁵. »

Nous avons ici une première marche vers ces mécanismes de traitement de l'information, d'une importance capitale et trop souvent négligée. Cette négligence n'est pas sans conséquences sur le psychisme des Etres en devenir, sur la structuration cérébrale, et la construction des personnalités.

Le champ conceptuel en cause est celui de la capacité sensitive.

Notre corps dispose, pour nous aider dans nos rapports à l'externe, de cinq sens différents. Ce sont

⁵ in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Perception>

des palpeurs sensoriels qui nous fournissent des millions d'informations quotidiennes, relatives à notre situation environnementale. Indépendamment que ces informations peuvent être perçues sur des échelles différentes – perception consciente ou inconsciente – ces sens les collectent de façon automatique, permanente. Il convient alors de s'interroger sur les principales caractéristiques de ce champ conceptuel. Quels sont les éléments premiers de ces palpeurs, leur Essence ? Qu'est ce qui caractérise le noyau, l'essentiel de ces sens ?

« Avoir les sens en éveil » suggère que ceux-ci sont au sommet de leur fonction en phase consciente. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils soient arrêtés en phase de sommeil. Une première caractéristique est donc la permanence du fonctionnement. Sauf à être confronté à des circonstances très spécifiques, telles que l'anesthésie générale ou la déconnexion cérébrale totale du Réel, ces sens ne s'arrêtent pas. Il suffit de dire que nos sens travaillent à plein régime dès que nous sommes éveillés.

Une seconde caractéristique, c'est l'état récepteur. Nos sens reçoivent l'information, les transmettent, sans autre fonction que ce transport. Ils n'ont pas d'autre action. L'information arrive brute au cerveau qui, lui, la traitera.

Et cela amène inévitablement à une troisième caractéristique intrinsèque, propre à ce champ conceptuel :

Sauf à être déconnecté, ou à prendre des mesures volontaires, il n'est pas possible de s'exonérer de la réception des informations de l'extérieur. Cela

signifie que notre cerveau reçoit TOUTES les informations indifférenciées dès lors que celle-ci font partie de l'environnement. Impossible de s'en soustraire. Y compris les plus polluantes, les plus violentes, les plus dangereuses, les plus négatives pour la construction psychique d'Êtres en devenir.

Nous verrons dans la suite du propos les conséquences dramatiques que la négligence de cette caractéristique essentielle du champ conceptuel de la perception peut avoir en termes de construction de personnalités, d'adaptation aux cadres sociaux, ou plus simplement de psychopathologie.

Il est étonnant qu'à l'heure où nous travaillons et étudions les mécanismes cérébraux, nous ne soyons pas capables de prendre en compte dans la vie sociale un fait aussi simple et évident que celui-ci. Alors, on peut s'interroger sur la validité de telle ou telle autre étape de réflexion, se demander qui a raison ou tort, qui fait ou ne fait pas, mais est-ce utile ? Ne vaudrait-il pas mieux adopter une démarche critique en amont de l'émission de l'information ? Tuer son prochain n'est pas civilisé. Pourtant, le héros passe son temps à tuer son prochain. Il y a là quelque chose d'illogique, de contraire à l'idée d'humanité, pourtant ancré dans nos comportements sociaux.

III – Le noyau sain

L'essence d'un champ conceptuel nous ramène de façon brutale à la réalité, nous confrontant à nos erreurs, nos manquements, nos insuffisances, notre

négligence ou notre ignorance. Sans aucune concession.

C'est précisément dans une perception parcellaire, incomplète, réductrice que se situent l'ignorance et l'altération de la réalité. Une expérience simple à réaliser :

Levez votre main à la hauteur de votre visage. Que voyez-vous ? Une main, répondrez-vous. Eh, ben, non ! Ce que vous voyez, c'est une moitié de main. Et celui qui se trouve en face de vous dira aussi qu'il voit votre main, tandis que chacun n'en verra que la moitié. Si l'on demande à chacun de construire une représentation complémentaire de la moitié qu'il ne voit pas, il y a toutes chances pour que celle-ci ne soit pas conforme à la réalité, à l'Essence de cette main...

L'approche mathématique du champ conceptuel a ceci d'extraordinaire, qu'il suffit de connaître deux des éléments pour en déduire le troisième. Il en est de même pour l'approche des mécanismes de traitement de l'information : si l'on connaît la réalité de nature dans son essence et que l'on sait la perception que nous en avons, alors nous pourrions déduire le mécanisme utilisé.

Réalité de nature + mécanisme = réalité de Perception

Ce qui est incroyablement évolué, c'est que nous disposons de cette faculté, même et y compris dans les pires conditions : Si nous sommes capables de corrélérer les informations partielles que nous avons d'un noyau avec les informations mnésiques dont nous disposons et d'en déduire la nature, si nous

sommes capables de construire des représentations mentales qui viennent « compléter », même imparfaitement, la perception que nous avons d'une réalité, c'est grâce à la fonction « as if » que nous étudierons ici.

C'est précisément cette fonction qui bloque en Intelligence Artificielle. L'ordinateur, le robot, aussi avancé soit-il fonctionne de façon binaire : oui/non. A ce titre il ne peut faire que ce pour quoi il a été programmé. La fonction « as if » nous permet d'identifier au plus près, les informations mnésiques à utiliser pour compléter un puzzle incomplet. Chose que la cybernétique ne sait pas encore faire.

La prise de conscience qui résulte du traitement des informations peut-être très proche du noyau considéré, comme très éloignée. Elle peut-être complexe ou réductrice, aboutie ou succincte. Bref revêtir tous les états possibles. Comme ce sont ces prises de conscience qui font de l'individu ce qu'il est, ses états seront également fonction de ses manques et de ses choix.

Titre 2

Tube digestif – Psychanalyse

Etonnant comme les expressions populaires sont frappées au coin du bon sens. N'avez-vous jamais entendu : « j'ai la gorge nouée », « je ne peux pas l'avaler », « je suis empoisonné » ou même « ça, je ne le digèrerai jamais » ou encore « ça me reste sur l'estomac ! » ? Comment se fait-il que les expressions d'un mal être touchent, dans le langage courant, le système digestif ?

La réponse est là, simple et lumineuse :

Nous faisons instinctivement le rapprochement entre la nourriture et la réception d'informations de nos sens. Nous établissons d'instinct un parallèle entre la digestion et le traitement de l'information.

Curieux comme cerveau et intestin grêle se ressemblent, n'est ce pas ?¹

(Figures page suivante)

¹ In http://fr.wikipedia.org/wiki/Tube_digestif et <http://fr.wikipedia.org/wiki/Cerveau>

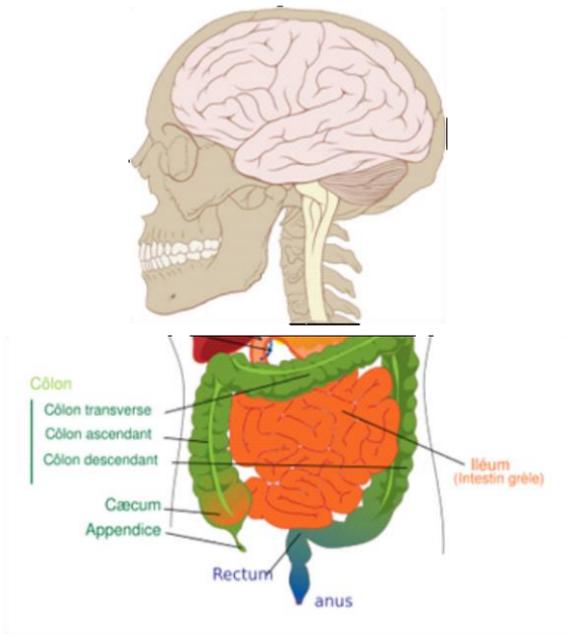


Fig. 1. Et si les deux systèmes fonctionnaient de façon similaire ? Voyons...

« Le rôle essentiel de l'appareil digestif est d'assimiler, d'absorber les nutriments dans la circulation sanguine et lymphatique et d'éliminer les éléments non assimilables »¹.

Il possède également un rôle de défense de l'organisme.

Lorsque le bol alimentaire arrive à l'intestin grêle, il a été préparé, mastiqué, transformé. Les éléments non assimilables sont évacués vers la sortie tandis que les nutriments passent la barrière intestinale pour rejoindre le sang, et viennent approvisionner les cellules des éléments qui sont nécessaires à leur vie et leur bon fonctionnement. Chaque cellule est

une micro-usine qui a besoin d'un apport extérieur pour exister et fonctionner normalement, c'est-à-dire remplir la fonction à laquelle elle est destinée. Il arrive que des éléments dangereux passent cette barrière aussi, provoquant une intoxication de l'organisme, voire un empoisonnement. L'arrivée de ces éléments toxiques provoquent une mobilisation générale du système immunitaire en charge de détruire les intrus. Parfois ils ne sont pas détruits, mais simplement neutralisés et stockés dans des zones non névralgiques... Parfois le système immunitaire est débordé et l'afflux massif de toxines provoque alors une sidération de ce système, littéralement une paralysie de la fonction de défense. C'est alors l'empoisonnement.

L'approche de la perception a montré que nos récepteurs sensoriels transmettent les informations au cerveau à l'état brut. Au contraire du système digestif, la préparation ne se fait pas avant le transport mais après. L'information est « démontée » en informations élémentaires, et chaque élément vient enrichir la banque de données là où elle en a besoin, à l'instar des nutriments, et conserve également l'information brute en tant que champ conceptuel. La meilleure illustration que l'on puisse donner de cela, c'est la peinture impressionniste.

L'information, dans sa totalité peut être toxique, comme il se peut qu'elle ne le soit que partiellement. Tant que les défenses inconscientes ne sont pas en place, le cerveau « encaisse » le coup. Il développe un système de défense qui doit arrêter les agressions

extérieures. Mais parfois ces défenses ne suffisent pas, se trouvent submergées, soit par un choc trop soudain ou brutal, soit par la répétition incessante du stimulus qui provoque alors une rupture des défenses. L'incapacité à répondre de façon adaptée à une telle situation entraîne un traumatisme profond, difficilement réversible².

La similitude de ces deux systèmes, qui n'apparaissait pas évidente à l'abord du traitement initial et du transport, le devient très clairement lorsque ces défenses ne jouent plus leur rôle. Formulé différemment, le système immunitaire est à l'organisme ce que la défense inconsciente est à la conscience.

Alors se pose inévitablement la question « qu'est-ce que la défense inconsciente » ; s'inscrit-elle dans le champ conceptuel de l'Inconscient, et quel sont ses rapports à la Psychanalyse ?

Peut-on accepter l'idée qu'un Psychanalyste remette en question l'Inconscient, comme il peut arriver qu'un Curé doute de l'existence de Dieu ? Peut-on accepter qu'après quelques décennies d'exercice et de recherche dans la discipline, le Dogme soit remis en question ? Nous l'avons vu précédemment, RIEN ne résiste à un recentrage sur le noyau d'un champ conceptuel.

Première observation : La cure analytique fait ressurgir les évènements enfouis, que l'on croyait oubliés. C'est le but, la raison d'être de cette

² in *"When the past is always present"* Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group. Pages 48 à 53.

discipline. Si ces évènements reviennent, alors ils n'ont pas été oubliés. C'est aussi simple que ça. L'Inconscient n'est inconscient que parce que cela nous arrange. Ce que nous appelons Inconscient n'est rien d'autre qu'une mémoire occultée, définie ici comme « Cryptomnésie »³. Cette mémoire stocke les évènements du vécu qui sont à l'origine des défenses « inconscientes » ou devrions nous dire, des automatismes de défense de l'Etre... On peut également la nommer poubelle du vécu, et dire que le travail de psychanalyste est un job d'éboueur. C'est un aspect incontestable de ce champ conceptuel.

Deuxième observation, l'initialisation des défenses se déclenche par un mécanisme d'acquisition simple, le processus d'apprentissage. Illustration :

La maman à son enfant : « Ne touche pas à la casserole, tu risques de te brûler très fort ».

L'enfant ne sait pas ce que c'est que la casserole qu'il regarde. Il ne sait pas non plus ce que c'est « brûler ». Quand à très fort, il ne fait pas non plus le lien avec les raclées que lui met son père...

Alors, il attend que maman ait le dos tourné, et paf ! Il fait basculer la casserole d'eau chaude.

De cet évènement, que va-t-il retenir ? Toutes les informations qui l'ont amené à faire une expérience douloureuse – quand c'est rouge = danger, quand c'est chaud = danger, quand ça fume = danger, etc.

³ La Cryptomnésie a fait l'objet d'une publication de l'auteur en 1986.

En revanche, l'évènement qui a initialisé ces mécanismes automatiques de défense va être occulté, stocké dans la mémoire cachée, la cryptomnésie, au profit de ces défenses qui, elles, vont rester parfaitement opérationnelles.

Ce n'est ni plus ni moins qu'un mécanisme d'apprentissage, ce que l'on appelle « se construire ».

Et avec le vécu, l'expérience aidant, les automatismes de défense vont prendre le pas sur le souvenir des évènements qui en sont à l'origine.

Il est clair que l'initialisation décrite ici correspond à un processus d'acquisition « normal » malgré que la situation entre dans le champ de l'accident domestique.

Mais il n'explique pas l'apparition de la souffrance mentale, la psychopathologie et ses différentes expressions symptomatiques.

Nous en développerons l'approche dans un prochain chapitre, après avoir étudié les mécanismes de traitement de l'information.

Ces deux éléments montrent bien que l'Inconscient, au sens que lui accordent les différentes Ecoles est une vision obsolète. Elle sacrifiait à un besoin mercatique en son temps, inondant le marché d'une littérature hermétique lui conférant une aura scientifique passéiste. Depuis, les progrès dans l'étude du psychisme ont été tels, que ce discours fait partie aujourd'hui de l'obscurantisme. Mais cela n'invalide pas pour autant l'ensemble des travaux qui ont été conduits dans la discipline. Chaque Ecole, chaque tendance a apporté

sa pierre à l'édifice, et si l'on y trouve parfois le pire, il arrive également qu'on y trouve le meilleur. Il reste que la cure analytique comme la thérapie analytique conservent leur fonction d'aide face à des situations hors normes. A savoir :

I – Le nœud conflictuel :

Il s'agit là des situations que les psychiatres décrivent comme « nœud conflictuel », que les psychologues définissent comme un « paradoxe », et que le psychanalyste décrit comme une situation de type schizoïde, ou Complexe (de ce qu'on veut d'ailleurs !). C'est une situation où s'opposent la chose et son contraire, comme le montre l'exemple qui suit :

Cette jeune femme vient consulter parce qu'elle souffre d'une profonde crise identitaire. Bien que femme, elle est mise comme un homme. Tout dans sa personnalité révèle une dominante, mais une dominante qui souffre de l'être.

Au cours de la cure analytique apparaît qu'elle est attirée autant par les femmes que par les hommes. Mais qu'elle ne se sent bien dans aucune de ces relations. Ses rapports avec les hommes sont d'ailleurs des rapports de force insupportables, et ses rapports avec des femmes sont tout aussi désastreux. Elle souffre de n'être bien avec personne, en fait.

Au cours de l'analyse, il est apparu que son père voulait un fils. Il a rejeté sa fille, l'a affublée d'un prénom masculin, et déguisée en mâle. Dès lors, l'enfant était placé dans une situation schizoïde :

– Soit elle assumait et revendiquait sa féminité, et devait alors affronter le mépris, le rejet, le désamour et les violences physiques et morales du père,

– soit elle produisait une image conforme à la volonté du père, une image d’homme, et elle obtenait alors son respect, mais reniait sa féminité.

Comment aurait-elle pu se construire sainement ? Elle s’est donc construite sur un paradoxe, ni femme ni homme, et pourtant les deux à la fois. Dans la souffrance.

Le rejet du père était tellement enfoui, qu’elle ne laissait presque rien paraître de cette souffrance pourtant aigüe. Il a fallu de longues heures pour faire ressurgir les violences physiques et morales qui étaient inscrites dans sa cryptomnésie...

II – Le passage à l’acte, ou l’Archétype du paradoxe :

A l’origine de la souffrance mentale, on trouve une situation paradoxale, de type schizoïde.

Les mécanismes automatiques de défense supposés nous protéger des agressions extérieures remplissent leur rôle tant que c’est possible. Mais ils ont leurs limites. Dans la situation de passage à l’acte, on observe un phénomène gradient que provoque la répétition des stimuli d’agression. C’est à dire une croissance progressive de la douleur pour un stimulus d’agression identique ou similaire mais répétitif. C’est le supplice chinois de la goutte d’eau. Chaque agression augmente la douleur, ébranle les défenses

« inconscientes », au point qu'elles finissent par céder en provoquant une souffrance insurmontable.

Là intervient le passage à l'acte dit d'autodestruction :

Il faut échapper à la douleur, et le meilleur moyen de s'en préserver, c'est de mourir. Difficile de se représenter une situation où la souffrance est telle que l'on se donne la mort pour y échapper. Mais on peut le comprendre. En revanche, ce qui caractérise le passage à l'acte, qui en fait toute la complexité, c'est qu'il n'est pas vraiment un acte d'autodestruction, mais un acte ultime de survie.

L'Archétype du paradoxe, c'est la mort comme acte ultime de survie...

Cela peut paraître incroyable, mais c'est bel et bien la réalité. Il s'agit d'un acte volontaire, face à une situation où la personne a conscience que cette souffrance est en train de la tuer. Elle a tenté par tous les moyens d'y échapper, sans y arriver. Alors, petit à petit, de façon froide, dépassionnée, rationnelle, l'idée s'impose que le seul moyen de survivre est de disparaître.

C'est ainsi que certains passent de l'autre côté du miroir, pour ne plus revenir. C'est le résultat d'un lent processus de réflexion froide, rationnelle. Une déduction logique.

Freud le disait, pour être psychanalyste, il faut avoir fait le chemin aller-retour, être passé de l'autre côté du miroir et en être revenu, pour être à même de montrer le chemin aux autres. Bref, il faut savoir de quoi on parle. Comprendre et intégrer une

situation est une chose, la vivre concrètement en est une autre. C'est cette dimension qui échappe à la majorité des psychanalystes que forment les « Ecoles » : apprendre la chose n'est pas la vivre.

En d'autres termes, n'est pas psychanalyste qui veut. La Psychanalyse ne s'apprend pas à l'école, contrairement à ce que la plupart des thérapeutes prétendent. Seul celui qui a fait le voyage aller-retour, qui a vécu cette situation de « mort, acte ultime de survie » est capable de contenir ou de maîtriser un passage à l'acte, d'en saisir tous les dangers, les risques et les nuances. Il n'y a pas de droit à l'erreur, l'échec signifiant la mort de l'autre.

Et si vous voulez savoir si vous avez devant vous un « bon », demandez-lui simplement combien de passages à l'acte il a traité dans sa carrière, et s'il accepterait que vous preniez contact avec l'un de ses anciens patients.

En règle générale, les charlatans ne répondent pas et s'enfuient. Les bons répondent, et donnent les informations demandées ou des références professionnelles.

C'est là toute la différence entre la Psychanalyse et le Fast-Freud new-age que les médias nous imposent aujourd'hui.

Nous verrons par la suite que, si la notion de défenses inconscientes est étroitement imbriquée avec la Cognition, elle n'est qu'une dénomination singulière d'un automatisme qui appartient au fonctionnement ordinaire du traitement de l'information.

Titre 3

Survie, Manque, Appraisal, Motivation

Qu'est ce qui déclenche chez l'homme ? Qu'est-ce qui le réveille, le met en mouvement ? Comment identifie-t-il ce dont il a besoin ? Qu'est ce qui le fait avancer ? Quels sont les évènements qui initient la recherche de réponses ? Quel est le rôle de la Cognition ? Celui des mécanismes de traitement de l'information ?

I – La Survie :

La Pyramide de Maslow¹ nous renseigne sur les besoins premiers de la survie physiologique, mais de façon incomplète. « Manger, boire, dormir, respirer » ne suffisent pas à répondre à la survie. Même si le besoin de procréer reste un besoin variable selon les

1

http://fr.wikipedia.org/wiki/Pyramide_des_besoins_de_Maslow

individus, il reste fondamentalement ancré chez tout individu, de façon hormonale. Certes, les possibilités qui nous permettent aujourd'hui de choisir de procréer ou non autorisent l'individu à s'en passer. Mais il n'en reste pas moins vrai que même en renonçant à la procréation, ces personnes ne sont pas exonérées des poussées hormonales qui appellent la relation sexuelle. La privation de relations sexuelles est hautement pathogène, et l'on peut fortement douter que quelqu'un choisissant de ne pas procréer choisisse la privation sexuelle ! Mais, indépendamment de ce sujet à caution, il manque à ces instincts de survie l'essentiel du champ cognitif : se défendre.

Outre que le corps se défend lui-même, à l'interne, d'agressions extérieures par son système immunitaire, il se défend également des éléments pathogènes extérieurs grâce aux automatismes de défenses inconscients. Sans compter la défense physique, concrète, quotidienne à tous les niveaux de la vie. Il se défend même de lui-même, les maladies auto-immunes en sont l'expression fréquente !

C'est lorsque l'organisme est en déficit qu'il recherche à combler le manque. C'est l'Homéostasie, définie par Claude Bernard². Le corps subit un déséquilibre qu'il doit alors rétablir. Le déficit en nutriments, par exemple, va provoquer une sensation viscéro-somatique, le stress de la faim, et déclencher l'action « manger », pour répondre au

² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Homeostasie>

stress par la satisfaction du besoin, rétablir l'équilibre. Le stress sous ses formes « Eustress et Distress » fait donc partie intégrante du champ conceptuel de la Cognition. La capacité à ressentir le stress et à y répondre est un élément moteur.

De la même façon, nous partageons tous, sur un plan psychophysiologique, les stress des premières heures de vie³, à savoir : la naissance, la suffocation, l'abandon et la faim, et en portons les conséquences, le traumatisme d'être passé d'un environnement sécurisé à l'inconnu, la séparation d'avec la mère, la peur de suffoquer ou de ne pas manger⁴. De la même façon que le corps recherche l'homéostasie, le cerveau va rechercher l'équilibre, trouver comment combler les manques.

II – Le Manque :

Le champ conceptuel de « Manque » est au centre de notre fonctionnement humain, dans tous ses aspects. La Cognition est un central qui nous informe de ces états, qui nous permet d'aller puiser dans les ressources internes et externes de quoi satisfaire ces manques. Donc de décider, de procéder à des choix.

En fait, dès qu'il y a un manque, soit un déséquilibre quelconque, il y a un inconfort, donc du stress. Les mécanismes de traitement de l'information interviennent, dans la limite de la connaissance du champ conceptuel concerné. En effet, nous avons vu

³ in *“When the past is always present”* Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group. Pages 61-62.

⁴ « *La Médecine des Fonctions* » – Jacques Ménétrier. Ed Similia.

plus haut, au travers de l'exemple de la main que l'information que nous recevons peut être partielle, incomplète. Un exemple physiologique le montre de façon claire également :

Lorsque nous ressentons le stress de la faim, nous savons que nous allons devoir agir pour manger. Mais l'information traitée par la cognition ne nous renseigne ni sur les nutriments que réclament nos cellules, ni sur la quantité réclamée. En d'autres termes « j'ai faim » ne nous dit pas quelle quantité de quoi réclame notre corps. Cet exemple montre bien que notre champ de perception a ses limites, qu'il s'agisse de la réception d'informations extérieures, comme des informations venant de l'interne.

L'approche du champ conceptuel de « Manque » met clairement en évidence que notre perception de l'interne se limite à l'essentiel de l'information, sans aller dans l'épaisseur de celle-ci, et que la part ignorée peut-être la partie cachée de l'iceberg. Comme pour la réception de l'information extérieure, si nous sommes capables de corrélérer les informations partielles que nous recevons à l'interne avec les informations mnésiques dont nous disposons et d'en compléter la représentation, même imparfaitement, c'est au travers de la fonction « As if » dont nous nous rapprochons pas à pas.

Lorsqu'un déséquilibre se produit, un manque, apparaît à minima une sensation désagréable, un inconfort. Ce signal va aller croissant, augmenter d'intensité jusqu'au rétablissement de l'équilibre. Ce signal appelle une adaptation de l'Être à cette

situation, c'est le stress. Cela vaut aussi bien pour le métabolisme que pour le psychisme. En effet, nous avons vu précédemment que la séparation de la mère et l'enfant à la naissance provoque un déséquilibre, un manque : couper le cordon ombilical, c'est couper brutalement les sources d'alimentation et de survie du nouveau-né, c'est provoquer un déficit d'oxygène et de nutriments³. Cette action initie à la fois la réaction physique, réflexe respiratoire et tétée, et la réaction viscéro-somatique de peur qu'enregistre le psychisme. La peur de suffoquer, la peur de l'abandon, la peur de n'être pas alimenté touchent directement les instincts de survie-manger et boire, respirer et se défendre.

Nous voyons ici que tout signal physiologique a une traduction psychique et inversement. C'est cette traduction que l'on appelle « émotions ». En d'autres termes, l'émotion n'est, ni plus, ni moins, qu'une traduction psychophysologique d'un manque, d'une réaction viscéro-somatique. Fonctions endocriniennes et émotions sont donc indissociables.

Vu sous cet angle, le champ conceptuel de l'émotion recouvre l'ensemble des réponses adaptatives au manque, le manque est entendu ici dans son sens le plus large. Ce sont les différents états de l'Eustress et du Distress.

Cette idée risque d'en arrêter plus d'un, car rien n'est moins évident. Lorsqu'on liste les émotions que nous ressentons, on ne se représente pas spontanément le déséquilibre, donc la nature du manque.

Illustrons cela par un exemple :

Une antilope se trouve soudainement face à son prédateur, la lionne.

Le déséquilibre : elle passe d'un état de tranquillité au danger, sa vie est menacée.

Elle dispose d'une fraction de seconde pour décider quoi faire : la fuite ou la lutte.

Ce qu'elle ressent est évident : la peur.

Le manque : c'est le manque de sécurité, le danger lui-même.

Le stress va la préparer à s'adapter à cette situation : mobiliser son énergie pour lutter ou fuir.

III – Les théories de l'Appraisal⁵

Ou évaluation cognitive, viennent renforcer cette analyse :

« Le modèle des composantes proposé par Klaus Scherer (1984, 1988, 2001) fournit une définition précise de la nature des émotions. En effet, il définit une émotion comme une séquence de changements d'état intervenant dans cinq systèmes organiques de manière interdépendante et synchronisée en réponse à l'évaluation d'un stimulus externe, ou interne, par rapport à un intérêt central pour l'individu. Il propose de définir l'émotion comme une séquence de changements d'état intervenant dans cinq systèmes organiques : cognitif (activité du système nerveux central), psychophysique (réponses périphériques),

⁵ in "Stress, appraisal, and coping" LAZARUS. New York : Springer – 1984.

motivationnel (tendance à répondre à l'événement), moteur (mouvement, expression faciale, vocalisation), sentiment subjectif...

... La plupart des théories de l'émotion soutiennent l'idée que la nature spécifique de l'expérience émotionnelle dépend du résultat d'une évaluation d'un évènement en termes de significativité pour la survie et le bien être de l'individu. »⁶.

Reformulé autrement, la nature de l'émotion permet l'identification du manque, et son intensité, la mesure du stress. Mais ne nous fournit pas toute l'information, dans l'épaisseur, le détail.

Hans Selye montre dans ses travaux qu'il n'existe que deux réponses adaptées face à l'agression la lutte ou la fuite, et que le seul cas qui ne permet pas cette réponse adaptée est la mort. Dans toutes les situations de la vie, lutte ou fuite sont les réponses au stress destinées à faire disparaître l'agent stressant. Cela signifie que toute réponse au stress, qui n'est pas directement destinée à le faire disparaître, donc à rétablir l'équilibre, est une erreur de cible.

Les situations dans lesquelles les erreurs de cible arrivent sont fréquentes dans la vie ordinaire, pour quantité de raisons diverses, qui n'appartiennent pas à un dysfonctionnement psychophysiologique

Ce peut être, par exemple : « j'ai faim, je suis au bureau. Je ne peux m'absenter maintenant. Boire un verre d'eau ». Le fait de boire un verre d'eau va

⁶ In [http://fr.wikipedia.org/wiki/emotions#Les théories de l'évaluation_cognitive](http://fr.wikipedia.org/wiki/emotions#Les_théories_de_l'évaluation_cognitive)

calmer la sensation de faim, mais ne va en aucun cas apporter à l'organisme ce qu'il réclame, les nutriments. Aussi, la sensation reviendra-elle, plus aigüe, un peu plus tard.

Une autre situation telle que « Je ne supporte plus le bruit, je tire sur le moteur de la mobylette qui passe », révèle une bonne adaptation, dans la mesure où l'action est directement tournée vers la cible, le moteur bruyant. Mais il révèle une disproportion flagrante de la réponse face à la cause du stress. Cela indique un niveau de stress bien supérieur, donc une réponse inadaptée. Les émotions qui seront exprimées varieront de la colère et l'exaspération à la rage, puis à la répression. Le déséquilibre sera sans doute de l'ordre du surmenage ou de l'insécurité de cette personne dans sa vie quotidienne. Le champ conceptuel incriminé sera alors celui du manque de sécurité dans la vie quotidienne, de l'ordre névrotique.

En revanche, si placé dans la même situation, la personne tire sur le conducteur, ce qui est souvent le cas en l'espèce, non seulement nous sommes dans un cas type d'erreur de cible, donc de désadaptation au stress – ce n'est pas le conducteur qui produit le bruit mais bel et bien le moteur – mais également dans le cas d'une réponse qui n'a plus aucune mesure avec la réalité de l'agent agresseur. Ce cas révèle alors une désadaptation profonde, une psychopathologie de l'ordre névrotique, puis psychotique. Le déséquilibre « bruit » aura ébranlé toute la structure de l'être, éveillant un sentiment de danger mortel immédiat, touchant l'instinct de survie

« se défendre ». Le nœud conflictuel sera à rechercher dans les attaches affectives de l'enfance.

Dans cette dernière situation, la seule réponse adaptée serait d'attendre d'être seul avec l'objet, la mobylette, et de la mettre en panne. Définitive. Aller porter plainte serait aussi une erreur de cible !

IV – La motivation :

Nous touchons ici ce qui est réputé nous faire avancer dans l'existence, le moteur de nos actes et de notre comportement quotidien : le champ conceptuel de la motivation. Une armée affamée est plus agressive qu'une armée repue. Un salarié mal payé est plus performant qu'un salarié bien payé à fonction égale. Un amoureux frustré fera plus d'efforts de séduction qu'un amoureux satisfait. Pourquoi ?

Parce que l'armée affamée compte bien prendre chez l'ennemi l'alimentation qui lui fait défaut.

Parce que le salarié mal payé mobilisera toute son énergie à rechercher l'excellence pour progresser.

Parce que l'amoureux frustré veut réussir sa séduction.

En clair, quelle que soit la situation, ce qui nous motive, ce qui nous fait avancer c'est le besoin de satisfaire le manque. Toujours le manque. Notre vie, en perpétuel mouvement, n'est qu'une recherche permanente d'équilibre.

Comme nos fonctions cognitives nous permettent de ressentir le déséquilibre, le manque, elles nous permettent également de mettre en place la ou les

réponses adaptées. Les motivations sont alors l'expression de la volonté de satisfaire le besoin, le manque. Si le stress est l'expression psychophysiologique d'un déséquilibre, d'un manque, la motivation est, elle, l'expression psychique de la réponse, le résultat volontaire et arbitré. La motivation devrait alors nous renseigner à la fois sur la nature du manque et sur l'intensité du stress, dans la mesure où elle serait parfaitement ciblée et mesurée... Ce qui est loin d'être le cas, y compris dans la vie quotidienne, nous verrons pourquoi après avoir approché les mécanismes du traitement de l'information.

Lorsque le manque est évident, la motivation l'est aussi : si la vie est menacée, la motivation sera la survie. Curieusement, l'inverse n'est pas vrai. Si la motivation est la vengeance, par exemple, il faudra sans doute faire un travail considérable de recherche pour trouver la ou les causes, le déséquilibre incriminé. Bien sûr, certains pourront trouver cette vision des motivations réductrice. Car si l'on considère le champ conceptuel des motivations dans son ensemble, globalement, l'idée qu'une motivation puisse être incontestablement corrélée au manque peut paraître abusive. Mais à bien y regarder, l'approche analytique de la motivation conduit inexorablement au stress qui l'anime, lui-même étant l'expression psychophysiologique du manque initial. La motivation est, dans sa désignation, une formulation particulière, singulière pour décrire l'action adaptative à un stress, conçue par l'individu.

Titre 4

Origine

En fait, dès que l'on veut faire une approche cognitive ciblée des mécanismes du traitement de l'information, on se heurte toujours aux mêmes questions :

Considérer un élément d'un champ conceptuel donné, l'analyser, en étudier les détails, aller dans l'épaisseur, puis en tirer des conclusions touchant l'intégralité du champ conceptuel est-il en conformité, ou contraire à la règle scientifique ?

A s'en tenir au pied de la lettre, une telle vision est parfaitement contraire à l'approche scientifique : celle-ci requiert que l'affirmation soit vérifiée quel que soit l'élément du champ considéré. Nous nous heurtons ici à une difficulté majeure, puisque notre perception ne nous permet pas d'embrasser la totalité d'un champ conceptuel donné. Peut-on dire, par exemple, que la théorie du stress est invalidée

par celle de Lazarus, dite « cognitive appraisal »¹? Certes, non. Le fait d'apporter la dimension psychologique à la théorie du stress ne fait que l'enrichir. Pourtant Selye percevait les insuffisances de sa théorie, qui ne prenait pas cette dimension en compte... Et le stress, recouvre aujourd'hui aussi bien l'agent tressant que la réaction adaptative de l'organisme, voire même le résultat de cette adaptation, ce qui en élargit le champ conceptuel et en diversifie les aspects.

I – Un autre regard

Cette approche du champ conceptuel se complexifie par l'apport de visions d'autres disciplines. C'est ainsi que nous trouvons les mots « stimulus, agent stressant, déséquilibre, dépression, contrainte, pression nerveuse » pour signifier la même chose, une situation de « manque » à laquelle l'individu doit s'adapter. Il en est de même pour l'action ou les motifs de l'action « réaction, adaptation, motivation, tension nerveuse, etc.... ». Le choix d'un vocable donné dépend intrinsèquement du point de vue duquel on s'exprime. Ainsi, le choix du terme « manque » pour recouvrir l'ensemble des situations qui nous font agir ou réagir pourrait-il aussi bien être remplacé par les mots stimulus ou dépression. Sauf que le terme de stimulus est trop neutre, celui de dépression trop signifiant en psychologie... Recouvrir l'ensemble de ces situations

¹ in "*Stress, appraisal, and coping*" LAZARUS. New York : Springer – 1984.

par un seul champ conceptuel de « manque » sera sans doute perçu très réducteur tandis qu'on en élargit le champ !

Un autre aspect d'importance est le niveau d'observation auquel on se place. Une vision généraliste sera plutôt globale, celle du spécialiste plutôt singulière, de même qu'elle peut être objective comme subjective... Ce qui met en question le « zoom » entre vision micrographique et vision macro-graphique, la position de l'observant/observé, et le sens de la relation.

Le champ conceptuel considéré, par exemple la mandarine dont il était question au chapitre 1, va se définir au travers de croisements ou d'une superposition d'autres champs conceptuels. Par exemple le champ des couleurs, celui des formes, celui de la taille, celui de l'appétence, celui du prix, etc. seront des champs sollicités par notre cognition. De ces champs, un seul dominera les autres dans notre décision de l'acheter ou pas. Ce champ sera au cœur de notre décision.

Nous voyons ici que le regard n'est pas innocent. Pourquoi ces champs conceptuels plutôt que d'autres ? Rien n'empêche de se déterminer plutôt sur le poids et le volume que cela va représenter, deux autres champs conceptuels, ou bien sur ce que, choisir ces fruits induit que d'autres ne seront pas sélectionnés.

Ce regard est à l'évidence subjectif, dans la mesure où la mandarine, objet inanimé, ne nous exprime rien, et surtout pas ce qu'elle est dans sa nature, douce et sucrée ou acide et cotonneuse ! Le

sens de la relation est clair : nous projetons sur l'objet la perception que nous en avons, et lui attribuons des qualités ou des défauts qu'il n'a pas nécessairement.

Cela amène évidemment à poser les questions des choix, des enjeux et de la stratégie, et à s'interroger sur le bien-fondé de nos décisions...

La vision spécialiste amène à cibler le champ conceptuel étudié et à tenter d'en définir quelques contours :

C'est ainsi que pour les émotions, on trouvera Descartes, le premier à écrire un traité sur les émotions, puis la théorie évolutionniste (Darwin), les différentes théories de la Philosophie, de la Psychologie, puis de la Psychanalyse, et enfin les théories de la Cognition et en particulier celles de Lazarus¹. Sans passer à la trappe, bien sûr, la Médecine, avec Hans Selye et le stress !

Le champ conceptuel de la motivation renvoie en premier à Platon, puis à Kant et Schopenhauer ; au début du XX^{ème} siècle à Taylor, puis viennent les différentes théories psychologiques de Maslow, Herzberg, Mc Clelland, le Behaviorisme ; Pour la cognition on trouve la théorie de Vroom, celle d'Adams, puis la théorie du renversement. Sans oublier bien entendu la Médecine avec les Neurosciences, et tout ce qui a pu toucher de près ou de loin la motivation en Philosophie, en Psychanalyse !

Quand au champ conceptuel du Stress, depuis que Selye a mis en évidence la dimension psychophysiologique, il ne fait que s'élargir ! Entre la

Médecine, la Biologie, la Psychologie, la Sociologie, les théories ne cessent de voir le jour. Il ne manque que l'Intelligence Artificielle au tableau, mais cela ne saurait tarder. Dès lors que les mécanismes du traitement de l'information auront été modélisés, il sera possible de créer une machine capable d'imiter l'homme, sous certaines conditions que nous verrons plus tard... Le champ conceptuel du Stress sera un terrain de choix pour investiguer et vérifier les mécanismes de traitement de l'information qui seront abordés dans les prochains chapitres...

II – Critique :

Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est que nous touchons la matière humaine, et que celle-ci n'est ni parfaite, ni une science exacte. Ainsi, les critiques qui peuvent être portées sur l'approche biologique du stress de Hans Selye, au prétexte que d'autres observations semblent remettre en question sa théorie d'ensemble nous semble abusive. Par exemple :

« L'explication biologique ne nous a pas paru suffisante pour expliquer un concept aussi complexe que le stress. En effet, comme nous l'avons vu, une telle explication n'inclut à aucun moment le psychisme de l'organisme qui perçoit la situation selon certains cadres de pensée... »

... Une autre limite de l'explication biologique a déjà été mentionnée, c'est le concept de non-spécificité de la réaction de stress...

... Non-spécificité de la réponse et objectivisme "contre-phénoménologique" sont donc les deux

grandes critiques que l'on peut faire à l'explication biologique et surtout l'explication de Hans Selye. »²

Sans entrer dans le détail, puisque l'analyse sera faite au chapitre des mécanismes, cette remise en cause ne tient pas une seconde :

Il est faux de dire que l'explication biologique n'inclut pas le psychisme de l'organisme, ceci pour deux raisons :

La première est que le psychisme se construit précisément à partir du stress. L'Être, dans ses aspects physiologique et psychologique est une pompe à dépression. Lorsqu'il y a dépression, manque, il y a un déséquilibre à combler. Sauf à remettre en question l'initialisation du psychisme au travers de la coupe du cordon ombilical, ainsi que nous l'avons vu précédemment, le stress biologique interfère obligatoirement avec le psychisme. Le fait que Selye décrive le stress de cette façon prouve qu'il a, au contraire, su prendre de la hauteur, décrire un mécanisme dans sa « *substantifique moelle* », comme dirait Rabelais, sans que celui-ci soit parasité par d'autres champs conceptuels.

La deuxième, c'est que précisément la perception de l'agent stressant comme la réaction adaptative seront modulés par le traitement de l'information, donc le vécu psychophysiologique de la personne.

² in http://fr.wikipedia.org/wiki/Stress_chez_l'humain # Une approche cognitivo-biologique du stress et sa fonction dans l'adaptation (quelle expression !)

Cela est confirmé par l'approche de l'encodage traumatique³.

De même qu'il est faux de dire « *concept de non-spécificité de la réaction de stress* », puisque c'est précisément celui-ci qui ordonne et clos l'adaptation ! Si le stress ordonne par adrénaline et noradrénaline interposée, le processus ne se limite à cela !³

Et la réaction adaptative sera construite, une fois encore après arbitrage psychophysiologique.

Cela montre, s'il en était besoin, qu'il faut être prudent avec les apparences, souvent trompeuses. La vision du spécialiste est donc orientée, de fait, par sa spécialité. Et certains aspects d'un même champ conceptuel peuvent varier dès lors que l'on change d'angle de vision, ou que l'on se déplace dans une vision plus globale.

En réalité nous avons, nous autres êtres humains la fâcheuse habitude de contredire et d'opposer des champs conceptuels et leurs éléments, tandis que ceux-ci coexistent en parfaite harmonie... le Bien et le Mal, par exemple, ou la vision subjective /objective, ou encore la logique et l'affect...

Ah, la dichotomie ! Pourtant, même la physiologie nous montre que des états parfaitement antinomiques existent en toute entente. La veille et le sommeil par exemple, s'excluent l'un l'autre. Existerait-il quelqu'un exonéré de cette dichotomie ? La perfection est indissociable de l'imperfection,

³ in "*When the past is always present*" Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group.

pour la raison simple que la perfection, c'est l'imperfection dans la perfection !

Aussi, lorsque nous considérons deux théories qui paraissent contradictoires dans un même champ conceptuel, devrions-nous prendre de la hauteur et nous demander si les deux ne coexistent pas parfaitement...

III – Système Ternaire

Ce qui est interpellant, c'est cette sorte de ressenti omniprésent – à la lecture de toutes ces théories provenant toutes de personnes différentes, d'horizons, de formation, de spécialité différentes, qui approchent, étudient et développent des idées différentes, apportent leur pierre à l'édifice de la connaissance de champs conceptuels aussi divers et variés que les mathématiques, la linguistique, la psychologie ou la cognition – ce ressenti qu'il existe un dénominateur commun, à la mécanique cachée, occultée.

Etonnant, en effet, que l'on trouve un si grand nombre de théories à trois marches :

- Hans Selye : alarme, résistance, épuisement ;
- Lazarus : stress, appraisal, coping ;
- Vergnaud : triplet des ensembles situation, invariant, formes langagières ;
- Mc Clelland : besoins de réalisation, de pouvoir et d'affiliation ;
- Vroom : valence, instrumentalité, attente.

Et tant d'autres dont, sans malice aucune, la Sainte Trinité... Nous aurions pu aussi bien dire : matières premières – transformation – produit fini...

Pourquoi cette intuition de mécanique cachée ? Pourquoi ce sentiment épidermique de redondance, tandis que ces théories n'ont rien à voir les unes avec les autres ? Pourquoi cette construction ternaire ? Est-ce pur hasard ? Ou bien cela est-il l'expression de quelque chose de plus intime, le reflet de notre propre construction mentale ? Ne ressentez-vous pas, vous aussi, qu'il y a quelque chose à creuser ici ?

Etonnant aussi que la Recherche, toutes disciplines confondues, ayant tant conçu, trouvé et écrit – des émotions, du stress, des motivations, des champs conceptuels – ne se soit pas intéressée à ce champ conceptuel de l'intention. Il n'y a guère que la Philosophie qui l'aborde, alors qu'il s'agit d'un concept majeur du comportement de l'Être. S'il existe aussi une impossibilité technique de fabriquer un jour une machine fonctionnant à l'identique du cerveau humain, ce champ conceptuel pourrait bien en être la cause... Nous l'étudierons donc dans un prochain chapitre.

Pour approcher ce qui est intuitivement perçu comme une mécanique ternaire, il va falloir s'affranchir de la dépendance des mots, de l'attachement que ceux-ci peuvent avoir avec la discipline ou le champ conceptuel auquel ils se rattachent, au profit des mécanismes qui les relient. En d'autres termes, puisque nous avons posé que cette structure ternaire pourrait bien être le reflet de

notre construction mentale, nous allons tenter d'en exprimer l'essence et d'en vérifier la validité. Soit :

Un champ conceptuel donné + mécanismes de traitement de l'information = perception du champ

Nous pouvons tout aussi bien exprimer cette proposition à la façon Jungienne :

Réalité de nature + mécanismes de traitement de l'information = Réalité de Perception

L'important n'est pas dans les mots mais dans la façon dont notre cerveau traite les informations.

Nous avons vu, au chapitre 2, que l'initialisation des automatismes de défense dépendait du mécanisme d'apprentissage, et que l'évènement était « oublié », stocké dans la cryptomnésie, au profit de l'automatisme de défense qui reste parfaitement opérationnel. De ce point de vue, la mémoire serait constituée de :

– La cryptomnésie, ou mémoire morte, stockant les évènements de la prime enfance ayant initié les automatismes de défense, avant que l'hippocampe soit pleinement opérationnel, vers l'âge de quatre ans.

– La mémoire implicite, ou procédurale, qui stocke les capacités et aptitudes acquises, les habitudes que nous prenons, les attitudes ou postures, les réflexes conditionnés, les gestes, la marche, le langage, et bien entendu les mécanismes de défense attribués à l'Inconscient. C'est la mémoire des automatismes.

– La mémoire explicite, ou déclarative, qui stocke l'information, l'expérience et le savoir. Une banque de données.

Ceci posé, approchons maintenant les mécanismes de traitement de l'information proprement dits.

Titre 5

Champ de réception

Lorsque nous sommes en état d'éveil, nous recevons par l'action de nos sens des millions d'informations quotidiennes. Nous avons vu, dans les chapitres qui précèdent que :

- Notre capacité à réagir et mémoriser diffère selon que l'hippocampe est formé ou non,
- Que les informations reçues peuvent être internes ou externes,
- Qu'elles sont nécessairement reçues incomplètes et qu'elles sont parfois toxiques,
- Qu'elles initialisent les automatismes de défense.

Nous n'avons vu, ni la façon dont les informations sont discriminées, ni le mécanisme de traitement de ces informations. C'est ce que nous nous proposons de faire ici.

I – La pompe à dépression :

Nous savons que nous portons tous en nous le traumatisme de la naissance¹. Couper le cordon ombilical revient à couper l'enfant de ses sources d'alimentation, et de le séparer du milieu sécurisé dans lequel il se trouvait. Dans les secondes qui suivent, l'organisme de l'enfant va se trouver en déficit d'oxygène et de nutriments, et provoquer la première réaction de vie, le « Cri »². Ce fameux cri initialise à la fois le mécanisme de survie physiologique, donc initialise les instincts chers à Maslow, mais également le psychisme, par la première construction de défense : la peur. Peur de ne pas respirer, peur de n'être pas nourri, peur d'être abandonné. En clair, la peur du Manque. Et nous savons aussi, malheureusement, que sans les réponses adaptées, c'est-à-dire respiration, tétée et contact avec la mère, l'enfant meurt. C'est donc bien l'amorçage de la pompe à dépression de notre psychophysiologie, l'amorçage de la Vie.

Etonnant de retrouver ici, encore trois étages. La Thérapie Primale de Janov, fondée sur ce cri, repose sur la structuration physiologique de notre cerveau : cerveau reptilien, limbique et cortical...

Cette initialisation psychophysiologique génère un premier automatisme de défense, celui de la survie. Ainsi, tout ce qui va ressembler, de près ou de loin à une nécessité de survie passe normalement par ce

¹ in *"When the past is always present"* Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group. p61.

² Cf. « *Le Cri Primale* » – Arthur Janov. Ed Flammarion.

filtre. S'il n'existe pas d'encodage traumatique de ces événements, ce qui en résulte est, en revanche bien vivace. Ortony, Norman et Revelle³ décrivent la peur et la rage défensive comme innées et génotypiques chez les mammifères, et qu'il s'agit des deux réponses élémentaires, lutte ou fuite, d'adaptation à la menace. Ce qui signifie, d'une part, que l'émotion n'est pas une cause du stress mais bien une conséquence de celui-ci, et d'autre part que ce signal est bien viscéro-somatique comme dit précédemment. Les émotions sont alors une déclinaison d'états, de signaux relatifs aux manques perçus.

Nous voyons ici que la peur n'est pas le seul élément constitutif de cette défense automatique, puisque intervient également la rage défensive. Il convient de s'arrêter ici sur le double aspect que présentent la naissance et la séparation des corps. Le déficit en oxygène et en nutriments provoque un stress physiologique, à partir d'un déséquilibre interne. En d'autres termes, le signal stressant est endogène. La séparation entre l'enfant et la mère est, lui un signal stressant exogène : le changement de milieu, du liquide amniotique au milieu aérien, donc d'un milieu sûr à l'inconnu est un danger extérieur, une agression : changement brutal d'environnement, de température, milieu liquide contre milieu gazeux. L'organisme va se battre, lutter avec la rage de vivre face à cette menace extérieure.

³ in « *Who needs emotions : the brain meet the robot* » Ortony, Norman & Revelle. p173. Affect and proto-affect in effective functioning. Ed Fellous-Arbib, Oxford University Press.

Cette même rage que Bébé exprime lorsque la tétée se fait attendre...

Les évènements stressants, internes comme externes, ne manquent pas, qui viennent stimuler la totalité des défenses, physiologiques comme psychiques.

A cet égard et considérant cet évènement qu'est la naissance, les agressions sont aussi bien internes qu'externes. Peu importe qu'elles soient incomplètes, pourvu qu'elles remplissent leur rôle d'amorçage de la pompe à dépression, qu'elles stimulent les réactions de défense psychophysiologiques de l'organisme.

| | |
|---|--|
| <p>Dépression endogène: Coupure de l'alimentation en oxygène et nutriments = organisme en déficit, danger léthal. Emission d'un signal de détresse</p> | <p>Dépression exogène: Désorientation, changement brutal de milieu, aqueux/aérien Perte de sécurité, danger léthal Emission d'un signal de détresse</p> |
| <p>Libération hormonale, expression du stress: le Cri Mise en service des fonctions respiratoires et digestives Mise en service des fonctions de survie et de défense</p> | |
| <p>Satisfaction des besoins: Le cri déclenche le réflexe respiratoire L'enfant reprend contact avec la mère, suscitant l'allaitement. Disparition du stress, stockage de l'évènement dans la cryptomnésie, cerveau reptilien.</p> | <p>L'évènement a mis en service les fonctions de survie. Il disparaît au profit de la mémorisation des processus de défense qui restent parfaitement opérationnels, stockés dans la mémoire procédurale initiale, vraisemblablement le Striatum dorsal</p> |

Fig2. Mémoire procédurale et striatum dorsal⁴.

⁴ p 24, in « *When the past is always present* ». Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group.

II – Le traitement de l’information :

L’approche précédente montre bien que l’agent stressant peut être interne ou externe, il entraînera une réaction d’alarme de l’organisme. Pourquoi l’appeler « Alarme », alors qu’il s’agit bel et bien d’une réaction de stress appelant une adaptation ? En l’occurrence, chez le nouveau-né, cette adaptation repose entièrement sur la mère, puisqu’il est 100% dépendant. C’est aussi la raison pour laquelle le stimulus n’a pas besoin d’être connu en détails. Il suffit au nouveau-né d’un déséquilibre simple pour provoquer une réaction immédiate. Une menace, même minime peut-être perçue comme un danger mortel.

Petit à petit, alors qu’il se développe, il apprend à décoder ce qui l’entoure. A faire la différence entre ce qui est lui et ce qui n’est pas lui. Ce qui est à l’intérieur et ce qui est à l’extérieur. Ce moment est bien évidemment à rapprocher des 18 premiers mois de vie, soit ce que S. Freud décrit comme la « phase orale »⁵. Durant cette période, l’enfant fait l’acquisition des fondamentaux de sa cognition. Il mémorise. Ce n’est pas « une éponge » comme le dit la sagesse populaire, c’est un trou noir qui absorbe tout ce qui passe. On peut, ou non, adhérer à la vision de Freud sur la structuration psychique à partir de la sexualité. Pour nous, c’est aujourd’hui une vision parmi d’autres, dans laquelle les mots n’ont

⁵ « *Analyse d’une phobie d’un petit garçon de cinq ans : Le Petit Hans* ». S. Freud, 1909, PUF, 2006.

d'importance qu'en ce qu'ils décrivent un processus. On retrouve, là encore, la sempiternelle structure ternaire de la recherche, sous d'autres noms : La conscience, la pré-conscience et l'inconscience de la première topique ; le moi, le surmoi et le Ça de la seconde topique, le stade oral, puis stade anal et stade phallique.

Et ici, le processus qui nous interpelle, c'est celui de l'absorption. En effet, chacun peut le remarquer, la propension du Bébé à porter tout ce qui lui passe entre les mains à la bouche est irréprouvable. Parce que, outre le toucher, l'odorat, la vue et l'ouïe, le goût joue un rôle majeur dans la fonction de décodage de l'environnement. Pour la raison simple que c'est l'organe de reconnaissance environnemental principal, celui qui le relie, et à la source nourricière, et à la sécurité maternelle. Durant cette période de vie, il apprend à relier toutes les données qu'il collecte, construisant à la fois sa bibliothèque de données, ses rapports à l'extérieur, à l'environnement. S'il ne parle pas encore, il apprend à relier sa mère avec le mot « Maman », par exemple. Toute situation pathogène peut le mettre en grand danger et avoir des répercussions catastrophiques sur son développement, parce que son psychisme est en cours de construction, comme ses défenses inconscientes d'ailleurs.

Citons à ce sujet le Laboratoire de Phonétique et Phonologie – UMR 7018 :

« Dans ses travaux récents (Välilmaa-Blum 2006, 2007), R. Välilmaa-Blum présente une nouvelle approche à la modélisation de la phonologie cognitive.

Si l'on accepte la nature fondamentalement symbolique du langage, comme le propose la linguistique cognitive, il faut se poser la question de savoir si, en plus des unités symboliques, les locuteurs forment des structures mnésiques, parmi lesquelles certaines seraient dépourvues de sens, tels que les phonèmes. »⁶.

Ce qui amène de l'eau à notre moulin et vient soutenir la thèse que nous défendons, à savoir que non seulement l'information reçue est encodée en tant que telle dans la mémoire immédiate, mais elle est soigneusement « démontée » en éléments premiers, que l'on peut appeler des « unités mnésiques ». Ces unités mnésiques sont alors au champ conceptuel ce que les éléments sont à la chimie, ou les tâches de peinture à l'Impressionnisme. Nous avons dès lors isolé le premier mécanisme intervenant dans le traitement de l'information :

III – Le mécanisme d'Identification

Du fait de notre perception, lorsque nous recevons une information interne ou externe, celle-ci est toujours tronquée, incomplète. « J'ai faim » ne nous renseigne pas sur quelle quantité de quoi. De la même façon, lorsque nous la recevons de l'extérieur parce que nous focalisons notre attention, ou parce que nous sommes allés la

⁶ in <http://lpp.univ-paris3.fr/recherche/axe4-4.htm> – Source : Välimaa-Blum R. (2007). *“The phoneme in Cognitive Phonology : Episodic memories of both meaningful and meaningless units ?”* CogniTextes, n° 1 (in press) : 48.

chercher pour satisfaire un manque, celle-ci nous arrive limitée, incomplète et tronquée. Cette information a été transmise telle qu'elle au centre de traitement, le cerveau. Là, elle est mémorisée comme elle a été reçue, brute, dans la mémoire déclarative. Dans le même temps, elle est analysée, démontée en unités mnésiques qui viennent constituer et enrichir les champs conceptuels déjà présents, autant dans la mémoire déclarative que dans la mémoire procédurale lorsque celle-ci est concernée.

Les unités mnésiques font alors l'objet d'un tri, d'une discrimination.

Unités acceptables et utilisables – mémoire déclarative :

- se rapportant à un champ conceptuel connu => elles viennent le compléter
- se rapportant à un champ inconnu => elles créent alors le champ considéré

Unités non acceptables mais utilisables – mémoire déclarative :

- se rapportant à une défense consciente déjà connue et utilisée
- se rapportant à une défense consciente en création

Unités rejetées – mémoire procédurale :

- viennent compléter une défense inconsciente déjà existante
- viennent créer une nouvelle défense inconsciente

Unités manquantes – peuvent concerner n’importe quel champ mnésique :

- nécessaires à la représentation globale
- non nécessaires à cette représentation.

Ce traitement d’identification terminé, l’information est mémorisée dans sa représentation définitive, incomplète et parfois altérée, puis suivra son chemin dans les champs mnésiques concernés.

L’enfant, de la naissance à l’âge de 3 ans, passe progressivement, au fur et à mesure de sa structuration, d’un traitement de l’information instinctif, primaire, où le signal de danger est indifférencié – qu’il ait faim, sommeil ou qu’il souffre, amènera les mêmes pleurs –, à des signaux plus élaborés. Dès la sixième semaine il apprend à se servir du sourire dans sa relation avec la mère, par exemple. Puis, entre la première et la troisième année, il est confronté à l’apprentissage des codes sociaux notamment, à l’Autorité, à la frustration, et apprend à exprimer sa colère⁷. Il passe donc d’un état où le traitement de l’information était succinct à une pleine capacité de traitement de l’information. Il sait, par exemple, quand piquer ou ne pas piquer sa colère, selon que l’Autorité est, ou non, présente. Ce feedback, ou Retour, montre que des unités mnésiques du champ conceptuel « défense consciente » sont en place et pleinement opérationnelles. C’est aussi durant cette période que les pleurs se différencient, et

⁷ p 63, in “*When the past is always present*” Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group.

qu'à force d'habitude, les parents finissent par distinguer s'ils expriment la faim ou la fatigue par exemple. C'est également à cette époque de la vie que se construisent les premières barrières inconscientes, stockées dans la mémoire procédurale, qui correspondent aux instances parentales, sociales et groupales, dont l'Interdit et le refoulement.

Titre 6

Défense consciente et inconsciente

Il a été montré précédemment, au chapitre 2, que l'initialisation de la défense, qu'elle soit consciente ou inconsciente, résulte, dans des conditions normales, d'un apprentissage. L'exemple utilisé de l'accident domestique montre que l'enfant ignore ce que signifie les mots « casserole, brûler, très fort ». En d'autres termes, les informations d'identification lui manquent pour rétablir son équilibre, la connaissance et l'adaptation à son environnement. En disant ces mots, la maman a involontairement amorcé la pompe à dépression, créé le vide d'informations qui peut pousser l'enfant à en faire l'expérience. Le risque d'accident devient critique.

Pour désamorcer ce risque, donc la pompe à dépression, il faudrait que la mère complète son information. Qu'elle montre à l'enfant, en approchant prudemment sa main de la casserole, que celle-ci est chaude, que ça fume et que ça brûle.

Les éléments mnésiques « fumée », « rouge », « chaud » et « brûler », vont rejoindre les différents champs conceptuels concernés de la mémoire déclarative, et la relation de ces éléments sera intégrée comme mécanisme de défense à la mémoire procédurale, selon le cas, soit comme élément d'alarme conscient si la mère a su prévenir l'accident, soit comme élément de barrage inconscient, consécutif au traumatisme si l'enfant s'est brûlé.

A l'opposé des conditions dites normales d'initialisation des défenses, on va trouver des conditions hors normes, celles qui peuvent non seulement initier des défenses inconscientes solides, telles que l'Interdit décrit par Freud, mais aussi tous les événements hautement pathogènes subis. Là, la sollicitation des défenses pourra entraîner une souffrance mentale aiguë et des dysfonctionnements cognitifs permanents, pouvant amener au passage à l'acte d'autodestruction.

Comme la mémoire peut être qualifiée d'implicite ou d'explicite¹, on pourrait parler de défense implicite ou explicite, selon que celle-ci soit de l'ordre de la défense consciente, lucide, ou bien de celui des automatismes procéduraux.

Voyons maintenant comment interviennent les défenses et l'influence qu'elles peuvent avoir sur

¹ in [http://fr.wikipedia.org/wiki/Memoire psychologie perspectives structurales](http://fr.wikipedia.org/wiki/Memoire_psychologie_perspectives_structurales).

notre perception environnementale, globale ou spécifique.

I – La défense consciente :

Qui n'a jamais dit au cours de son existence : « Ça, je ne veux pas le voir », ou « c'est exactement ce que je ne veux pas entendre » ? Ces mots expriment simplement que l'information perçue n'est pas acceptable en l'état. Ils sous-entendent que l'information réfère à des éléments mnésiques qui sont déjà répertoriés comme toxiques, pathogènes ou dangereux, et que le psychisme a déjà mis en place une ligne de défense face à cette agression. C'est cette défense consciente qui met en place les « stratégies d'évitement » notamment. L'enfant qui, plus haut, sait que sa mère vient de le prévenir du danger qu'il court à toucher à la casserole, sait qu'il va désobéir. C'est pourquoi il attend l'inattention maternelle pour agir. A l'identique, l'enfant, au cours de sa période « colère » entre 1 et 3 ans, sait parfaitement éviter les foudres de l'Autorité². Il ne joue de la colère qu'avec ceux sur qui il sait avoir une influence. Or, qu'est-ce qu'une stratégie d'évitement, si ce n'est une adaptation du type « fuite » face au stress ? L'apprentissage cumulé lègue l'expérience, et c'est précisément parce que nous avons fait l'expérience douloureuse que nous développons la défense.

Ceci peut être illustré de la façon suivante :

² in *“When the past is always present”* Ronald Ruden – Ed Routledge, Taylor & Francis Group. p63.

Etape 1 : apprentissage de l'agression

Le stimulus vient agresser l'Être. La Cognition, traitement de l'information, démonte le stimulus en éléments mnésiques déclaratifs, ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Les éléments agressifs sont immédiatement répertoriés comme dangereux, en créant un champ conceptuel de défense consciente.

Etape 2 : L'état de la cognition a changé.

Cette expérience douloureuse a initié une ligne de défense en interposant ces éléments agressifs entre les palpeurs, les sens, et le cœur du centre de traitement, la réalité psychosomatique de l'être.

Etape 3 : action de la défense.

Dès lors, quel que soit le nouveau stimulus, identique ou similaire, qui sera perçu et arrivera par le biais des sens au centre de traitement, ce stimulus passera par le filtre de défense, et les éléments agressifs seront automatiquement rejetés, sans provoquer autre chose qu'une sensation désagréable.

(Figure 3 page suivante)

| |
|--|
| <p>Soit le stimulus S composé de:</p> <p>S1 éléments acceptables</p> <p>S2 éléments inconnus/ignorés</p> <p>S3 éléments agressifs/dangereux</p> |
| <p>Le stimulus S est capté et transmis tel que au centre de traitement</p> |
| <p>Filtre de defense conscient: les éléments S3, et assimilés, sont identifiés comme appartenant au champ conceptuel “unités mnésiques dangereuses”, et rejetés comme tels</p> |
| <p>Les éléments S1 et S2 sont transmis, démontés en unités mnésiques déclaratives stockées en mémoire, puis remontées en une représentation globale</p> |

Fig3 : La défense consciente

Comme pour la part manquante de l’information perçue, nous verrons plus loin le rôle que joue la fonction « As If » à la fois dans le remplacement des unités mnésiques rejetées, et de la reconstruction de la représentation globale de l’information.

II – La défense inconsciente :

Si celle-ci fonctionne sur le même modèle que la défense consciente pour ce qui est de la réception

des informations, elle comporte des différences majeures.

Nous savons que durant les trois premières années de sa vie, l'enfant n'a aucunes défenses, si ce ne sont celles de la survie. Durant cette période, il se structure, fait l'acquisition des instances parentales, groupales et sociales.

Il absorbe tout, langage, symboles³, archétypes⁴, interdits⁵ pour nourrir des bibliothèques d'unités mnésiques vides.

La première grande différence entre cette défense inconsciente et la défense consciente, c'est d'être destinée à protéger la vie, à assurer la survie. Autrement dit, elle diffère de par sa destination, son rôle. Si la défense consciente joue un rôle quotidien de « gestion des affaires courantes » en rejetant les informations toxiques, la défense inconsciente intervient, elle, dès qu'il y a menace léthale. A ce titre, elle ne rejette aucun élément pathogène ou toxique mais le stocke en tant que filtre actif comme le montre la figure 4 ci-après :

³ <http://lpp.univ-paris3.fr/recherche/axe4-4.htm> – Source : Välimaa-Blum R. (2007). "The phoneme in Cognitive Phonology : Episodic memories of both meaningful and meaningless units ?" Contexts, n° 1 (in press) : 48.

⁴ http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl_Gustav_Jung

⁵ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Freud>.

| |
|---|
| <p>Soit le stimulus S composé de:</p> <p>S1 éléments acceptables</p> <p>S2 éléments inconnus/ignorés</p> <p>S3 éléments agressifs/dangereux</p> |
| <p>Le stimulus S est capté et transmis tel qu'au centre de traitement</p> |
| <p>Filtre de défense inconscient: les éléments S3, et assimilés, sont identifiés comme appartenant au champ conceptuel des défenses vitales et stockés comme unités mnésiques dangereuses, servant de référence.</p> <p>Les éléments S1 et S2 seront traités normalement, pour autant que les défenses vitales et la cognition ne soient pas encore altérées.</p> |
| <p>Les éléments S1 et S2 sont transmis, démontés en unités mnésiques déclaratives stockées en mémoire, puis remontées en une représentation globale</p> |

Figure 4 : filtre actif

Cela concerne bien sûr les déséquilibres internes touchant les instincts de survie, mais également toutes les agressions extérieures mettant en jeu l'intégrité physique, psychique ou psychophysiologique de l'Être. Il est parfois difficile d'identifier une telle situation. Mais on la reconnaît principalement à ses effets : la

douleur. Qu'il s'agisse d'un simple mal être latent, jusqu'à son paroxysme, l'insupportable, la douleur est l'alarme par excellence.

Cela ne signifie pas que les défenses inconscientes ne jouent pas leur rôle, mais qu'elles sont violemment sollicitées, soit par un évènement brutal, soit par la répétition d'évènements pathogènes. Ici aussi, comme il a été dit précédemment, peu importent les mots, ce qui nous intéresse, c'est le processus sous-jacent que nous voulons approcher. La sollicitation des défenses par un évènement brutal est identique à la sollicitation d'une succession d'évènements pathogènes. L'approche de ces dernières nous permettra de démonter la genèse et les conséquences de ces sollicitations sur la Cognition.

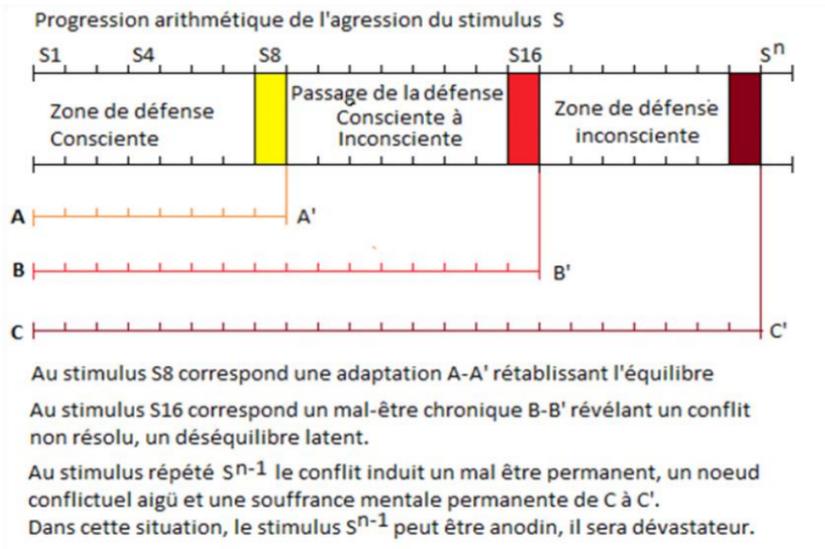
La seconde différence s'apprécie précisément du fait d'un constat de douleur. Nous savons qu'un stimulus agressif a déjà sollicité plusieurs fois les défenses conscientes. Petit à petit, devant la réplication régulière de ce stimulus ou de stimuli équivalents, la défense va glisser progressivement du plan conscient à l'automatisme inconscient. Ce glissement provient de la répétition des agressions qui, in fine, sont perçues comme un danger mortel. Alors, ces éléments dangereux ne sont plus rejetés et vont rejoindre les autres unités mnésiques classées dangereuses dans le champ des défenses vitales, jouant le rôle d'un filtre actif.

Mais, comme tout filtre actif, s'il n'est pas nettoyé de temps à autres, il finit par s'engorger et ne plus remplir sa fonction.

C'est alors qu'apparaissent des symptômes, des perturbations psychologiques ou psychophysiologiques, dont le mal-être, puis de la douleur, si les sollicitations perdurent. Le filtre ne jouant plus son rôle de protection le psychisme est en prise directe avec les agressions extérieures. L'afflux permanent et régulier d'informations pathogènes finit par bloquer le filtre, et les nouvelles unités mnésiques dangereuses ou toxiques vont déborder, être stockées sur d'autres champs conceptuels, là où, normalement, elles n'ont pas à être.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, comme le dit la sagesse populaire.

Au-delà de ce niveau de souffrance, il y a atteinte psychophysiologique et encodage traumatique. Les facultés cognitives sont profondément altérées, et les instincts de survie peuvent être également sérieusement endommagés. Lors d'évènements brutaux et soudains, les défenses s'effondrent, et ce circuit de défenses inconscientes peut être partiellement endommagé, comme totalement oblitéré. L'homéostasie devient un lointain souvenir...



La troisième différence de ces défenses inconscientes réside dans l'engorgement et la propagation de la zone névralgique et la fragilité qui en découle. Le stimulus répété N fois, toujours sur le même champ de défense augmente la souffrance de façon exponentielle. Celle-ci n'ébranle pas seulement le champ conceptuel concerné, mais l'ensemble des structures de défenses par invasion. Le débordement des unités mnésiques dangereuses provoque une véritable contagion, et c'est en premier, l'ensemble du champ des défenses inconscientes qui est submergé. Exprimé différemment, ce sont toutes les défenses vitales qui sont perturbées, si elles ne sont pas tout simplement sidérées, comme ce peut être parfois le cas pour des traumatismes violents et brutaux.

Comme les immeubles s'écroulent, les uns après les autres lors d'un tremblement de terre. Lorsque

nous disons que le stimulus Sn-1 est dévastateur, le mot est faible. La structure psychique de la personne est tellement vacillante qu'un rien peut entraîner un passage à l'acte, un abandon total et irréversible, ou même la mort.

Nous pouvons ici introduire le concept de « *Noyau Sain* »⁶ que développe la Psychologie Biodynamique, que nous définissons ici comme un champ conceptuel de « potentialités d'être ou de devenir » de l'homme à la naissance, son Essence. Nous placerions alors le champ de perception, l'inconscient et le traitement de l'information comme les enveloppes séparant ce noyau du monde extérieur, enveloppes conçues pour protéger la Vie, l'Essence de l'Être.

Il reste à mettre en évidence comment ces mécanismes et leur dysfonctionnement peuvent entraîner une altération de la Cognition, dans ses modalités de réception de l'information.

⁶ http://fr.wikipedia.org/wiki/Psychologie_biodynamique.

Titre 7

Dysfonctionnements de la Cognition

I – Le fonctionnement optimal

Le fonctionnement nominal de notre perception implique que nous soyons capables de compléter l'information qui nous arrive brute, tronquée. Nous avons vu, une fois encore, que l'information « j'ai faim » ne nous renseigne pas sur quelle quantité de quoi notre corps a besoin. De l'extérieur, c'est un peu comme si (As If) nous considérions un puzzle incomplet. Nous aurions les pièces centrales sur lesquelles notre attention est portée, mais nous ne disposerions pas de la totalité du puzzle. La représentation mentale⁷ ou représentation cognitive que nous allons en avoir dépend de plusieurs statuts :

– Cette information est-elle inutile ou secondaire, ou répond-elle un besoin nécessaire, ou vital ? C'est le statut du manque.

⁷ http://fr.wikipedia.org/wiki/Representation_mentale

– Cette information peut-elle rester incomplète, ou doit-elle être complétée ? c’est le statut de l’adaptation au manque.

– Cette information peut-elle complétée par l’apport interne d’unités mnésiques ? Ou doit-on chercher à la compléter par d’autres apports externes ? C’est le statut réel ou fictif de la reconstruction de l’information, sur lequel repose son identification.

Le statut du manque, c’est la pompe à dépression qui détermine à la fois l’enjeu, et son intensité.

L’information secondaire sera, par exemple, un obstacle dans l’espace ? Peu importe de savoir s’il s’agit d’un carton, d’une caisse ou d’une malle, l’essentiel sera de l’identifier comme obstacle.

Le besoin nécessaire sera, lui, que cet obstacle empêche de passer. Se posera alors la question de savoir si l’obstacle peut-être contourné, ou s’il doit être déplacé, et fera intervenir la défense consciente.

Le besoin vital pourrait être que cet obstacle se trouve abandonné au milieu d’un hall d’aéroport. Ici, c’est la défense inconsciente qui interviendra.

Le statut de l’adaptation est fonction du niveau d’alerte du manque :

Dans l’exemple, si l’information est secondaire, la simple identification de l’information en tant qu’obstacle suffit.

Si le besoin d’identification devient nécessaire, par exemple que l’on constate que contourner l’obstacle n’est pas possible, le stress monte d’un cran et mobilise le mécanisme de défense

consciente. Ce changement de niveau de stress va provoquer la recherche d'information supplémentaire concernant le poids de ce qui est maintenant identifié comme une caisse. Pour peu que celle-ci soit trop lourde, le niveau de stress va encore changer et augmenter d'un cran. La défense consciente va jouer pleinement son rôle, puisque chaque impossibilité constatée est un nouvel élément agressif, empêchant la résolution du stress initial, répondre au manque. Sans savoir ce que cette caisse contient, la réponse adaptée sera de l'ouvrir pour l'alléger et en permettre le déplacement.

En revanche, si le besoin est vital, c'est-à-dire que la caisse est perçue dans cet environnement particulier du hall de l'aéroport ? Là, le réflexe ne sera pas de chercher à identifier la caisse, de la contourner, de la déplacer ou de l'ouvrir ! Une unité mnésique vient tout de suite compléter cette perception, l'unité « bombe ». La caisse est perçue comme bombe potentielle, la survie est menacée.

L'identification est fictive, dans la mesure où l'on attribue à l'information une caractéristique qu'elle n'a pas nécessairement. Si la représentation est fictive, la réalité de la caisse est une réalité altérée par notre perception. Mais la réponse sera adaptée à ce stress : appeler les Services compétents.

A ce fonctionnement nominal de la cognition viennent s'opposer les dysfonctionnements :

L'un est de type fonctionnel, l'autre de type structurel.

II – Trouble fonctionnel de la cognition

Apparaît dans la situation décrite précédemment, où [aller chercher de l'information complémentaire à l'extérieur] est nécessaire pour résoudre un stress. Le dysfonctionnement réside dans le fait que la personne ne va pas chercher ces éléments complémentaires à l'extérieur, mais dans sa banque de données internes, les unités mnésiques. Il va chercher l'unité mnésique qui « colle » au plus près, non de la réalité de l'information, mais de son propre ressenti. Par ce fait, il crée une représentation fictive de l'information, représentation qui, non seulement peut en être sérieusement éloignée, mais générer ou conforter une situation fortement pathogène. C'est un dysfonctionnement de type névrotique⁸, à ne pas confondre avec le Syndrome Confusionnel⁹ de Chaslin. Ce dysfonctionnement est caractéristique de l'erreur de cible décrite au chapitre 3. C'est ainsi, par exemple que l'on prend souvent ce qui n'est qu'un simple constat, comme une critique ou un jugement. C'est ainsi que l'on peut entendre aussi « ce n'est pas possible, il le fait exprès ! », ou « tiens, il se fait un film ! ». Ce type de dysfonctionnement est fréquent dans la vie ordinaire, on le croise quotidiennement.

On peut aussi l'illustrer avec l'exemple de la caisse. Après avoir vainement tenté de déplacer la caisse pleine, la vider ne viendra pas à l'esprit. La personne souffrant de ce dysfonctionnement prendra son téléphone portable, appellera la

⁸ in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Nevrose>.

⁹ in http://fr.wikipedia.org/wiki/Confusion_mentale.

personne qu'elle suppose être responsable de cette caisse et dira au téléphone d'une voix rageuse : « La caisse du couloir, là... C'est encore toi qui l'as laissée traîner ?! Tu viens me l'enlever ! De suite ! ». Une situation que l'on croise pourtant tant de fois dans les entreprises !

Ce trouble fonctionnel s'explique :

L'information nous arrive brute, constituée de ses éléments acceptables, agressifs et inconnus. Ce n'est pas l'information qui est, par nature acceptable, ou aggressive, ou inconnue. L'information est ce qu'elle est, sans aucun état d'âme. C'est notre façon de la recevoir qui varie, qui change. Lorsqu'elle traverse le filtre de la défense consciente, les éléments agressifs qui sont arrêtés sont sensés être rejetés. L'effet gradient de la réplication entraîne que notre attention est captée, non plus par l'information elle-même, mais par le caractère agressif qu'on lui confère. L'erreur de cible est bien alors d'attribuer ce caractère agressif à l'information au lieu de l'attribuer à notre propre perception.

Le caractère répétitif de l'agression amène un accroissement du stress dont l'intensité n'est plus en rapport avec la réalité de l'information. Mais il sera plus facile de neutraliser l'information gênante, pour résoudre le stress, que de chercher à comprendre pourquoi nous nous sentons agressés !

Rappelons quand même pour mémoire, que ce dysfonctionnement, et l'erreur de cible qui l'accompagne, va faire basculer la personne dans une situation critique. Le stress augmentant la souffrance

de façon disproportionnée, la personne peut basculer dans une pathologie structurelle qui fera, avec le passage à l'acte, un mort.

III – Le dysfonctionnement structurel de la cognition

Nous savons que la défense inconsciente prend le relai dès que la défense consciente est débordée. La répétition de l'agression ou son intensité est telle que le stress provoque un mal être latent et suscite des douleurs aiguës lors des stimulations.

Le débordement des défenses conscientes entraînent un niveau supérieur de vigilance de la défense, parce que l'agent agresseur est désormais considéré comme un danger mortel. Rappelons ici que la défense inconsciente répond à la préservation des instincts de survie. C'est la dernière défense avant le « noyau sain »¹⁰, la Vie. Le caractère perçu agressif de l'information ou du stimulus, ne trouve plus sa place. Dit autrement, les unités mnésiques de l'agression, ne pouvant plus être magasinées dans le champ conceptuel auquel ils devraient normalement se rattacher, viennent déborder sur d'autres champs conceptuels.

Ils propagent ainsi la zone névralgique vers d'autres secteurs, d'autres champs mnésiques. Il s'agit d'un dysfonctionnement de type psychotique. Ce phénomène passé à la loupe est plutôt difficile à

¹⁰ in <http://www.psychologie-biodynamique.com>.

cerner. Mais il devient lumineux à l'éclairage de la Paranoïa¹¹.

La paranoïa est un trouble que l'on peut trouver aux trois niveaux de la cognition :

- La personnalité, donc le fonctionnement nominal de la cognition
- La défense consciente, donc dans des aspects névrotiques de la perception
- La défense inconsciente, soit l'affection structurelle de la cognition

Le DSM-IV définit ainsi le trouble de la personnalité paranoïaque⁵ :

• « A. *méfiance soupçonneuse envahissante envers les autres dont les intentions sont interprétées comme malveillantes, qui apparaît au début de l'âge adulte et est présente dans divers contextes, comme en témoignent au moins quatre des manifestations suivantes :*

1. *le sujet s'attend sans raison suffisante à ce que les autres l'exploitent, lui nuisent ou le trompent ;*

2. *est préoccupé par des doutes injustifiés concernant la loyauté ou la fidélité de ses amis ou associés ;*

3. *est réticent à se confier à autrui en raison d'une crainte injustifiée que l'information soit utilisée de manière perfide contre lui ;*

¹¹ in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Paranoia> et <http://fr.wikipedia.org/wiki/DSM-IV>.

4. *discerne des significations cachées, humiliantes ou menaçantes dans des commentaires ou des évènements anodins ;*

5. *garde rancune, c'est-à-dire ne pardonne pas d'être blessé, insulté ou dédaigné ;*

6. *perçoit des attaques contre sa personne ou sa réputation, alors que ce n'est pas apparent pour les autres, et est prompt à la contre-attaque ou réagit avec colère ;*

7. *met en doute de manière répétée et sans justification la fidélité de son conjoint ou de son partenaire sexuel »*

Cette définition permet d'approcher de façon démonstrative, à partir d'un stress initial, comment les unités mnésiques devenues pathogènes se propagent sur d'autres champs conceptuels :

Le nœud conflictuel initial pourrait-être situé dans la période 1 à 3 ans de sa structuration. La manifestation de ce trouble de la personnalité serait une succession d'évènements parentaux des items 4 ou 6 ci-dessus. Au niveau de la personnalité, donc d'un fonctionnement nominal de la cognition, les réactions paranoïdes ne seraient alors identifiables que sur un champ défini, singulier, celui de la réactivation du nœud conflictuel.

Le ressenti névrotique de la défense consciente amènera cette personnalité à rechercher, dans sa bases de données « unités mnésiques des attaques personnelles » un complément d'informations qu'il devrait normalement chercher à l'externe, par exemple : « Tiens, pourquoi me dit-il ça ? ». Plutôt

que de poser la question « pourquoi me dis-tu cela ? » à l'intéressé, il va chercher une réponse à l'interne qui pourrait être : « il me prend pour un demeuré ! »

Le dérapage psychotique, lui, va s'exprimer par une contamination à grande échelle. Les unités mnésiques agressives stockées hors de leur champ conceptuel nominal, sont stockées sur les champs conceptuels périphériques, originellement « sains », transformant ainsi les unités mnésiques qui la composent en unités également agressives. Si cela élargit le spectre de la défense inconsciente et accroît la capacité à filtrer de celle-ci, cela multiplie également les stimuli qui seront perçus comme dangereux. Cette contamination s'observe bien dans les items cités plus haut : le mérite, la confiance, la loyauté, la fidélité, la compréhension sont autant de champs conceptuels qui vont être progressivement atteints par cette lèpre. Jusqu'à son paroxysme, où chaque information de l'extérieur sera devenue une agression.

Pour reprendre l'exemple de la caisse en situation aéroportuaire évoqué au paragraphe du fonctionnement nominal :

Le paranoïaque, lui, commencera par pester sur tous ces gens qui font exprès de laisser traîner des caisses pour enquiquiner les gens. Puis ce sera « Ça oblige à appeler le déminage, à évacuer le hall, et donc à retarder les avions. Il est clair que cela n'a été fait QUE pour l'empêcher, LUI, d'être à l'heure ! Bien évidemment, les services ne répondent pas au téléphone, évidemment trop occupés à jouer à la

belote ! Et ils prennent leur temps pour arriver ! » Sa voisine va tenter de le calmer, il va redoubler de fureur ! Faire un scandale auprès de la Compagnie aérienne, parce que la procédure ne permet pas qu'il soit remboursé pour son retard, et finalement envoyer paître le garçon qui lui demande ce qu'il veut consommer ! Parce que s'il s'assoit, ce n'est pas pour consommer, mais pour se reposer, parce que la compagnie aérienne ne fait pas son travail ! Caricatural ? A peine...

Bien difficile de réaliser que ce comportement résulte d'un dysfonctionnement de la cognition !

La liste des évènements de la vie ordinaire qui font apparaître ces dysfonctionnements est sans fin. Tellement commune, même qu'elle peut sembler « normale ». Mais elle ne l'est pas, et ceci d'autant moins qu'elle finit en boucle, dans un cercle vicieux que les psychiatres connaissent parfaitement :

L'attribution à l'autre – pris ici dans son sens le plus large : un fait, un évènement, un acte – de la responsabilité de notre propre ressenti. Encore une fois, une chose, un fait, un évènement n'ont pas d'états d'âme.

Seconde partie

Titre 8

Champ de l'émission

Nous avons vu que l'information, interne ou externe, initiant un déséquilibre, provoque un stress qui se trouve être à la fois le signal avertisseur de ce déséquilibre, et la préparation psychophysiologique de la réponse.

L'émission sera la manifestation de l'action entreprise pour résoudre le stress, faire disparaître le signal d'alarme et rétablir l'équilibre. La notion d'adaptation doit donc répondre à deux exigences, l'objectif (la cible) et l'intensité. Si cette notion de « combler le déficit » est simple à comprendre, malgré tous les éléments qui en compliquent le traitement, qu'en est-il de l'excédent ?

N'existe-il pas de situations dans lesquelles nous agissons, mus par autre chose qu'un manque ou un déficit ? Qu'en est-il de l'acte volontaire ? L'homme n'envoie-t-il pas de signaux autres que des réponses à des sollicitations ? Ne dit-on pas « déborder d'énergie » ?

I – Le mécanisme de Reconnaissance :

Pour émettre, il faut pouvoir le faire. Cela peut paraître une lapalissade, et pourtant ! Cette idée d'avoir « la capacité de » pose la question de nos limites. Lorsque l'on coupe le cordon ombilical, la personne que l'on a devant soi, c'est un être en devenir, un noyau sain. Pourtant, une grande partie de ce devenir est déjà écrit, avec son héritage génotypique. Il deviendra grand ou petit, fort ou faible, robuste ou chétif, viable ou non, etc. Ce qui soulèvera de nouveau, dans quelques décennies, le débat sur « l'eugénisme »¹ et son cortège d'états d'âme pudiquement nommé « éthique ». Si la génétique est pointée du doigt, limite satanique selon certains doctrinaires, que doit-on dire des sciences cognitives ? Ont-elles un avenir ? Et puisque l'on parle du déterminisme qu'induit le génotype, pourquoi ne pas parler aussi du déterminisme phénotypique ? A-t-on le droit, d'un point de vue moral ou éthique, d'intervenir directement sur la structuration cérébrale d'un enfant, en lui imposant la « méthode globale »² ou en lui imposant la théorie des ensembles avant l'arithmétique ?

Cela soulève l'existence de nos limites, à commencer par la singularité. Chaque individu est différent. A ce titre, deux individus placés sous le même stimulus, ne réagiront pas de la même façon. Ceci pour couper court à la volonté politique

¹ in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Eugenisme>.

² in <http://www.apprentissage-lecture.com>.

ambiante, qui voudrait que tous soient filiformes, hétérosexuels, chrétiens et non-fumeurs...

A l'évidence, nous avons nos limites. Celles-ci commencent avec le nouveau-né, 100% dépendant de la mère, donc 0% autonome. Le premier cri, donc le premier son émis, a initialisé la machine, la pompe à dépression a fonctionné. Il gagnera son autonomie avec son processus de structuration, un acquis qu'il conquiert grâce à sa volonté opiniâtre, la rage d'y arriver. La volonté de marcher, la volonté de parler, de communiquer, de s'adapter.

Qu'est-ce que cette volonté farouche, si ce n'est celle de faire disparaître le stress que l'absence d'autonomie provoque ? Ou que la dépendance impose, au choix. Qu'est-ce que cette volonté si ce n'est celle de SURVIVRE ?

Voilà pourquoi l'enfant, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trois/quatre ans, est une éponge qui absorbe tout ce qui passe, toutes les informations à sa portée. Si sa constitution physique lui permet de s'adapter à l'environnement par le mouvement, l'outil privilégié de sa structuration psychique sera la parole, le langage.

Citons à ce propos :

« Le linguiste Stéphane Robert a proposé de décrire la structure du langage et sa complexité en utilisant le modèle de la mosaïque, proposé par Georges Chapouthier pour la description des organismes vivants. Selon ce modèle, deux grands principes semblent intervenir de manière répétitive : la "juxtaposition" d'entités identiques, puis leur

“intégration” dans des entités plus complexes, dont elles constituent alors des parties. Ce modèle biologique paraît bien adapté à l’approche du langage »³.

Ce modèle éclaire de façon très évidente le concept d’unités mnésiques constitutives du champ conceptuel : une juxtaposition d’unités mnésiques simples, puis l’intégration en unités mnésiques complexes qui viennent à leur tour se juxtaposer pour donner le champ conceptuel. Puis les champs conceptuels qui viennent à leur tour se juxtaposer pour désigner ce que la perception transmet.

Nous avons approché le mécanisme de l’identification dans le sens [champ conceptuel => unités mnésiques] pour la réception des informations, nous l’approchons maintenant en sens contraire [unités mnésiques => champ conceptuel] pour l’émission.

Ce phénomène de traitement de l’information est très bien représenté par cette émission télévisuelle qu’est « Questions pour un Champion ».

Un enjeu : gagner. C’est le stress, le moteur.

Un mot est à découvrir : c’est le champ conceptuel à identifier.

Les questions se succèdent : ce sont les différents champs conceptuels en relation avec le champ conceptuel à identifier, à découvrir.

³ in http://fr.wikipedia.org/wiki/Langage_humain # En psychologie cognitive.

Ces différents champs conceptuels trouvent ou ne trouvent pas leur équivalent en unités mnésiques complexes. C'est le mécanisme d'identification.

Si ces unités mnésiques reçues trouvent leur équivalent en unités mnésiques stockées, alors l'image de représentation se forme, les unités complexes se regroupent, les champs conceptuels concordent, la réponse fuse. C'est là le mécanisme de reconnaissance.

Les deux premiers mécanismes du traitement de l'information apparaissent bien ici :

Il s'agit en fait du même mécanisme, pris en sens inverse, dans les sens réception/ émission puis émission/réception. Pourquoi alors les différencier ? Parce qu'ils n'ont pas la même destination, l'un sert à identifier le stimulus du déséquilibre, l'autre vise à rétablir l'équilibre.

Toute la question est de savoir si nous pourrions rétablir cet équilibre, dans le cadre que nous imposent nos limites, en particulier nos limites psychophysiologiques.

II – Construction de la Reconnaissance

On ne peut approcher le mécanisme de reconnaissance et la construction de la représentation mentale que l'on se fait d'une information externe sans faire un détour par Lacan et une vision ternaire, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire⁴, le fameux nœud borroméen. Chez

⁴ in [# le concept de structure.](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lacan)

Lacan, le Réel désigne ce qui ne peut être nommé, le symbolique désigne les valeurs structurantes du langage, et l'imaginaire, la représentation du moi vu au travers de l'autre. Nous disions précédemment que peu importent les mots utilisés, puisque nous prenons en compte ici les mécanismes sous-jacents.

Traduit dans notre langage cela donne :

Le Réel lacanien visant ce qui ne peut être nommé, représente les éléments ignorés de l'information. Le Symbolique vise la structure psychique, donc l'aptitude à traiter de l'information, et l'Imaginaire, la Représentation de Soi, au travers de l'extérieur, donc une l'image reconstruite, fictive.

On retrouve ici la constante trinitaire : Réalité de Nature+ Inconscient = Réalité de Perception.

Cette même constante que l'on trouve sous d'autres mots chez Lazarus avec celle-ci :

Stress-Appraisal-Coping⁵. Ou chez Selye avec les phases : Alarme-Résistance-Epuisement. Ou toute autre structure ternaire de votre choix, par exemple [x+y=z] dans laquelle x est une information en tant que telle, y est le traitement de cette information par notre cognition et z la représentation singulière que nous en avons.

La reconstruction cognitive procède de la juxtaposition des champs conceptuels utilisés pour l'identification. Ainsi, la mandarine, exemple du chapitre 1, sera identifiée par la juxtaposition de

⁵ in http://fr.wikipedia.org/wiki/Stress_chez_l_humain

les stratégies de coping et d'ajustement.

champs conceptuels tels que la forme, la taille, la couleur, la texture etc. Nous l'avons reconnue. Dans la liste viendront intervenir des champs conceptuels spécifiques, propres à celui qui traite l'information, qui pourraient être par exemple, de l'ordre du goût ou du prix. Le goût étant la part inconnue de l'information, son état possible, ce que Lacan appelle « *le Signe, ce qui désigne cette chose et qui pourtant n'est pas* ». Le prix est, quand à lui une notion complètement subjective, variable et fictive. Et pourtant bien réelle aussi dans notre réalité quotidienne ! L'ensemble de ces champs conceptuels corrélés font fournir une image, une représentation fictive de l'objet considéré, en l'occurrence, la mandarine.

C'est cette représentation cognitive qui fonde la réponse au stress, l'adaptation, et non la réalité de l'information en tant que telle. Devant le manque d'éléments sur l'information, l'attribution à cette information de caractéristiques qui lui sont étrangères, l'intervention de nos systèmes de défense, la probabilité d'une interprétation erronée, voire d'une erreur de cible, est omniprésente. Telle est la limite de notre cognition.

III – L'action adaptative

Nous savons maintenant au travers des deux premiers mécanismes, l'identification et la reconnaissance, ce qui provoque le déséquilibre en nous, ce qui suscite le malaise, le mal être, le signal d'alarme ou le stress. Reste à mettre en place la réponse appropriée. Celle-ci est destinée à rétablir

l'équilibre. Elle ne va donc pas être fonction de l'information elle-même mais du niveau de stress, de simulation ou de danger perçu. En d'autres termes, ce qui provoque l'intensité de la réaction, ou de la réponse, n'est pas l'information elle-même, mais l'intensité ressentie lors de cette stimulation.

Ainsi, les différentes recherches qui ont été menées sur le stress ont montré que dès que la résolution est identifiée, avant même d'être réalisée, l'intensité diminue. De la même façon, la fréquence et/ou sa permanence ont une influence sur cette intensité. C'est l'effet du facteur « temps », une dimension presque toujours absente des recherches sur le sujet. Pourtant...

Le processus d'apprentissage que la pompe à dépression a amorcé vient nourrir la construction psychique de l'enfant, comme le lait maternel vient assurer la satisfaction régulière des besoins physiologiques. S'il peut exprimer de façon rudimentaire dès quelques semaines le déplaisir ou la satisfaction, au moyen des pleurs et des sourires, il lui faut trois ans pour se structurer et faire l'acquisition du langage. Cela commence par le babil puis se forment progressivement les premiers mots.

Ces mots sont la première émission réelle qui vient rassurer et sécuriser la mère quant au développement de son petit. Il suffit de voir avec quelle inquiétude les mamans attendent ce moment pour en comprendre l'importance. Les premiers mots prononcés sont la manifestation évidente du processus de structuration de l'enfant. En amont, l'acquisition de la marche demandera elle aussi

plusieurs mois d'efforts. L'adaptation au stress peut donc durer plusieurs mois, voire plusieurs années comme l'acquisition d'un apprentissage d'ailleurs. Ce qui manifeste le bon apprentissage, c'est ce que les psychologues appellent « l'appropriation ». L'enfant s'est approprié le langage, comme il s'approprie les codes parentaux, groupaux ou sociaux.

Cette dimension temporelle a une importance capitale, et la nature est bien faite :

Si nous disposons d'un système nerveux qui permet l'action immédiate, instantanée, l'impulsion, le système endocrinien est en quelque sorte un système nerveux différé, un ordre qui dure dans le temps. Il n'a pas la puissance de l'impulsion, mais il a l'endurance que le système nerveux n'a pas. C'est là sans doute une raison pour laquelle l'adaptation à un stress peut être une réponse spontanée, immédiate, impulsive, comme elle peut être une réponse élaborée sur plusieurs années et mise en œuvre sur une aussi longue période.

Peut-être alors faut-il regarder les deux systèmes de défense Conscient/Inconscient de la même façon que nous considérons cette différenciation entre systèmes nerveux et endocriniens ? Dans ce cas, le glissement progressif d'une défense consciente vers la défense inconsciente trouverait toute sa justification, la répétition dans le temps d'un même stimulus agressif faisant passer le niveau de vigilance de la défense impulsive à la défense endurente. Cela explique également pourquoi Freud fait reposer son approche de l'Inconscient sur la sexualité, un instinct

de survie commandé de bout en bout par la fonction endocrinienne !

Ce qui semble nous pousser à agir de façon volontaire, ce qui semble être de l'ordre du déséquilibre excédentaire n'est-il pas en réalité une réponse « dans le temps » à un stress moteur initial ? Qu'est ce qui peut pousser, motiver un Mozart ou un Beethoven à écrire des symphonies ? Qu'est-ce qui peut pousser un Dali à peindre des tableaux ? Un Einstein à trouver $E=Mc^2$? Un chômeur à trouver du travail ? La pompe à dépression qui initie les besoins de la survie préside à ces actions. On peut appeler cette tension interne comme on veut, pulsion, désir, motivation, bandaison psychique, ce n'est que la mobilisation d'une énergie pour satisfaire un manque, une réponse adaptée avec plus ou moins de succès aux besoins de survie initiés à la naissance. Le « plus ou moins de succès » va, lui aussi être déterminé par notre héritage génotypique et phénotypique, qui fixe également les limites de notre Cognition.

Titre 9

Objectivité – Subjectivité

Parce que l'information nous arrive limitée, tronquée, du fait des limites psychophysiologiques de notre cognition, la reconstruction peut-être fidèle et respectueuse de l'essence de celle-ci, comme elle peut en être très éloignée, voire même transformée. Le simple fait de sortir une information de son contexte peut lui faire perdre toute signification, comme ignorer la part non révélée de celle-ci peut en donner une représentation altérée. De la même façon, la déconstruction de l'information en tant que champ conceptuel en unités mnésiques complexes peut révéler des lacunes. A cela viennent probablement s'ajouter des champs conceptuels personnels, singuliers que chacun peut utiliser selon son propre acquis phénotypique. Cela montre bien toutes les décalages qui peuvent intervenir sur la simple réception, sans même avoir évoqué encore les influences des défenses conscientes ou inconscientes ! La reconstruction peut alors être

sujette à caution, et la représentation mentale très éloignée de la réalité de ladite information.

L'histoire, vécue, du petit Max en est l'illustration :

« Max est un élève médiocre. Il est en classe de sixième, ses dictées sont catastrophiques. Non seulement elles sont truffées de fautes d'orthographe, mais de plus, il manque des mots. Ces lacunes semblent indiquer qu'il n'arrive pas à focaliser son attention sur l'exercice. Chaque fois qu'il rentre à la maison, il doit affronter les violences de son père qui ne tolère pas les mauvaises notes. Ces résultats deviennent si catastrophiques, que le Principal du Lycée s'en inquiète et le dirige vers le psychologue scolaire. Atterré lui aussi par les résultats des tests, il convoque les parents et les dirige immédiatement vers l'Hôpital des Enfants Malades à Paris. Accueil d'un second psychologue qui soumet l'enfant au test de Rorschach. A la première planche et la première question "que voyez-vous", l'enfant répond : "une tâche d'encre". Le psychologue insiste, l'enfant n'en démord pas. Les planches se succèdent, et le psychologue n'obtient aucune autre réponse de l'enfant, qui finit par lui dire : "mais enfin, pourquoi voulez-vous que je voie autre chose qu'une tâche d'encre ?" le psychologue se vexe, sort en claquant la porte laissant l'enfant seul dans son bureau. Il se dirige directement vers le père et lui dit : "Monsieur j'ai une très mauvaise nouvelle. Votre enfant n'a pas d'imaginaire. De plus, la déstructuration qu'il présente sur le plan du langage est révélatrice d'une détérioration schizophrénique évolutive. Il bascule probablement

dans l'autisme, je vais vous donner un rendez-vous avec le psychiatre". Les parents sont effondrés, mais ils n'iront pas voir le psychiatre, qui pour eux est synonyme de folie, une idée qu'ils ne peuvent pas affronter. Ils voient mal l'avenir de leur petit et quelques mois passent.

Jusqu'au jour où une cousine, orthophoniste de son état, leur rend visite. Les parents s'épanchent, elle demande alors à voir l'enfant. Il lui faudra cinq minutes pour identifier le problème : "il n'a rien votre petit, il est simplement sourd !" Dès le lendemain, l'enfant est entre les mains d'un ORL qui résout le problème en quelques semaines. Diagnostic : Trompes d'Eustache bouchées. »

L'histoire finit bien, mais elle aurait pu tourner mal. Sans la cousine, que serait devenu le petit Max ?

Cette illustration montre bien l'accumulation des « erreurs » d'interprétation et de représentation que notre cognition induit. Il faut donc approcher cette représentation dans son fonctionnement nominal, c'est-à-dire approcher les rapports qui existent entre l'information et l'être, entre l'objet et la représentation que l'on s'en fait. Le concept psychanalytique de « projection » nous l'explique. Encore une autre dénomination pour désigner la juxtaposition des champs conceptuels, et des unités mnésiques complexes.

I – La projection

« Elle désigne l'opération mentale (généralement inconsciente) par laquelle une personne place sur

quelqu'un d'autre ses propres sentiments, dans le but de se sortir d'une situation émotionnelle vécue comme intolérable par elle. La personne n'a généralement pas conscience d'appliquer ce mécanisme, justement car elle n'accepte pas les sentiments, ou sensations, qu'elle "projette" sur l'autre. Il s'agit donc généralement de sentiments négatifs, ou en tous cas, perçus comme tels »¹.

Ce concept, introduit par Freud peut être étendu à l'ensemble des opérations de juxtaposition que notre mécanisme d'identification effectue dans la reconstruction de la représentation de l'information, puisque celle-ci n'est rien d'autre que l'image projetée. « *C'est d'ailleurs l'idée de Wilfred Bion qui décrit la projection comme un mécanisme structurant autorisant la capacité de penser. Il distingue clairement cette identification projective normale d'une identification projective pathologique »¹.*

II – La vision objective

Se pose alors la question « qu'est-ce qu'une identification projective normale » ? Grande est la tentation de répondre que ce serait une représentation mentale qui, tout en tenant compte des éléments inconnus, permettrait de cerner l'information sans en dénaturer le sens. Donc une représentation qui en enrichirait l'identification sans la dénaturer.

Considérer l'information de façon froide, rationnelle, dépassionnée pour en faire une

¹ in [http://fr.wikipedia.org/wiki/Projection_\(psychanalyse\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Projection_(psychanalyse)).

nomenclature descriptive d'éléments constituants pourrait être l'approche la plus neutre... Mais qui, en dehors de Monsieur Spock², saurait vivre dans l'absence totale de charge émotionnelle ?

Pourtant, bien des situations exigent cette aptitude dans la vie ordinaire : le chirurgien a cette aptitude. S'il devait se laisser aller à des états d'âme, il ne pourrait intervenir ; de même le sociologue, dont le travail impose cette faculté de déconnecter des émotions ; ou le psychanalyste qui exerce avec un état d'esprit de « neutralité bienveillante » tel que le décrivait Freud. Pour ne citer que ceux-ci. Nous savons parfaitement concevoir, fabriquer des éléments simples, les assembler pour en faire des éléments plus complexes qui viendront eux-mêmes prendre place dans un ensemble complet appelé « machine ». Cette machine ne serait alors qu'un reflet primaire et archaïque de ce que nous sommes capable de concevoir.

L'identification de l'information, en tant que telle, sans aucune implication émotionnelle serait alors un état descriptif exigeant la rigueur de l'exploration. Cela, en dehors des champs professionnels qui requièrent cette exigence, n'est pas franchement un comportement spontané de l'être humain. Notre traitement des informations incluant notre propre ressenti, nous incite à raccourcir le processus d'identification, en le complétant de nos propres « impressions ». C'est ainsi que l'on glisse

² in [http://fr.wikipedia.org/wiki/Spock_\(Star_Trek\)#personnalité](http://fr.wikipedia.org/wiki/Spock_(Star_Trek)#personnalité).

subrepticement d'une situation apparemment objective à une vision déformée, altérée voire carrément distordue d'une réalité donnée. Une vision orientée, partielle, subjective qui intègre non pas la réalité de l'autre, mais nos propres peurs, par exemple. Notre propension n'est pas de décrire ce qu'est l'information, mais de dire comment nous l'avons reçue.

C'est là encore qu'intervient la fonction « AS If » qui, décidément, est comme l'Arlésienne³ : celle dont il est tout le temps question mais qu'on ne voit jamais ! Que l'on se rassure, nous approchons du but...

III – La vision subjective

Nous avons vu que l'identification et la reconnaissance de l'information résulte d'une déconstruction puis d'une reconstruction conceptuelle de celle-ci. En ce sens on pourrait parler de démarche analytique, de reconstruction subjective, ou conceptuelle. Peu important encore les mots, ce qui importe ici, ce sont les mécanismes sous-jacents.

Ce qui pourrait ressembler le plus à cette vision subjective, qui nous incite à exprimer comment nous percevons l'information plutôt que la décrire serait alors une vision projective, à savoir attribuer à l'information des champs conceptuels qui ne font pas partie de son Essence, mais de la notre.

³ in « *Les lettres de mon Moulin* » Alphonse Daudet – 1869 – # « *L'Arlésienne* ». Editions classiques.

Dès que nous attribuons un caractère particulier à l'information, il se produit deux conséquences :

La première est que nous nous approprions celle-ci en tant que telle, nous la « fixons » de cette façon, la seconde est que celle-ci n'est plus une représentation fidèle de cette information.

Prenons par exemple cette expression lue dans la presse : « *Ce raid militaire immoral* »... Cette information, prise dans le contexte d'un article opposé à l'action militaire d'un pays contre un autre, semble couler de source. Elle passe toute seule. Pourtant, d'un point de vue analytique, elle est risible. Bien sûr qu'une action militaire a quelque chose d'immoral ! C'est précisément l'idée que veut faire passer le journaliste en soulignant cet aspect inhumain et non civilisé de la guerre. Mais ce faisant, il souligne involontairement que ce raid, mis en œuvre autrement, aurait pu l'être, moral !

Exprimé différemment, attribuer un côté moral ou non à la guerre est une vision purement personnelle qui dénature l'essence même de la guerre dont la destination est précisément « d'éliminer » l'ennemi, sans aucune considération de moralité !

L'attribution à une information d'un champ conceptuel qui ne fait pas partie de son essence dépend bien de l'individu qui le considère. Et met en évidence le côté subjectif du traitement de ladite information. Mais cela dépend également du plan conceptuel duquel on considère l'information. Par exemple, si d'un point de vue humain et de civilisation on peut être opposé à la peine capitale,

d'un point de vue social on peut aussi comprendre qu'elle existe : l'assassin est un pou sur la tête de la société, et quand on a des poux, on s'en débarrasse ! L'arbitrage n'est pas simple.

Ces deux conséquences nous rapprochent encore du cœur du traitement de l'information, la fonction « As If », dont la meilleure expression que nous ayons trouvée jusqu'à présent est celle-ci :

« Ce qui est interdit à l'adulte est permis à l'enfant. C'est pourquoi l'adulte que je suis fait l'enfant. »⁴

Cette phrase, issue des travaux d'Eric Berne, Fondateur de l'Analyse Transactionnelle, souligne l'existence de cette fonction de notre cognition. « As If », le mécanisme qui est au cœur de notre cognition, qui régit et complète l'identification et la reconnaissance, est la fonction qui régit nos choix, nos comportements, notre équilibre.

Il reste à voir ici comment nos défenses, consciente et inconsciente, influent sur la reconnaissance de l'information.

IV – L'attitude défensive :

« On n'a qu'une fois l'occasion de faire une première impression »⁵. C'est ce qui dit Dale Carnegie, qui souligne, de plus, que cette première

⁴ In « *Analyse transactionnelle et psychothérapie* » – Eric Berne, éd. Petite bibliothèque Payot. Egalement « *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?* », Ed Tchou.

⁵ in « *Comment se faire des Amis* » – Dale Carnegie – Ed Poche.

impression est souvent la bonne. Ainsi, si notre perception peut nous induire en erreur, pour toutes les raisons que nous savons, en revanche nos instincts ne nous mentent pas. Une quantité hallucinante de données diverses nous arrive lorsque nous recevons l'information, et s'il nous apparaît des choses évidentes, un grand nombre de ces données sont en revanche reçues et traitées sans même que nous en ayons conscience.

Ces informations viennent solliciter une part de nous archaïque, enfouie, que l'on peut qualifier d'instinctive, d'intuition, de voix intérieure, bref encore tous les mots que l'on veut, mais qui réfère à notre survie, à la protection du noyau sain.

Aussi, lorsque nous recevons une information spécifique, il arrive que ressurgisse une alarme, référant à quelque chose d'enregistré qui serait suspect, anormal, inapproprié, révélant que l'information n'est pas aussi « lisse » qu'on pourrait le supposer. Dans ce cas, l'information peut ressurgir et mettre en éclairage un besoin immédiat de se protéger d'un point de vue conscient. C'est ce qui se passe lorsque l'on ressent de façon intuitive, épidermique que « quelque chose cloche ». Et cette défense va alors commander une attitude de prudence, de réserve voire de rejet immédiat.

L'excès, par exemple, est quelque chose qui éveille immédiatement la défense consciente. Un excès de gentillesse, par exemple, soulève immédiatement la question « qu'est-ce que ça cache ? ». Ceci pour une raison simple : l'excès est

alors un déséquilibre perçu, même s'il n'est pas identifié en tant que tel.

C'est en particulier un phénomène qui touche en premier lieu notre environnement immédiat avec l'odeur. Parce que l'odorat est notre sens le plus archaïque et le plus sensible.

L'homme se demande comment son épouse a pris conscience de son infortune. Mais il ne réalise pas qu'au contact d'une autre, sa propre odeur a changé ! Et ce simple changement aura suffi à éveiller l'impression de danger auprès de son épouse. Et rien ne pourra plus effacer cette certitude de l'esprit de cette femme ; des tonnes de parfum ne changeront rien à cette perception là. Vous voilà avertis, Messieurs !

Dès lors qu'une information contient des éléments qui ont été perçus comme agressifs, stockés comme tels et ont sollicité la défense inconsciente, de même lorsque la personne émettra, l'émission sera teintée, impressionnée par cette même défense. La représentation la plus simple de ce phénomène est la diffraction que nous constatons lorsque nous trempons un bâton dans l'eau, qui le fait paraître « cassé ». L'information que nous émettons, passant au travers du filtre inconscient subit le même phénomène, « déplaçant » une réponse qui pourtant, peut sembler appropriée à l'individu. C'est l'explication de l'erreur de cible, l'inadaptation d'une réponse à un stress. Voilà pourquoi le paranoïaque va répondre « pourquoi me demandes-tu l'heure ? »

au lieu de la donner, pourquoi l'individu a tué le conducteur de la mobylette au lieu de la mettre en panne. Cela explique aussi le pourquoi de notre lapsus ou de l'acte manqué.

Titre 10

La fonction « As If »

Cette fonction résulte, de façon logique et rationnelle, de ce qui précède. Nous avons vu, tout au long de cette approche de la Cognition, du traitement de l'information, que derrière les mots se cachent les mécanismes qui les traitent. Nous utilisons des mots tels que « encodage » pour parler de la structuration cérébrale, de « charge émotionnelle », de stress, d'équilibre et de déséquilibre. Et si tout cela n'était qu'une affaire de charge/décharge neuronale ?

Nous savons que l'identification de l'information est une déconstruction de celle-ci, un champ conceptuel que l'on démonte en unités mnésiques complexes, elles-mêmes démontées en unités mnésiques simples. A l'inverse, la représentation que nous en avons est une reconstruction de celle-ci, dans laquelle nous avons fait intervenir le « Moi », le noyau sain, la mémorisation, les mécanismes de défense et la perception consciente. En d'autres termes, en nous « appropriant » l'information sur un plan cérébral et

cognitif, nous nous y sommes également adaptés. Il reste alors à mettre en évidence comment ce mécanisme coexiste, ce qu'il fait et quelles sont ses conditions de fonctionnement.

Cela revient, ni plus ni moins, à se poser la question de savoir ce qui dirige, oriente nos choix, conscients ou inconscients.

I – L'hypothèse

La vie, nous l'avons vu, est la recherche permanente de l'équilibre. Si l'homéostasie est l'équilibre physiologique, nous pouvons alors poser que la Cognition est l'équilibre psychophysiologique. Dit autrement, elle est chargée de réaliser l'équilibre avec le monde extérieur. Ainsi, toute information nouvelle crée un déséquilibre interne qu'il faut rétablir. Il faut donc démonter cette information, la rapprocher de ce que l'on connaît déjà, éventuellement la compléter, pour l'intégrer et réaliser l'équilibre, c'est-à-dire en avoir une représentation adaptée.

Le troisième mécanisme de traitement de l'information apparaît ici : c'est la comparaison. Donc un rapprochement entre éléments perçus et unité mnésiques stockées. Il s'agit d'un rapprochement binaire « oui/non », l'unité mnésique existe ou n'existe pas en stock. Comme l'unité complexe, qui est, ou non, identifiée de la même façon, et comme l'information elle-même.

Si le rapprochement, la comparaison donc, fait apparaître un manque, un déséquilibre, il faut trouver

une solution, compenser le manque. La première démarche consisterait alors à aller chercher la réponse là où elle se trouve, auprès de l'information initiale. Mais il se trouve que le démontage des informations procède de la juxtaposition de champs conceptuels divers, et qu'il se peut parfaitement que l'unité ou les unités mnésiques manquantes pour identifier l'information se trouvent stockées dans un autre champ conceptuel. Ceci peut être illustré très facilement ainsi :

Si vous voyez le mot « s.xe » et qu'il faut le compléter, peu d'entre nous penseront au mot « saxe ».

Il est clair que, si nous trouvons dans notre banque de données l'élément ou les éléments qui manquent pour identifier l'information, nous n'allons pas aller la chercher à l'extérieur.

En d'autres termes, puisque nous avons réussi une identification qui « colle » avec notre propre besoin d'équilibre, le choix est fait, il n'est pas besoin d'aller chercher un complément d'information à l'extérieur. « Ça » nous arrange, et même si ce complément est loin de l'information initiale, dans la mesure où il a rétabli l'équilibre, il est validé. C'est alors « comme si », ou « As If », la part singulière et personnelle qui a été ajoutée à l'information lui appartenait en propre.

Bien sûr, cette approche peut-elle rencontrer des résistances... Il n'est pas facile d'admettre que notre vision des choses puisse être influencée à notre propre insu. Mais c'est pourtant ce qui se passe, la réalité de notre équilibre psychique. Ainsi, lorsqu'on

dit : « as-tu entendu cette musique ? Elle est belle, n'est ce pas ? », ce n'est pas la musique qui est belle, c'est nous qui la percevons comme telle, et sans doute ne plaira-elle pas à un autre !

C'est ainsi également qu'il est plus facile de projeter ses propres peurs dans l'ignorance que d'en chercher les causes véritables, comme ce fut le cas pour le petit Max, dont il a été question plus haut.

Plus facile de dire de quelqu'un « c'est un con ! » que de chercher à le comprendre.

Une façon comme une autre de compléter le puzzle...

II – La structuration

Nous avons vu que la structuration psychophysiologique du nouveau-né est amorcée par la dépression soudaine que provoque la séparation, la coupe du cordon ombilical. Un phénomène que nous avons évoqué, mais qui a une grande importance, est celui de la première tétée. Non seulement cet apport maternel est une satisfaction du besoin physiologique, mais il est également l'initialisation du plaisir, le premier orgasme. A la première tétée, l'enfant connaît un plaisir extrême, qui initialise la satisfaction que procure la disparition du stress. Il passe alors d'un extrême à l'autre, du stress critique de la vie en danger, au plaisir total de l'orgasme. Il prend ainsi contact avec la totalité de l'amplitude possible déplaisir /plaisir.

Il sait alors que non seulement satisfaire le stress répond à sa nécessité de survie, mais il connaît

également le plaisir que cette satisfaction procure. Survie et satisfaction sont deux arguments qui président à sa structuration et qui l'incitent à faire l'éponge, à capter toute information passant à portée. La pompe à dépression a été activée, laissant en lui une marque indélébile, les peurs ataviques que l'on sait. Si certaines peurs sont strictement attachées à la survie physiologique, telles que manger ou dormir, d'autres sont essentiellement attachées au psychisme, telle que la peur de l'abandon. Le plaisir n'est pas seulement attaché à la satisfaction du besoin biologique, mais également à celui du besoin psychique.

Tant que l'enfant est en structuration, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il maîtrise le langage, il thésaurise les unités mnésiques, comme autant de moyens de répondre à sa nécessité de survie. Et chaque nouvelle information vient, soit compléter sa banque de données, soit l'utiliser, ce qui vient conforter son processus d'appropriation de données.

Cela met en évidence un deuxième élément en faveur de l'utilisation de nos données internes pour répondre au déséquilibre que peut créer l'arrivée de l'information : la satisfaction.

Traiter quelqu'un de con, ne fait pas que rétablir un équilibre, ça fait plaisir !

Comme partager avec l'autre l'idée que la musique est belle est un moyen de se rencontrer, de se reconnaître.

L'arbitrage est vite fait, qui consiste à choisir entre se faire plaisir, ou prendre le temps de chercher d'autres informations pour tenter de comprendre !

Cela explique la spontanéité de certaines réponses lors d'échanges un peu vifs...

III – Déplacement apparent

Nous disions en début d'étude que ce qui fait la grande différence entre notre cerveau et la cybernétique, c'est l'aptitude que nous avons à choisir de compléter une information, soit en allant chercher le complément à l'externe, soit à l'interne, en le remplaçant par une ou plusieurs unités mnésiques complexes mémorisées. Et que l'Inconscient n'est inconscient que parce que cela nous permet de concilier avec la réalité. Mais sommes-nous réellement libres de nos choix ?

La Fonction « As If » est la fonction qui nous permet de dire que tout va bien, même si tout va mal, par exemple. Elle nous permet de faire « comme si » tout allait bien.

Comment est-ce possible ? Comment se fait cet arbitrage ? La logique voudrait que, si tout va mal, nous répondions que tout va mal, non ? Pourquoi alors cette réponse « ça va bien » ? La question posée induit un déséquilibre qu'il faut rétablir, de préférence rapidement.

Deux réponses sont possibles. L'une réfère à la structure des acquis sociaux, qui dirait que tout va bien, l'autre réfère à un état véritable, mais qui initie d'autres questions, et sollicite une proximité personnelle. Cette proximité répond au besoin affectif, donc à la « dépression » initiale, le manque de l'autre, celui qui rassure et sécurise : la mère.

Ce qui va déterminer la réponse est donc une affaire d'intensité. Si le besoin affectif est inférieur au besoin structurel, la réponse sera « ça va bien », en contradiction avec la réalité de l'état. En revanche, si le besoin affectif est supérieur, alors il peut y avoir soit une réponse du type « ça ne va pas bien » qui induira une explication, soit une réaction de défense importante consciente ou inconsciente du type « crever l'abcès ».

L'arbitrage repose donc, non sur la réalité du stimulus, mais sur l'intensité du stress ou du déséquilibre que celui-ci réveille. Et l'on voit bien ici que le déplacement de la réponse de la réalité de l'état au mensonge exprimé est volontaire et conscient, quand bien même l'arbitrage, ou la mesure de l'intensité des données est occulté sous un mécanisme que l'on prétend « Inconscient ».

L'arbitrage est donc bien une affaire d'intensités, même si nous le déniions sur un plan conscient.

IV – « As If » et la défense consciente

A l'inverse de l'exemple précédent, si l'intensité du mal-être est plus importante que la « convention sociale » structurelle, par exemple que la question vient directement de l'agent stressant, la décision de dire la vérité et d'aller à l'affrontement peut être la plus forte. Auquel cas la réponse entre dans la résolution du stress, la décision étant la lutte. Et si l'évaluation des forces montre une infériorité flagrante la réponse « tout va bien » serait alors une stratégie d'évitement, la fuite.

La fonction « As If » nous permet de faire face à toutes sortes de situations qui nous dérangent. Déplacer un problème dans une conversation, changer le point de vue, faire comme si on n'avait pas entendu, pas vu. Comme si de rien n'était...

L'épouse qui sait de façon intuitive son infortune, par un changement d'odeur va-t-elle aller à l'affrontement ? Ou feindra-t-elle de n'avoir rien remarqué pour se protéger ? Attendra-t-elle de conforter son ressenti par des faits, ou explosera-t-elle après avoir prêché le faux pour savoir le vrai ?

Là encore, tout dépend et de la fréquence, de la répétition des faits et de leur intensité. Si menace il y a, l'intensité du mal être augmentera et il y a fort à parier qu'un jour cette intensité sera plus forte que celle de la préservation d'une situation supposée apporter la sécurité.

Il n'y a rien d'autre ici que la mesure d'intensités, et de fréquences de stimuli.

V – « As If » et la défense inconsciente

L'exemple de la caisse abandonnée dans le hall d'un aéroport est très significatif de la primauté de l'instinct de survie sur toute autre chose. L'identification de la caisse comme bombe potentielle commande immédiatement une réaction de protection, en alertant les services adéquats. Même si cette alerte arrive au plan conscient, la mécanique « As If » intervient de façon flagrante : « et si c'était une bombe ? ». On fera comme si c'en était une. La réaction de protection va primer sur tout.

Pourtant, il arrive des situations où l'intensité de l'agression, ou sa répétition, va entraîner la rupture de la défense ultime, celle qui protège la vie. C'est par exemple la guerre des nerfs que l'on fait aux salariés pour qu'ils se démettent de leur fonction. Cette guerre doit logiquement les amener à renoncer à la sécurité matérielle que leur offre le poste ou la fonction. Sont alors mis en balance l'impossibilité économique, affective, familiale de démissionner, l'instinct de survie, donc la défense inconsciente, et l'intensité de la pression extérieure destinée à faire rompre le salarié. Lorsqu'il tient bon, il se trouve dans une situation d'impossibilité telle que la seule issue sera le suicide. Malheureusement, si ces comportements sont criminels, ils restent impunis, malgré les commissions d'enquête, pour la raison simple qu'il faut arriver à prouver que ce suicide est en relation directe avec la pression subie. La fonction « As If » le démontre, c'est une affaire d'intensité.

Il en est de même pour les actions des pervers narcissiques, qui jouent avec ces mécanismes avec la plus grande jouissance, poussant les êtres qu'ils veulent détruire dans une psychopathologie chronique dévastatrice, qui les poussent au désespoir et parfois au suicide.

La liste est longue, des situations répondant à ces critères schizoïdes. On y trouve en premier lieu tous les comportements « trompe-la-mort », autant de tentatives morbides qui situent la personnalité comme border line. L'excès de bien-être est aussi un déséquilibre qui peut amener une compensation suicidaire.

Chacun l'a compris, la fonction « As If » est un rapprochement entre deux intensités, et c'est celle qui est la plus forte qui l'emporte. C'est à la fois ce qui fait notre force et notre faiblesse.

VI – Notre singularité

Indépendamment de notre héritage génétique, ce qui est déterminant dans notre devenir est l'acquisition de notre structuration. La dépression que provoque la coupe du cordon ombilical initie le fonctionnement physiologique et psychique du point de vue de la survie. La satisfaction du stress grâce à la première tétée initie le plaisir. C'est une véritable transfusion d'Amour. Ce qui va déterminer notre capacité cognitive, c'est l'ampleur, l'intensité avec laquelle nous avons vécu ce traumatisme de la naissance. Chaque stress – la faim, le besoin de respirer, de dormir, de sécurité – est initialisé de façon différente, à des niveaux de peur, des intensités qui déterminent notre résistance et notre adaptation dans le futur. Ce sont nos limites, celles que les agressions futures ne devront pas dépasser en termes d'intensité.

La transgression de ces limites amène au mieux des dysfonctionnements, au pire, la mort.

La structuration, dans les trois années qui suivent constituent un apprentissage dans lequel l'environnement est essentiel. Ces rapports à l'environnement constituent le premier acquis phénotypique, et chacun le reçoit différemment, en fonction de ses propres limites. C'est ce qui détermine notre singularité.

Titre 11

En résumé :

I – Les mécanismes de traitement de l'information :

– L'identification, ou le démontage de l'information « champ conceptuel » en unités mnésiques complexes, elles-mêmes composées d'unités mnésiques simples. La fonction « As If » est une comparaison entre les données dans leur forme mémorisée : définition des unités simples et complexes, éventuellement complément d'informations.

– La fonction « As If », ou la comparaison proprement dite, en termes d'Intensité, de tension.

– La reconnaissance, ou le remontage des unités mnésiques simples en unités complexes, puis en champ conceptuel reconstitué, la représentation, ou l'image projetée. Cette image peut n'avoir rien de commun avec le stimulus d'origine.

II – Les mécanismes de défense :

– La défense consciente est une défense de type immédiat correspondant à l'impulsion violente, immédiate.

– A l'inverse, la défense inconsciente est une défense de type permanent, correspondant à l'endurance. Elle sera au sommet de sa puissance dans la durée.

– Donc que ces défenses sont le pendant psychophysiologique des systèmes nerveux et endocriniens.

– Le choix dans l'arbitrage effectué par la fonction « As If » dépend de l'intensité des déséquilibres. Le plus fort l'emporte.

III – Trois mémoires différentes :

– la cryptomnésie, qui a à charge de stocker les évènements ayant initié : les défenses inconscientes, les automatismes et tous les mécanismes liés de près ou de loin à la structuration de l'Etre.

– la mémoire procédurale, qui gère les automatismes, les défenses en termes de définition, et d'intensités. A ce titre elle stocke également les unités mnésiques simples et complexes, ainsi que les champs conceptuels permanents.

– La mémoire déclarative, qui gère l'information dans ses aspects immédiats, et intervient sur tout ce qui est en mouvement, hors ou extrait des champs de la mémoire procédurale.

Donc, que ces deux dernières fonctionnent à l'identique des défenses consciente et inconsciente, impulsion ou mouvement d'une part, endurance ou permanence d'autre part.

Le démontage de ces mécanismes de traitement de l'information constitue une proposition de définition opérationnelle de la Cognition, telle que nous pourrions l'utiliser, notamment en Intelligence artificielle, ou en thérapie. Elle n'est pas scientifiquement prouvée et nous n'avons pu la tester qu'au travers de l'analyse des références analytiques que nous abordons plus loin, ainsi que dans les quelques thérapies que nous avons menées.

Il reste donc à valider cette définition par une approche strictement scientifique. Nous allons toutefois explorer, dans les chapitres qui suivent, quelques pistes.

Troisième Partie

Titre 12

Causalités du Comportement

Après avoir proposé cette définition opérationnelle des mécanismes de l'information, il s'agit maintenant de la confronter avec quelques concepts existants, afin de la positionner, de l'invalider ou de la conforter.

I – Mécanismes et Comportement

Le premier champ conceptuel objet de cette confrontation est celui du comportement. Voici ce qu'en dit Wikipédia :

« Les principaux comportements fondamentaux sont les comportements alimentaire, sexuel, maternel, social, d'agression, de défense ou fuite et d'inhibition de l'action lorsque la lutte ou la fuite est impossible...

... Les comportements peuvent être décrits comme innés ou acquis, conscients ou inconscients, et volontaires ou involontaires, automatiques ou contrôlés, etc. »¹.

¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Comportement>.

Les comportements fondamentaux

On retrouve ici les arguments de la naissance, les instincts de survie, et les grandes lignes de la structuration de l'enfant. Manger, boire, dormir, respirer, se reproduire et se défendre apparaissent bien ici. L'argument « maternel » correspond au stress de la séparation, donc la peur d'être abandonné, vite compensée par la transfusion d'Amour de la première tétée, qui initie l'opposé de ce stress, le plaisir. De même l'argument « social » réfère à l'acquisition des instances parentales, groupales et sociales de cette structuration.

En revanche, pour ce qui concerne l'idée d'inhibition de l'action, elle n'est pas considérée dans notre approche comme un principe fondamental du comportement, ceci pour trois raisons :

– L'inhibition de l'action n'est pas la résolution d'un stress. Résoudre le stress, c'est rétablir l'équilibre, neutraliser l'agent stressant par une action adaptée. L'inhibition ne résout rien, maintient le déséquilibre.

– L'inhibition de l'action maintient donc la charge énergétique mobilisée par l'organisme pour répondre et s'adapter. L'adrénaline, si elle n'est pas utilisée, est un poison violent pour l'organisme. L'inhibition est donc une position catastrophique pour l'homéostasie. Il s'agit, au mieux d'une erreur de cible.

– Enfin, celle-ci peut être le fait d'une véritable sidération du système de défense. Nous pouvons la rapprocher de l'expression « être paralysé par la peur ». dans ce cas, il n'y a pas de confrontation avec

l'agent stressant. Les défenses s'écroulent, la vulnérabilité est totale. Les conséquences, s'il s'agit d'un prédateur, sont irrémédiables. Il y aura une atteinte profonde du psychisme, une psychopathologie chronique.

Description des comportements :

Nous faisons une différence fondamentale entre Génotype et Phénotype. Cette idée a été approchée par le docteur Jacques Ménétrier² dans les années 50. Cette opposition est toujours d'actualité aujourd'hui.

Ce qui est acquis, à la naissance, c'est que nous avons devant nous un être en devenir qui doit s'initialiser pour vivre, un noyau sain. Il n'est que Génotype et potentialités. Il n'a encore rien reçu de l'extérieur. Et s'il n'est pas séparé de sa mère, les fonctions ne s'initialisent pas, il meurt. Le « cri » est le signal du déficit, de la mise en fonctions de la pompe à dépression. Cela signifie qu'en dehors de ce qui le construit physiquement, son génotype, le seul comportement qui soit est celui qui a été initialisé, donc acquis. Pas d'initialisation, pas de comportement. On ne peut donc parler de comportement inné.

Les comportements sont-ils conscients ou inconscients ? Une grande part de nos comportements est régie par les automatismes acquis. Il n'y a pas que les mouvements dans

² in « *La Médecine des Fonctions* » – Jacques Ménétrier. Editions Similia.

l'espace, mais aussi les expressions faciales, chères à Darwin³, les attitudes et postures. Et puis aussi et surtout les acquis de la défense inconsciente dont nous avons vu l'influence sur notre cognition. Il est évident que les comportements peuvent être autant conscients qu'inconscients.

Ce que nous avons perçu du processus de structuration chez l'enfant se retrouve dans une vision macro-graphique sociale :

« La plupart des règles de conduite qui gouvernent nos actions et la plupart des institutions qui se dégagent de cette régularité sont autant d'adaptations à l'impossibilité pour quiconque de prendre consciemment en compte tous les faits distincts qui composent l'ordre de la société »⁴.

« L'accumulation au cours des siècles d'expériences réussies et d'échecs, à travers laquelle valeurs et règles de comportements ont été sélectionnées, est un phénomène trop complexe pour être appréhendé entièrement. Les expériences elles-mêmes sont oubliées, seules subsistent les règles et les valeurs, et ces dernières doivent d'autant plus être respectées que leur raison d'être nous échappe à jamais. »⁵.

Ainsi le souvenir de l'évènement s'efface au profit du processus qui reste, lui, parfaitement

³ in « *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* » – Charles Darwin – Ed. de Poche.

⁴ in « *Droit, législation et liberté* » – Friedrich A. Hayek – P U F 1980 Tome 1 page 15.

⁵ http://fr.wikipedia.org/wiki/Friedrich_Hayek#L'ordre_spontané.

opérationnel. C'est ce qui a été vu au cours de la structuration de l'enfant et de son acquisition des instances parentales, groupales et sociales.

D'une certaine façon, si nous considérons que nous obéissons à nos déséquilibres, nous pouvons alors citer l'humoriste Desproges : « *Nous choisissons tous de faire librement ce qu'il était fatal que nous fassions* ».

Par contre, nous pouvons nous arrêter sur l'idée du contrôle, la maîtrise de soi. Si nous ne considérons pas l'inhibition de l'action comme faisant partie des fondamentaux de la résolution du stress, en revanche celle-ci peut-être différée.

La résolution suppose d'une part l'élaboration de la réponse et d'autre part sa mise en œuvre proprement dite. Or, nous savons aujourd'hui que l'élaboration de la réponse au stress diminue considérablement ses effets, quand il ne le fait pas purement et simplement disparaître. Dit autrement, dès que la résolution est identifiée, l'alarme diminue d'intensité et peut même s'arrêter. C'est ce qui nous permet d'élaborer une stratégie et d'en différer la mise en œuvre. C'est l'apparition, alors du concept d'Intentionnalité.

II – L'Intentionnalité⁶

Ce qui caractérise le mieux l'intentionnalité, c'est son caractère de décision volontaire. C'est la volonté de faire. Peu important quelles sont les raisons ou les

⁶ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Intentionnalite>.

motivations, nous savons que ce qui nous met en mouvement, c'est le déséquilibre. Un stimulus, ou un ensemble de stimuli, a provoqué un déséquilibre, donc un stress, une alarme, qui appelle une action adaptative.

L'élaboration de la réponse est une action immédiate, dont la mise en œuvre peut être un long processus. Cette élaboration est la réponse théorique au besoin.

Dès lors que celle-ci nécessite une construction élaborée, la mise en place d'une stratégie, il y a manifestation d'une intention.

La sexualité illustre bien ce phénomène :

L'enfant, avec la séparation maternelle a fait la connaissance au cours de sa structuration de tout ce que le concept « d'affect » peut couvrir : la frustration, la satisfaction, le plaisir, la souffrance, la détresse etc.

L'exploration de soi à laquelle il se livre très tôt pour prendre conscience de son « moi », et différencier ce qui est soi du monde extérieur l'a déjà mis au contact de sa propre sexualité. L'enfant a une sexualité, même si celle-ci n'est pas réveillée en tant qu'organe de reproduction.

Lors de la puberté, les poussées hormonales mettent l'organe de la reproduction en service, réveillant ainsi le besoin de survie « se reproduire ». Celui-ci est donc immédiatement relié à tout l'acquis phénotypique de la structuration, provoquant les troubles que l'on sait, dits de l'adolescence. Et en particulier la confrontation/ validation/invalidation

des instances parentales, groupales et sociales. C'est la période où il invalide ou conforte ses repères, un pas de plus vers l'autonomie.

Avec cette poussée hormonale apparaît progressivement un stress, qui se fait de plus en plus pressant, le manque de l'autre. Ce déséquilibre appelant une réponse, une résolution, l'adolescent construit pas à pas la réponse adaptée sous forme de « stratégie de la séduction ». Il a conscience que répondre à ce besoin nécessite des arguments, des armes, et qu'il doit en faire l'apprentissage comme il a fait l'acquisition du « soi ». L'intention de séduire est en place. La mise en œuvre de cet apprentissage va alors être la manifestation de cette intention.

Si cette intention est volontaire, opiniâtre même, parce qu'il faut résoudre le stress, elle peut-être visible comme le nez au milieu de la figure. C'est alors une intention manifeste.

Mais elle peut être également sournoise, dissimuler des desseins peu recommandables. Nous verrons que notre approche des mécanismes du traitement de l'information pourraient fort bien avoir des conséquences sur le plan du Droit, en termes lutte contre la criminalité.

III – Les Qualia :

Quatre propriétés généralement attribuées aux qualia⁷ :

⁷ in « *La conscience expliquée* » – Daniel Dennett, 1991. Trad. Pascal Engel. Editions Odile Jacob.

- les qualia sont ineffables, on ne peut les communiquer, ni les appréhender autrement que par expérience directe.

- les qualia sont intrinsèques ou immédiats : ce ne sont pas des propriétés relationnelles.

- les qualia sont privés : toute comparaison est impossible.

- ils sont appréhendés directement par la conscience ; avoir l'expérience d'un quale, c'est savoir que l'on a l'expérience d'un quale et savoir tout ce que l'on peut savoir sur ce quale.

Selon nous, le quale est un terme qui désigne l'état émotionnel dans lequel on se trouve à un instant T. D'une façon générale les qualia représentent l'ensemble des états que l'on ne peut appréhender ou comprendre sans en avoir soi-même fait l'expérience. La déstructuration psychanalytique, par exemple, serait un quale. Le deuil d'un enfant ou de son conjoint serait un quale. La douleur également. Tout ce qui est de l'ordre du ressenti intime, conceptuel, peut être qualia.

Le quale couvre donc le champ des états possibles de l'être, dont on ne peut ni identifier la réalité sans l'avoir soi-même vécue, ni connaître ou mesurer l'intensité.

Dennett présente la prise de décision comme étant issue d'une compétition darwinienne. Cette vision vient conforter notre approche de la fonction « As If » qui veut qu'entre deux intensités, la plus forte s'impose.

Le quale est donc l'état qui résulte de l'équilibre ou du déséquilibre à l'instant T.

IV – La représentation mentale ou cognitive

« Une représentation mentale ou représentation cognitive est l'image qu'un individu se fait d'une situation. Elle est au confluent des sensations et de la mémoire. Dans une situation donnée, les sensations vont susciter l'activation d'informations contenues en mémoire ce qui provoquera les réactions du sujet. Comme toute activité humaine est organisée en vue d'une fin, la notion de représentation est proche de celle d'état mental, et donc du concept d'intentionnalité. »⁸.

Cette définition montre encore, s'il en était besoin, que notre représentation peut être approchée de façons différentes, par exemple :

– d'une façon « objective », c'est-à-dire tournée vers le respect de l'essence de l'information

– d'une façon « subjective », qui confère à l'information des valeurs qui ne lui appartiennent pas

– d'une façon « projective », où l'on attribue à l'information un caractère dangereux du fait de nos propres défenses.

C'est la fonction « As If », donc la comparaison entre les différentes intensités qui complémentent l'information, qui déterminent le « choix » d'une position, la décision. Sommes-nous libres de nos

⁸ http://fr.wikipedia.org/wiki/Représentation_mentale

choix ? Rien n'est moins sûr, l'héritage phénotypique joue un rôle déterminant dans notre devenir.

Il existe donc un certain déterminisme dans nos actes, à des degrés divers. Si le réflexe de survie que nous exprimons induit ce déterminisme, en revanche la façon que nous avons d'y répondre est bien du ressort du libre-arbitre.

Etonnant comme la lutte est attachée à l'image du gagnant, et la fuite comme une image de perdant.

Lutte est synonyme de force tandis que fuite est synonyme de faiblesse ou de lâcheté. Cette vision montre comment nous nous représentons faussement les choses. En voici la démonstration :

L'antilope tombe face à face avec son prédateur, la lionne. Une fraction de seconde pour décider de lutter ou fuir. L'inhibition de l'action, la peur qui paralyse, c'est la mort.

– Si elle décide de lutter, elle dispose de deux cornes solides, elle peut gagner ou perdre. Si elle arrive à porter un coup de cornes à la lionne elle gagne, elle est sauvée. La lionne blessée s'en ira et le stress avec. Si elle perd le combat, elle meurt.

– Si elle décide de fuir, parce qu'elle est jeune, en pleine forme et qu'elle distance la lionne elle gagne. La lionne n'aura pas son endurance et l'abandonnera, le stress disparaîtra. En revanche, si la lionne est plus rapide, c'est la mort.

Nous voyons ici que dans les deux cas, la lutte ou la fuite, l'antilope peut gagner ou perdre. En d'autres termes, ce n'est pas la décision qu'elle prend qui va déterminer la position gagnante ou perdante, mais la

façon dont elle va conduire ce choix. Et quel que soit ce choix, si elle perd, on dira qu'elle a fait le mauvais choix ! Dommage que cela ne soit pas enseigné dans les écoles.

Titre 13

Clin d'œil

Il n'y a pas de titre 13.

Non que nous soyons superstitieux, ça porte malheur ! Mais on ne sait jamais...

(Note de l'auteur)

Titre 14

La Conscience de Soi

« La conscience est la faculté mentale d'appréhender de façon subjective les phénomènes extérieurs (par exemple, sous la forme de sensations) ou intérieurs (tels que ses états émotionnels) et plus généralement sa propre existence.

Si je suis triste ou heureux et que je me rends compte que je suis triste ou heureux, par exemple, je prends alors conscience de mes états affectifs. L'un des grands défis des neurosciences cognitives contemporaines est l'étude de ce qu'on appelle les corrélats neuronaux de la conscience, c'est-à-dire les mécanismes qui permettent au cerveau de réaliser cette faculté »¹.

Les mécanismes tels que nous les proposons répondent bien à cette définition. Nous appréhendons les phénomènes de façon subjective, et la fonction « As If » est la fonction qui régit notre

¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Conscience>.

adaptation. Les sensations que nous recevons de l'intérieur sont les avertisseurs de situations de déséquilibre appelant résolutions.

Nos états « émotionnels » ou affectifs sont les désignations spécifiques attachées au stress de l'abandon/plaisir lié à la mère, et plus tard à la sexualité. Ils demeurent, au travers de notre étude, un ressenti psychophysiologique lié au stress et son intensité. Le fait qu'ils soient spécifiquement désignés [émotions – sentiments – affects] n'altère pas les mécanismes sous-jacents mis en exergue.

L'étude des corrélats neuronaux de la conscience sont perçus ici comme la démarche scientifique qui viendrait infirmer ou confirmer notre proposition :

L'existence de la fonction « As If » repose sur l'idée que nos neurones ont reçu, ou reçoivent une « charge » qui correspond aux informations. Un neurone pourrait, par exemple, être excité par une unité mnésique spécifique, un ensemble de neurones désigner l'unité mnésique complexe, et un ensemble d'unités complexes définir un champ conceptuel. 100 milliards de neurones, c'est beaucoup de stockage pour des éléments qui seront utilisés « n » fois. Par exemple, la fonction « As If » est celle qui nous permet de mémoriser une fois ce qu'est l'unité complexe « rectangle », qui pourra être utilisée sous des millions d'états différents tout au long de la vie. Dans cet exemple, la fonction « As If » joue le rôle de reconnaissance de formes.

Cela se rapproche de la théorie d'Hayek sur les « unités simples de réseaux décentralisés ». Et vient

en droite ligne adhérer aux théories du connexionnisme². Notons aussi à ce propos :

La définition connexionniste de l'activation, dans laquelle la probabilité de générer un potentiel d'action dépend de la somme des entrées de l'unité – définition qui fait apparaître la notion de « fréquence d'utilisation » d'une unité mnésique élémentaire ou complexe ;

L'algorithme d'apprentissage qui montre comment le poids des connexions peut varier dans le temps, donc la notion de temps qui apparaît, enfin dans la prise en compte des traitements de l'information...

L'état de conscience passe donc par notre capacité cognitive à capter et traiter les informations de l'externe, pour alimenter notre équilibre psychophysiologique. Le mécanisme central de ce traitement – soit le rapprochement des données et l'arbitrage – obéit à la compétition darwinienne. La fréquence d'utilisation des unités mnésiques déterminent leur position en mémoire déclarative ou en mémoire procédurale, leur intensité, la désignation de la préséance.

Cette capacité va bien au-delà de la simple perception d'états émotionnels ou affectifs. La conscience de soi passe en premier lieu par la distinction que la prime enfance nous apprend entre ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur de soi. L'organe premier de cette différenciation, comme nous le verrons un peu plus loin, est la peau,

² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Connexionnisme>.

véritable frontière entre l'interne et l'externe, entre le Soi et le monde extérieur. C'est au travers de cet organe que le nouveau-né perçoit le brutal changement de milieu qu'est la naissance. Même si ce changement n'est pas identifié stricto sensu, il est perçu comme un danger majeur immédiat pour sa survie.

Plus tard, l'enfant part en reconnaissance de son être par le toucher, explore son anatomie et trouve au travers de cette palpation, les limites spatiales de son corps. L'ensemble des informations que le nouveau-né reçoit et enregistre de façon automatique lui permettent progressivement de prendre conscience de cette frontière tout en se structurant. Les bruits entendus, les mots enregistrés lui apportent ces points de repères :

Bébé a faim, a sommeil, est mouillé etc.... sont autant d'informations répétées qui viennent corréler les sensations.

La conscience de soi est donc avant tout la conscience d'être une entité à part, séparée de l'extérieur. Cette sensation d'être « en scaphandre », d'être une entité à part du monde « qui gravite autour » perdure dans l'enfance. Elle porte alors un nom :

Le Narcissisme.

Cette sensation s'atténue progressivement dans le temps, lorsque l'enfant réalise avec son processus de développement qu'il n'y a pas « lui et le monde qui gravite autour », mais « le monde dans lequel il vit ». Un égo sur dimensionné, un narcissisme exacerbé

sont les symptômes d'une perturbation infantile qui n'a pas « redressé » cette perception de la conscience de soi. L'enfant doit comprendre qu'il n'est pas le centre du monde, mais qu'il en fait partie.

Pour la petite histoire, on peut également classer au rang de cette perturbation infantile le sourire béat du crétin satisfait...

A cette différenciation entre soi et le monde extérieur viennent s'ajouter le processus de développement physique et la structuration psychophysiologique, l'acquisition phénotypique.

Notre état de conscience est indéniablement lié au développement cortical et à la multiplication des connexions sur un plan physiologique. Mais il est également lié aux mécanismes de traitement de l'information qui caractérisent l'intelligence humaine.

Notre aptitude à enrichir nos bases de données mnésiques et à les utiliser pour répondre à nos déséquilibres ou nos interrogations multiplie nos possibilités d'être, d'exister et/ou d'identifier nos propres états contingents. Et si cette aptitude n'est pas la pensée, elle y ressemble bigrement.

On peut alors dire que la conscience de soi, c'est l'aptitude à se représenter soi-même. C'est la Psyché, chère à Jung.

Titre 15

Intentionnalité

A ce concept évoqué, il faut consacrer une attention particulière, compte tenu de la place qu'il occupe dans notre quotidien.

Nous définissons l'intentionnalité comme l'ensemble des décisions volontaires, idées, tactiques et stratégiques que nous identifions comme résolution d'un stress donné, mais dont la mise en œuvre n'est pas immédiate ou nécessite un processus étalé dans le temps. Ce n'est pas l'inhibition de l'action, contrairement aux apparences, mais bel et bien une construction dynamique et volontaire destinée à résoudre le stress. Il s'agit donc d'une position intermédiaire du traitement du stress n'ayant rien à voir avec une inhibition¹. Le fait de ne pas entreprendre une action, ou de l'entreprendre de façon « ralentie » est souvent perçu au quotidien comme un manque d'implication, ou de motivation,

¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Inhibition>.

comme une faiblesse, un manque de dynamisme etc. Prendre temps de la réflexion, attendre d'y voir plus clair, se donner les moyens de peaufiner la vision que l'on a d'une situation ou des circonstances, tout cela fait souvent partie de nos comportements face au stress.

Notre société d'aujourd'hui veut que tout aille de plus en plus vite. La notion d'urgence est omniprésente. Urgent de s'adapter, urgent de se déplacer, urgent d'agir, urgent de faire du profit. La réactivité que chacun peut présenter dans une situation donnée est singulière, propre. Tout n'exige pas de réaction de lutte ou de fuite immédiate, comme tout ne le permet pas non plus.

De nombreuses circonstances imposent de prendre un temps, pour se préparer, pour s'adapter de façon construite, intelligente et appropriée. Le concept d'intentionnalité est donc indissociable de l'idée de processus, de démarche. L'homme ne gagne pas un Marathon sans avoir appris à marcher puis s'être entraîné à cette fin spécifique.

De même, l'organisation de la vie ordinaire requiert de savoir différer certaines actions au profit d'autres. Donc de pouvoir gérer avec ordre et méthode, nos priorités.

Cette faculté que nous avons de pouvoir minorer le signal du stress par la simple identification du processus que nous allons mettre en place pour y répondre, ceci sans même avoir initié encore la moindre action, montre à quel point nous sommes adaptés. C'est sans doute ici l'une des composantes

majeures de notre intelligence², pour ne pas dire que c'est ça, l'intelligence...

Nous sommes intelligents parce que nous avons cette faculté de pouvoir suspendre ou différer une action d'adaptation au stress, et d'aller chercher d'autres éléments d'adaptation pendant cette latence. La réponse instinctive, animale, primaire serait spontanée et impulsive, tandis que la réponse intelligente, développée, civilisée serait différée et construite dans le temps.

L'ordinateur basique effectue une tâche, et chaque tâche qu'il effectue est indépendante de l'autre. L'ordinateur intelligent saura suspendre une tâche pour en initier d'autres, saura aller chercher de l'information complémentaire pour l'intégrer au traitement de la tâche initiale en suspens. Le niveau d'intelligence résiderait alors dans l'épaisseur des informations qu'il serait capable d'intégrer au processus initial. C'est l'exacte représentation de notre fonctionnement humain, tel que nous pouvons l'approcher d'un point de vue analytique. Et la meilleure représentation que nous puissions en avoir est l'approche psychophysologique de l'initialisation et du développement de la sexualité.

L'intentionnalité serait alors l'objectif à atteindre, et l'intelligence, le processus d'adaptation mis en œuvre pendant le temps de latence entre l'intentionnalité et sa réalisation effective. Reste à déterminer pour quels desseins...

² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Intelligence>.

I – Dessen

Cette entreprise, que nous ne nommerons pas ici, est une multinationale qui emploie 70.000 personnes et couvre par ses activités la totalité des plages horaires mondiales. Ce qui signifie pour les employés, horaires décalés, jours fériés et le cortège de contraintes salariales que cela implique.

Curieusement, sur une seule représentation locale de l'entreprise, chaque mois les salariés font le même constat : il manque X heures de décalés qui n'ont pas été comptabilisés ou mal comptabilisés. Des erreurs qui entraînent un « manque » sur la feuille de paie qui oscille entre 50 et 300 euro. Une moyenne établie par le Syndicat fait état de 80 euro mensuels.

L'approche de la population des salariés montre que

60 % des salariés vérifient l'exactitude de leurs revenus, 40% font confiance à l'employeur.

Sur les 60% qui vérifient, la moitié fait une réclamation mensuelle régulière et systématique des manques, ce qui donne lieu à régularisation le mois suivant, mais l'autre moitié, pour toutes sortes de raisons, n'ose pas réclamer.

Malgré les réclamations individuelles et collectives, ces « erreurs » perdurent. 21000 personnes qui réclament chaque mois pour des erreurs de paie ne passent pas inaperçues, et devraient théoriquement pousser la Direction à réagir et résoudre le problème des erreurs. Il semble pourtant que non. Les erreurs perdurent.

On le comprend facilement :

49000 personnes qui ne réclament pas le manque à gagner de ces erreurs, c'est 4 millions d'euro de trésorerie supplémentaire chaque mois. Soit un profit annuel de plus de 45 millions d'euro sur ce seul poste comptable. On comprend dès lors pourquoi les Directeurs de Relations Humaines sont parmi les mieux rémunérés.

Et l'on comprend également comment la comptabilisation des heures peut donner lieu à tant d'erreurs !

Qui peut croire que cette situation, perdurant depuis plus de trente ans, n'est pas intentionnelle ? Qui peut croire que cela ne résulte pas d'une volonté délibérée ?

Devant cette situation, le Syndicat obtient une plainte globale des salariés qui habituellement ne réclament pas, et intente une action en Justice pour obtenir réparation.

Premier procès perdu : l'employeur obtient du tribunal que chaque dossier soit considéré individuellement, séparément. L'affaire est alors terminée, il ne sera plus possible de prouver au Tribunal que cette façon de faire est une politique délibérée et intentionnelle de l'employeur. Et les employés seront déboutés, l'un après l'autre, au prétexte que s'ils avaient réclamés en temps utiles, leurs heures auraient été régularisées comme pour les autres salariés ! Ou comment escroquer ses propres salariés en bande organisée...

L'expression populaire « faire un procès d'intentions » exprime bien cette idée. Pour que la délinquance soit établie, il faut qu'elle soit manifeste, démontrée par les faits. Pourtant, démontrer l'intention de nuire, d'escroquer voire d'assassiner, n'est pas hors de portée. La répétition ad libitum de faits litigieux démontre l'intentionnalité, la volonté délibérée.

Mais les enjeux financiers ont force de loi et l'intentionnalité n'est pas nécessairement tournée vers le respect des règles morales, loin s'en faut ! Pour paraphraser une citation³ attribuée à Jacques Chirac⁴, il semble que le sens moral ne vaut que pour celui qui le respecte. En d'autres termes, si les êtres humains intègrent bien dans leur structuration initiale les instances parentales, groupales et sociales, il apparaît en revanche qu'ils répugnent à imposer les mêmes règles d'éthique aux entités qu'ils créent.

A l'instar du déplacement que montrait Eric Berne dans l'Analyse Transactionnelle [*puisque c'est interdit à l'adulte, je fais l'enfant*], il est permis de faire en groupe ce qui est interdit à l'individu. Le crime individuel est interdit. Le crime de masse, lui, est autorisé : la guerre. Comme quoi, finalement, l'homme fait bien ce qu'il veut au-delà des acquis et

³ Citation originale : « *Les promesses des hommes politiques n'engagent que ceux qui les croient* ».

⁴ Jacques Chirac – Président de la République Française de 1995 à 2007.

Voir aussi : http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Chirac

interdits prétendument socio-historiques. Pourtant, il faut bien comprendre que ces entités ont, elles aussi, à répondre aux mêmes exigences que l'humain : les instincts de survie.

Que se passe-t-il alors, lorsque cette intelligence est mise au service de buts inavouables ? Lorsqu'elle sert une pathologie enfouie depuis l'enfance et qui émerge au gré des relations interpersonnelles ?

Et que se passe-t-il aussi lorsqu'une telle intelligence est mise au service du délire d'un seul à la tête d'un Etat ?

II – Régler les comptes

Le champ conceptuel des émotions recouvre l'ensemble des ressentis psychophysiologiques liés au stress. En particulier, tous les événements agressifs qui interviennent avant l'âge de 3 à 4 ans selon les enfants, interviendront dans la défense inconsciente. Selon la façon dont le nœud conflictuel sera sollicité dans le futur paraîtront divers dysfonctionnements et souffrances liés à ce conflit initial. Lorsqu'on approche certains comportements perturbés, on retrouve de façon récurrente des constantes de ces nœuds.

C'est par exemple le rejet de l'enfant par la mère, qui à un moment donné va déterminer une personnalité du type pervers-narcissique⁵. Cette pathologie que l'on retrouve essentiellement dans

⁵ in « *Le Génie des Origines* » – Paul-Claude Racamier – 1992 – 4^{ème} partie p 279-340 – Ed : Payot.

les rapports de couple est caractérisée par un pouvoir de séduction exacerbé, l'appropriation de l'autre comme un objet, la stigmatisation de l'autre comme cause de tous les maux, et son utilisation comme faire-valoir. C'est un comportement de chaud-froid extrême, visant la destruction de l'autre.

Il s'agit d'une véritable vengeance exercée froidement à l'égard de la mère, ou de qui la représente, savamment calculée, construite, élaborée au fil du temps. Une intention retenue pendant de nombreuses années, passées à parfaire, à la fois les outils de la séduction, et les outils de la destruction. Une pathologie ravageuse dont il est très difficile de sortir indemne et qui laisse à la victime une peur viscérale durable. Il faut parfois des années de reconstruction pour sortir des séquelles que cette pathologie inflige aux victimes.

Excessivement difficile à démontrer, ce comportement pathologique, qui pourtant rentre dans la catégorie des violences conjugales, fait partie de ceux que l'on croise ordinairement dans la vie quotidienne, et contre lesquels on ne peut pas grand chose. Le dérapage insidieux de la cognition comme du comportement au travers des défenses inconscientes est caché à la conscience.

Titre 16

Langage – Latéralité – Intelligence

I – La parole

Quel rôle le langage joue-t-il dans notre structuration cérébrale ? Comment les connexions se font-elles ? Le langage a-t-il une fonction structurante sur notre cerveau ? Ou bien est-ce le cerveau qui construit le langage ?

De Saussure¹, fondateur de la linguistique définit le langage comme un système de signes qui unit un concept/idée, une image et un son. Il ne pourrait y avoir de meilleure définition aujourd'hui, nous semble-t-il, qui fasse appel à la fois au perçu, au traitement de l'information et à ce qui en résulte.

Sans imaginer comment une langue peut se créer, émerger, on peut déjà s'interroger sur ce que la cognition permet au bébé, dans le cadre de sa langue maternelle. Nous savons que toute information qui passe est enregistrée par le nouveau-né. Ainsi, les

¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Langage>.

mots qu'il entend, quand bien même il n'en connaît pas la signification, sont enregistrés. Un mot qui ne désigne rien, c'est un vide, une information incomplète, donc un déséquilibre qu'il faudra combler. La pompe à dépression du langage est amorcée. Il faudra que ce mot soit affecté à quelque chose, pour combler le vide. Parmi ces premiers mots enregistrés il y aura le mot « faim », « sein » ou « tétée », ou « biberon ». Très rapidement, ces mots trouveront leur place, leur signification. « Faim » sera associée à la sensation désagréable qui l'accompagne, « sein » à la transfusion d'Amour de la mère, etc. La structuration existe-elle avant le langage, ou le langage précède-t-il la structuration ? Peu importe, en l'état l'un et l'autre travaillent ensemble.

A l'inverse des mots que l'enfant entend avec lesquels il peut progressivement faire des associations, il existe des données, des informations qui ne reçoivent pas de désignation immédiate. Par exemple, l'Amour ne va avoir qu'une représentation : la mère. De la même façon, le père représentera l'Autorité. Ainsi vont apparaître les représentations symboliques de ce qui n'est pas désigné.

C'est dans ce contexte que nous retrouvons le triumvirat de notre cognition :

Un mot enregistré + un traitement de l'information = identification de l'objet désigné. Ou encore,

Champ conceptuel non désigné + traitement de l'information = représentation symbolique.

Ou encore : Réalité de nature+ Inconscient =
réalité de perception

Mais comme le dit Eric Berne, ce que les parents oublient trop souvent, c'est que les enfants n'ont pas la même compréhension du langage que l'adulte. « *Pour l'enfant, l'adulte parle martien* » nous dit-il. Bien des mots font référence à des objets, ou des choses qu'il ignore – par exemple se faire mal, oui, mais mal comment ? Dans l'ignorance, cela ne signifie rien. Et certaines formulations sont prises comme des ordres.

Par exemple : « Attention, tu vas te faire mal » est perçu comme l'ordre de se faire mal, tandis qu'un avertissement tel que « si tu fais cela, tu risques de te faire mal » sera pris comme tel. Bien des accidents domestiques ont pour origine ce type d'erreur, et en particulier la fameuse casserole d'eau qui chauffe....

Ce système ternaire qu'est notre cognition [identification – arbitrage (as if) – reconnaissance] est le système sur lequel repose la structuration psychique de l'enfant. Le Langage, comme toutes les composantes de notre psyché est amorcé par la dépression que provoque l'arrivée d'une information incomplète ou non identifiée.

Indépendamment de la constante du traitement de l'information « identification + As IF = reconnaissance », la valeur que prennent les mots varie selon l'emplacement, la syntaxe. La construction, qui semble constante [*champ conceptuel de l'information en tant que tel + traitement de l'information = représentation*]

singulière du champ] peut s'exprimer ainsi « *information brute + Cognition = information transformée* », dans laquelle l'information brute est intangible et l'information transformée est contestable parce que relative.

La structure sujet – verbe – complément reflète parfaitement notre processus de traitement de l'information, dans laquelle le sujet est incontestable, le verbe est l'action et le complément contestable. Mais le verbe n'est pas nécessaire dans la mesure où la simple juxtaposition de deux mots met le mécanisme en évidence : Une « information vraie » n'a pas le même impact qu'une « vraie information ».

Ce phénomène peut sembler être un détail, mais pour l'analyste ou le psychologue clinicien, il a son importance. Dire à quelqu'un « Ça va mal entre nous à cause de toi » n'a pas la même valeur ou le même impact psychologique que de lui dire « c'est à cause de toi si tout va mal entre nous ». La première proposition sera perçue de façon contestable, tandis que la seconde sera hautement culpabilisante pour celui/celle qui la reçoit. Un aspect de la parole que maîtrisent parfaitement les pervers narcissiques.

Tout cela pour dire que, finalement, le langage est l'exacte représentation de notre structure mentale, et qu'à l'instar de l'intention, il peut être la meilleure ou la pire des choses. Tout dépend de l'usage qu'on en fait. Pour un thérapeute exercé, tout dans la parole peut devenir une fenêtre ouverte sur la structure de l'être. Le vocabulaire, le choix des mots, la sémantique, la syntaxe, les idées exprimées. En parlant, l'être se dénude en toute impudeur, sans

même en avoir conscience. Donnant du même coup toute sa valeur au proverbe chinois :

« La parole que tu as dite est ton maître, celle que tu n'as pas prononcée est ton esclave. »

Terminons ce tour d'horizon du langage avec le gène foxp2 :

J-P. Changeux, dans son introduction au symposium *Gènes et cultures* au Collège de France en 2002 le propose ainsi : *« La signature génétique de la spécificité du cerveau de l'homme se situe donc, non pas au niveau des gènes codant pour des protéines dont le nombre et la nature varient très peu. Elle se lit au niveau des séquences régulatrices qui, on le sait, commandent leur expression différentielle et leurs interactions combinatoires. La spécificité biologique de l'homme se trouve inscrite dans ses promoteurs ! »*².

Ainsi l'important ne serait pas le gène proprement dit, mais le promoteur qui le met en œuvre ; comme ici les mots importent peu, ce qui nous intéresse ce sont les mécanismes qui les emploient... Etonnant, non ? Il serait alors intéressant de voir ce qui pourrait jouer le rôle de pompe à dépression au niveau des gènes et des promoteurs...

II – Latéralité cérébrale

Selon les approches actuelles de la latéralité cérébrale³ :

² <http://www.unicog.org/bblab/bibliographie/foxp2.pdf>.

³ http://fr.wikipedia.org/wiki/Asymetrie_cerebrale.

– le cerveau gauche serait le siège du langage, de la logique. Il serait mathématique, analytique, séquentiel, récurrent,

– le cerveau droit serait celui de l'empirisme et de l'intuition, de la vision globale. Il serait analogique, déductif et synthétique.

Quel pain béni ! Voilà une dichotomie qui « colle » parfaitement avec la différenciation entre l'identification, le démontage de l'information en unités mnésiques élémentaires, et la reconnaissance, le remontage de ces unités en champs conceptuels. Si c'était si simple !

Que le traitement de l'information implique que celle-ci soit analysée en éléments simples et synthétisée en une représentation subjective ne fait aucun doute. En revanche, rien ne vient démontrer, à ce jour, que ces fonctions sont strictement localisées en cerveau gauche et droit. Cela reviendrait à dire que le cerveau gauche serait le stock de pièces détachées et le cerveau droit celui des produits finis. Cela paraît absurde !

Que le cerveau gauche soit plutôt dédié au traitement séquentiel et analytique de l'information, et que le cerveau droit soit plutôt dédié au traitement global et synthétique peut se concevoir. Néanmoins, nous sommes là dans la dynamique du traitement de l'information, et qui dit dynamique dit mouvement, comme dirait Lapalisse ! Il n'est pas sûr que l'idée soit bien rendue avec le mouvement, exprimons-la autrement :

– l’Impressionnisme est-il cerveau gauche ou cerveau droit ?

– la logique déductive, c’est cerveau gauche ou cerveau droit ?

– la théorie mathématique des ensembles ?

– l’élément conceptuel ?

– l’expression « l’ensemble des unités » sollicite-t-elle le cerveau gauche ou le cerveau droit ? Peut-on dire qu’elle appartient à l’un ou l’autre hémisphère ?

A l’évidence cette dichotomie des hémisphères semble à tout le moins arbitraire. Elle semble plutôt correspondre au besoin que nous ressentons, de classer rationnellement, de différencier le simple du complexe.

III – L’intelligence

« L’intelligence est l’art, face à un problème neuf, de trouver une solution appropriée. La notion d’intelligence est multiple comme est multiple la notion de sportivité »⁴.

De notre point de vue, voilà une définition qui commençait bien. Dommage de l’avoir élargie à la multiplicité des intelligences ! Comme le fait d’ailleurs Howard Gardner avec la théorie des intelligences multiples⁵.

⁴ « Référentiel pour un cours de sciences humaines » – Paul Bienbon – Août 2009 – Bruxelles.

⁵ « Les formes de l’intelligence » – Howard Gardner – 1983 et 1997. Editions Odile Jacob.

L'intelligence, telle que nous l'avons définie au travers des mécanismes de la Cognition, correspond au processus mis en œuvre durant la latence, pour répondre au besoin d'adaptation à un stress donné. Rappelons ici que nous avons défini la latence comme étant le laps de temps compris entre l'adaptation conçue, ou l'intention, et sa réalisation concrète. Ce processus étant lui aussi une succession de déséquilibres/rééquilibres propres à l'apprentissage, donc une succession de résolutions de stress.

Pour illustrer ceci, reprenons l'exemple de la sexualité.

Au moment de la puberté, la poussée hormonale met en service la fonction de reproduction, activant ainsi la pompe à dépression, le « manque de l'autre ». Ce déséquilibre se traduit par un stress, un mal-être (de l'adolescence), auquel il va falloir s'adapter. La résolution de ce stress est en langage d'aujourd'hui « être avec quelqu'un ». Le passage obligé, l'intention donc, sera la séduction. La latence sera le temps compris entre le moment où on aura pris conscience que pour être avec quelqu'un il faut séduire, et le moment où l'on sera effectivement avec quelqu'un.

Durant ce laps de temps, on va apprendre à séduire, par une succession d'essais, d'échecs, de nouvelles tentatives jusqu'à obtention du résultat souhaité. Cette succession d'essais sont autant de stress spécifiques, mais à une intensité moindre, que le stress principal qui fait l'objet du projet d'adaptation : séduire. C'est une période

d'apprentissage durant laquelle on se dote des armes nécessaires à la séduction.

C'est pourquoi nous avons posé l'intelligence comme l'aptitude que nous avons de suspendre l'adaptation à un stress, le temps de faire l'acquisition des éléments qui manquent à cette adaptation. Cette définition correspond bien à celle que nous propose Bienbon : « *L'intelligence est l'art, face à un problème neuf, de trouver une solution appropriée* ».

En revanche, il n'existe pas, du point de vue où nous nous plaçons, de formes d'intelligence, puisque qu'il s'agit du mécanisme en soi. Ce que Gardner définit comme forme d'intelligence est simplement l'application du mécanisme à des champs conceptuels larges. Pour nous il n'existe qu'une intelligence, celle qui nous permet de suspendre l'adaptation à un stress, dans l'attente de se doter des moyens de l'adaptation.

Titre 17

Apprentissage

L'apprentissage¹ est un processus d'acquisition qui nous permet de répondre à un manque, un déséquilibre. Ne disposant pas des éléments permettant une bonne adaptation, donc une réponse appropriée, nous allons les chercher.

Ce processus est donc destiné à nous faire passer de l'ignorance à la connaissance, de l'incapacité à l'aptitude etc. Il provoque donc un changement d'état dans l'aptitude à résoudre un stress, à combler un déséquilibre.

Ce processus pourrait être abordé ici avec un exemple simple, comme l'acquisition de la marche, depuis la marche à « quatre pattes » jusqu'à la médaille d'or des Jeux Olympiques. Nous préférons l'aborder sous l'éclairage de cette forme singulière d'apprentissage qu'est l'enseignement, le cas sans doute le plus complexe.

¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Apprentissage>.

I – le processus d'apprentissage

Le premier pas de la démarche d'apprentissage est la justification de celui-ci. Il est essentiel que nous comprenions pourquoi et en quoi ce dont nous allons faire l'acquisition va répondre à notre besoin. C'est la base, la condition sine qua non de l'appropriation de cet apprentissage.

Si le manque provoque la prise de conscience par un mal-être, un inconfort, nous devons impérativement voir en quoi la réponse est bien adaptée. C'est ce que nous appelons usuellement la motivation.

En effet, le processus peut être parfois pénible, difficile, douloureux même, et personne ne va volontiers au devant de l'épreuve sans être assuré que celle-ci n'apporte la résolution du déséquilibre. Étonnant, mais c'est pourtant une réalité, voilà une dimension qui est complètement absente de notre enseignement, une forme particulière de l'apprentissage.

Il est clair que, si cette seule étape était intégrée à notre pédagogie, nous éviterions déjà la moitié des échecs scolaires. Pourquoi apprendre quelque chose dont on ne voit pas l'utilité ?

Le deuxième pas de cette démarche réside dans la définition même de ce qui fait l'objet de l'apprentissage. C'est un état descriptif de ce que nous allons entreprendre, étape par étape, en levant chaque difficulté. Cet état descriptif est lui aussi incontournable : la vision du processus dans sa

globalité peut sembler inaccessible : « c'est impossible ! », « Je n'y arriverai jamais ! ».

Quand nous réalisons l'ampleur de la tâche, celle-ci peut paraître incroyablement difficile et complexe, ardue et pénible. Ce que cette deuxième marche doit montrer, c'est l'existence des étapes qui seront à franchir, pas à pas, et qui, une fois franchie, donnent accès à l'étape suivante.

Là aussi, cette dimension pédagogique est absente de notre enseignement. Qui parmi nous aurait eu un professeur au cours de ses études qui aurait commencé son cours en disant : « Les mathématiques, c'est quoi ? », et qui aurait décrit son programme de l'année en exprimant le point de départ, le point d'arrivée et les différentes étapes à franchir pour atteindre ce but ?

L'apprentissage peut être quelque chose de ludique, d'agréable et de valorisant dès lors que l'on y intègre ces deux marches.

Le troisième pas de cette démarche, c'est l'identification de ce que l'on apprend, en termes techniques et dynamiques, la démonstration qui va permettre l'observation et l'imitation.

Cette imitation repose sur deux idées, la première est d'avoir bien compris et identifié ce que l'on veut imiter et la seconde est d'en avoir compris le principe, de se l'être approprié. Cette appropriation permet alors de répliquer quels que soient les contextes et/ou circonstances.

Or, il se passe ici un phénomène étrange qui veut que l'on peut parfaitement imiter, sans pour autant

avoir compris le principe de base. En effet, l'imitation est, au départ, nécessairement maladroite. On n'en a pas la maîtrise, c'est une ébauche, une représentation dégrossie mais très imparfaite. A considérer l'imperfection de ces imitations, il est impossible de dire ce qui en est la cause : l'absence de maîtrise, d'habileté ou de pratique, ou bien l'absence d'appropriation des principes de base. C'est faire la différence entre singer et intégrer.

Le quatrième pas est alors de s'assurer que les principes de base sont bien acquis par une vérification, un contrôle. Donc un ou plusieurs nouveaux essais, qui viendront mettre en lumière l'avancement de l'intégration. Si celle-ci ne se fait pas, il s'agit alors de ce que nous appelons un « point critique » qu'il faut impérativement surmonter, car il y a un blocage du processus d'apprentissage.

Il ne servirait à rien de poursuivre, celui qui ne passe pas ce point critique perdra pied, pour la raison simple qu'il sera devant un mur infranchissable. Le tirer en avant pour poursuivre alors que cet obstacle n'est pas franchi, c'est induire une situation d'échec, de souffrance.

Non seulement la personne ne trouve plus le moyen de s'adapter au stress initial, but de cet apprentissage, mais viennent s'ajouter, et le déséquilibre supplémentaire que crée ce blocage, et la perte de l'estime de soi qui s'y rattache. De ce point de vue, notre système scolaire est une véritable machine à broyer les êtres. Il faut voir ici l'une des principales causes de l'échec scolaire et de

la dérive sociale de nos « *sauvageons* »² qui est de notre responsabilité.

Le cinquième pas est la résolution du point critique. La première des choses, c'est d'abord d'identifier cet obstacle. Demander « Vous avez compris ? » et continuer ne sert à rien. C'est à ce moment précis qu'il faut s'assurer de la compréhension, et non pas une semaine après avec un « contrôle ». Là, la pratique montre que même ceux qui prétendent avoir compris se trouvent pris en défaut.

Il faut donc mettre en place les outils pédagogiques adaptés qui permettront de surmonter le barrage. Bien sûr, cela peut demander de l'imagination, de la créativité, de l'adaptation. Mais n'est pas cela qui fait tout l'intérêt de la pédagogie ? La répétition du principe sous des approches, des formes et des représentations différentes amène alors la compréhension du point critique. Le déclic se fait et l'appropriation du principe est acquise.

Le sixième pas sera alors de passer à l'adaptation proprement dite, c'est-à-dire la mise en évidence de l'utilité de cet apprentissage dans les faits. C'est la mise en situation qui va révéler l'adéquation de cet apprentissage pour répondre au stress d'origine. Bien sûr ces premières utilisations ne seront pas parfaites. Elles auront besoin d'être peaufinées avec l'expérience, la dextérité, la maîtrise.

² http://www.chevenement.fr/Sauvageon-versus-racaille_a277.html.

L'essentiel est que celui qui vient d'effectuer ce parcours si difficile prenne conscience de son évolution, constate qu'il peut désormais répondre à ce type de stress parce qu'il est équipé pour cela. Cette prise de conscience est, elle aussi, un évènement fondamental de cet apprentissage. Cela montre que tous ces efforts ne sont pas vains.

Le septième et dernier pas est ce que l'on nomme l'ancrage. L'acquisition nouvellement effectuée doit avoir une durabilité dans le temps. Elle nécessite pour cela une dernière opération qui lui donnera la stabilité et la durabilité.

C'est une phase de réassurance qui confère la certitude d'avoir fait ce qu'il fallait pour répondre au besoin, pour s'adapter, ce qui non seulement aura pour effet de doter la personne des éléments adaptatifs qui lui manquaient, mais également de s'être transformé, bonifié, et donc d'avoir gagné en estime de soi.

II – L'Erreur

Qui n'a jamais commis d'erreurs dans sa vie ? Personne. L'inattention, la maladresse, l'ignorance, l'accident, nombreuses sont les causes de nos erreurs. A-t-on, de ce fait, « droit à l'erreur » ? L'erreur est ce qu'elle est, c'est un fait. Une fois produite, elle n'est pas réversible. Elle est un stress nouveau qui peut, selon les cas s'avérer sans importance, comme être d'une gravité extrême au travers de ses conséquences.

III – L’erreur face à soi-même

La première difficulté, c’est déjà de prendre conscience qu’erreur il y a. On peut être dans l’erreur, comme on peut commettre l’erreur, ce qui n’a ni la même valeur, ni les mêmes conséquences. Souvent nous nous rendons compte de nos erreurs qu’en constatant les dégâts. Arriver à mesurer avec exactitude les conséquences de nos paroles, de nos actes est un exercice vain. Ce qui se passe est généralement que l’on prend conscience de l’erreur au désordre qu’elle produit.

La deuxième difficulté, c’est d’accepter d’avoir commis l’erreur, de se l’approprier, de la reconnaître comme sienne. D’autant que notre propension naturelle n’est pas de nous attribuer l’erreur, mais de chercher autour de nous les raisons extérieures qui auraient bien pu présider à ce dérapage.

Heureusement qu’il y a l’Autre, la cause réelle ! Parce que ce n’est pas soi, la cause, c’est lui ! C’est à cause de l’Autre que c’est arrivé ! Ici naît l’idée de responsabilité.

La troisième difficulté, c’est la réparation. Quand on provoque des dégâts, il faut les réparer, et cette réparation peut s’avérer d’une redoutable complexité. Avoir pris conscience de l’erreur est une chose, la réparer en est une autre.

L’effet de cascade des conséquences peut amener à une situation inextricable, jouer le rôle d’amplificateur, et mener à une situation où toute réparation devient impossible. Et lorsque l’erreur amène cette dynamique, surgit...

La quatrième difficulté : Ici, devant l'impossibilité de maîtriser une situation qui nous échappe, c'est l'appel au secours : « dis moi, désolé de te solliciter, mais voilà... J'ai fait le con, je ne sais pas quoi faire, j'ai besoin de ton aide ». Pour en arriver là, il faut vraiment être acculé. Ou avoir une humilité sans bornes. Ce n'est pas une position facile, et ceci d'autant moins que cela renvoie à des positions inconfortables de dépendance à l'autre, de dette morale, de dominance et de jugement.

Enfin arrive la dernière difficulté, qui est la principale : tirer un enseignement de cette erreur, d'une part pour ne pas la reproduire, et d'autre part pour se la pardonner. Le pardon est sensé exonérer de la culpabilité.

Mais il s'avère que l'on peut commettre des erreurs que l'on ne se pardonnera jamais, et donc devoir assumer toute sa vie le sentiment de culpabilité qui l'accompagne. Et c'est là une situation bien plus fréquente qu'on ne le pense.

IV – L'erreur face aux autres

Nous sommes dans une société qui ne reconnaît pas le droit à l'erreur, mais qui la sanctionne. Ça commence tout petit à l'école quand on taxe l'enfant d'une note pourrie parce qu'il est resté bloqué sur un mur d'incompréhension, sapant progressivement sa confiance en lui, son estime de soi-même, ajoutant à la peur de l'échec, le stress à venir d'affronter la tyrannie paternelle. L'art et la manière de créer un cercle vicieux...

Pourtant, l'erreur n'est pas nécessairement une calamité en soi. Elle a une fonction éducative omniprésente dans la démarche d'apprentissage. Elle est un facteur essentiel du progrès et de l'amélioration. Les japonais l'ont parfaitement compris et intégré puisqu'ils ont même initié les mouvements de l'amélioration continue³, le « Just in time », le « Zéro défaut » et la démarche qualicienne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Voilà un pays qui est sorti de la seconde guerre mondiale ruiné de fond en comble, et qui s'est relevé et hissé au rang des premières puissances en un demi-siècle ! Fallait-il qu'ils aient de la ressource ! Mais considérer l'erreur comme un facteur de progrès nécessite une vision élargie de celle-ci, une ouverture d'esprit, une intelligence cognitive et un degré de civilisation hors normes. Tout ce qui nous fait défaut, englués que nous sommes dans nos certitudes, nos idées préconçues, notre arrogance, notre corporatisme paranoïaque, et nos incompétences !

L'erreur mène au jugement, à la condamnation sans appel. Et sans discernement, c'est pourquoi elle est hautement pathogène. Lorsque l'on se trompe, que l'on se fourvoie, ce n'est pas par plaisir mais par défaut d'adaptation. De la même façon, se tromper ou se fourvoyer sciemment, par esprit de provocation, de révolte ou de rébellion témoigne également d'une réponse inadaptée au stress. Le jugement, la condamnation ne fait qu'ajouter du

³ in « *Kaizen, les clefs de la compétitivité japonaise* » – Masaaki Imai – Ed Eyrolles (épuisé, voir bibliographie).

poids sur des structures psychiques déjà très éprouvées.

Dans tous les cas de figure, une approche cognitivienne permet autant une prévention des erreurs qu'un secours face à la désadaptation.

Bien sûr que chacun doit rendre des comptes, lorsque les conséquences sont importantes. Mais qui rend des comptes aujourd'hui, et à qui ? C'est toute la question de la responsabilité dont il est question maintenant.

Titre 18

La responsabilité

Si, par curiosité, vous posez ainsi la question à quelqu'un : « c'est quoi, la responsabilité ? », vous obtenez en général une réponse bien confuse. De fait, il est facile de dire « je suis responsable de » lorsque tout va bien. En revanche, lorsque tout va mal, là, le responsable a du mal à faire un pas en avant pour dire « je suis le responsable » ou « je suis en charge de ».

La réalité de la responsabilité est celle-ci, cruelle : le responsable, c'est celui que l'on vient voir lorsque tout va mal.

La responsabilité première « désigne » celui ou celle qui doit rendre des comptes. Elle repose préalablement sur l'idée de pouvoir. Le responsable c'est celui qui a le pouvoir de faire ou de ne pas faire.

Ainsi, quand bien même tous les corps de métiers se donneraient le mot pour dire ce qui est bon ou mauvais pour la Santé, chacun est responsable de son propre corps et de sa propre santé. Le vigneron

n'est pas plus responsable de la cirrhose de l'alcoolique, que le fabricant d'armes responsable des crimes perpétrés avec celles qu'il fabrique. Le responsable, c'est celui qui fait.

Lorsque la personne est malade, elle est « prise en charge » par le médecin. Ce faisant, celui-ci prend le pouvoir, créant une responsabilité seconde, cachée, mais qui dépossède le malade de sa responsabilité et de son autorité. Si la personne décède, on cherche immédiatement la faute du praticien, parce qu'il était « en charge » du malade, un argument que des proches retors n'hésitent pas à utiliser pour tirer un profit de la situation. Mais personne ne souligne que, si la personne est décédée, ce n'est quand même pas le médecin qui l'a rendue malade ! Voilà une notion tellement complexe que même les Magistrats peuvent se fourvoyer dans l'instruction de leurs dossiers

I – Le Pouvoir

Le pouvoir est une notion complexe, mais dont les contours peuvent être définis par les caractéristiques essentielles suivantes :

1. – Caractère binaire
2. – Exclusivité
3. – Transfert
4. – Substitution

1 – Caractère binaire

Le pouvoir, c'est la capacité à agir, à faire, à dire. Ainsi, l'on peut décider de dire ou ne pas dire, de faire ou ne pas faire, d'agir ou de ne pas agir. Cette décision est représentative du pouvoir. Si je peux décider d'agir

alors j'ai ce pouvoir ; si je ne dispose pas de la faculté d'agir, alors je n'ai pas le pouvoir d'agir.

En ce sens, le pouvoir est strictement binaire : Il est, ou il n'est pas. Voilà quelque chose qui ne s'explique pas : c'est un état.

2 – Caractère exclusif :

Le pouvoir appartient en propre à l'individu. C'est une réponse adaptée, de l'individu à une circonstance donnée, donc à une stimulation, un stress. Si, dans cette situation définie, la personne décide, cela signifie qu'elle détient le pouvoir de ce choix. Celui-ci est sa réponse personnelle, singulière, adaptée. Elle lui appartient en propre.

Cela signifie bien que PERSONNE ne peut revendiquer cette décision à sa place, que personne ne peut la déposséder de ses actes.

Ceci est vrai pour tous : si chacun décide pour soi, si chacun exerce son pouvoir sur soi, c'est son choix, sa décision, et personne ne peut s'y substituer. Le pouvoir ne se partage pas.

3 – Caractère transférable :

Si le pouvoir ne se partage pas, il est en revanche transférable. De deux manières :

Délégation avec pouvoir de décision, et
Délégation sans pouvoir de décision,

3.1 – Délégation avec pouvoir de décision :

Il s'agit d'un transfert total de la responsabilité, dans lequel une personne investie, « en charge de », propose ou demande à l'autre de se substituer,

purement et simplement à sa charge. Il va de soi que ce transfert implique une acceptation totale de la responsabilité.

C'est par exemple le cas d'un grand nombre de fonctionnaires ayant autorité, transmise de leur Ministre de tutelle, pour décider de l'application de la Loi, par exemple.

Mais c'est aussi celui des parents qui confient à quelqu'un leur enfant. L'enfant étant réputé irresponsable et dépendant, il existe un transfert total de la responsabilité, transfert dont les parents ne sont pas toujours conscients. Mais si l'enfant se montre difficile, rebelle, désobéissant, la personne qui est en charge, a toute latitude pour prendre les mesures qui s'imposent. Quitte à devoir s'en expliquer après.

3.2 – Délégation sans pouvoir de décision

Ici, la personne ne permet pas à celui qui reçoit la délégation de décider. C'est un acteur qui a zéro latitude dans l'exécution de sa mission. Celle-ci sera effectuée telle que cela lui a été demandé. C'est, par exemple le cas du comptable d'entreprise qui remplit les chèques mais ne les signe pas.

Mais là aussi se posent des points d'interrogation auxquels il faudra répondre plus avant : L'exécutant a-t-il la liberté d'exécuter ou non sa mission ? Cette question conduit en droite ligne à l'idée de substitution.

4 – La substitution

Si le comptable dont il est question décide de son propre chef, par exemple, de ne pas établir un

chèque parce qu'il sait celui-ci sans provision, il s'expose à deux possibles réactions de la part de celui qui est en charge de la signature :

– Soit celui-ci considèrera cet acte comme une initiative qu'il n'a pas à prendre, dans ce cas le comptable doit s'attendre à subir les foudres de sa hiérarchie. Celle-ci, bafouée dans ses prérogatives de pouvoir peut même sanctionner une telle attitude,

– Soit elle considèrera cette initiative comme heureuse, l'occasion de se décharger un peu plus sur ce collaborateur zélé et dira : « Vous avez pris contact avec le bénéficiaire ? Lui avez vous proposé des échéances ? Sinon, faites le ! ».

Cette substitution, que l'on peut considérer comme une propension singulière à jouer à la roulette russe avec son emploi, n'est ni plus ni moins qu'une action directe, une ingérence dans le pouvoir et la responsabilité de l'autre.

Les deux réactions montrent de façon évidente une dépossession de la responsabilité, un transfert du pouvoir de l'un à l'autre. Pourtant, cette dépossession ne semble pas aussi évidente dans le cas des parents qui confie leur enfant.

Comment est-ce possible ?

II – La zone d'ombre

C'est le trou noir, l'endroit où naissent les conflits, les affrontements, les crashes, le désordre, bref tous ce qui fait le chaos de notre vie ordinaire.

Distinguons trois types principaux de zone d'ombre :

1. – Le conflit
2. – La collégialité
3. – La dilution de la responsabilité.

1 – Le conflit :

Le conflit naît sur des champs dont la responsabilité ou l'exercice du pouvoir n'est pas clairement défini. Il peut s'agir d'un champ dont personne ne veut, d'un champ que tout le monde veut, d'un champ temporairement défaillant.

– Le champ dont personne ne veut. Par exemple un couple dans lequel chacun attend que l'autre fasse les comptes. Un beau jour un chèque revient impayé, c'est le conflit parce que chacun va se défausser sur l'autre de la responsabilité de l'impayé.

– Le champ que tout le monde veut ? Un bon exemple : les élections présidentielles.

– Le champ défaillant : c'est un champ qui était « couvert par un responsable » et qui brutalement ne l'est plus, soit parce qu'il existe un conflit de pouvoir, soit parce qu'il existe une véritable dépossession de la responsabilité, un autre pouvoir qui vient se substituer de façon cachée.

2 – La Collégialité :

Un groupe d'individus peut-il avoir un pouvoir collégial, une décision collégiale et une responsabilité collégiale ? Si l'on se fie aux apparences sociales, oui. L'analyse, elle, montre que non.

Examinons une situation complexe, la Shoah.

A l'origine, nous avons une décision d'un seul homme, qui détient le pouvoir. Cette décision, c'est la solution finale. Cette décision est bien le fait d'un seul homme, qui ordonne. Il est donc 100% responsable parce que unique décisionnaire. Autour de cette idée, il fédère un groupe d'individus douteux à qui il délègue avec pouvoirs, la mise en œuvre complète de l'industrie de la mort. Chacun, de ce collège de barbares, est en charge de l'un des rouages de cette machine infernale. Qui du recensement, qui du transfert, qui des approvisionnements etc.

Chacun, dans ce processus effroyable, a la possibilité du libre choix de faire ou ne pas faire. Dès lors, chacun prend part à la responsabilité de façon décisionnelle. Si chacun d'eux n'est pas l'exécuteur direct, chacun a sa part de responsabilités dans le processus.

Si le responsable initial de l'idée ne s'était pas suicidé, il aurait sans doute plaidé, lors de son procès qu'il s'était trouvé débordé par la volonté de collaborateurs trop zélés. Il n'a pas eu ce cynisme.

En revanche, son staff, lui, a eu ce cynisme de se défendre, chacun essayant de minimiser sa participation, disant « j'étais aux ordres ». Mais les documents écrits ont permis d'établir une hiérarchie des responsabilités dans les pouvoirs et les décisions. Les sanctions n'ont pas été uniformes.

Cet exemple montre bien que si pouvoirs et responsabilités sont étroitement imbriqués, ils restent singuliers et appartiennent en propre à l'individu.

3 – La dilution de la responsabilité :

Elle résulte de la mauvaise analyse, voire de l'absence pure et simple d'analyse que l'on fait d'une situation en zone d'ombre.

Contrairement à l'exemple précédent, dans lequel les nations se sont données les moyens d'une analyse fine des pouvoirs et responsabilités, il existe quantité de situations dans lesquelles cette analyse n'est pas faite, où il est plus facile de dire que « c'est la faute à pas de chance », ou que nous sommes collectivement responsables.

Voilà un discours de culpabilisation que l'on entend souvent : « s'il y a encore de la misère dans le monde, c'est de la faute de la société qui ne fait rien pour que ça change. Et de reporter l'ensemble des calamités de la vie sur la collectivité. »

La question n'est pas de savoir si la collectivité est responsable ou non. La question est de savoir qui a le pouvoir de décider de faire quelque chose, qui a un pouvoir direct sur cette misère. Et là, aucune responsabilité ne tient.

Si une personne est révoltée par la misère du monde, c'est son ressenti, donc son propre stress. La seule personne à pouvoir apporter réponse à son stress, c'est elle.

Donc, la seule personne susceptible de décider d'agir contre la misère du monde, c'est elle, à son niveau, son échelle.

Le fait qu'elle rejette cette responsabilité sur la collectivité, est une façon pour elle de se défaire de sa propre inaction, de sa propre culpabilité de ne

pas agir. Mais bien évidemment ça ne fonctionne pas, d'une part parce que déplacer le problème sur la collectivité est une erreur de cible qui ne résout pas son propre stress, et d'autre part parce que la culpabilité de n'avoir rien fait demeure. Bref sa révolte est la conséquence pathologique de la non-résolution du stress.

Titre 19

L'Amour pathologique

La nosologie des « maladies mentales », est un champ qui appartient à la Médecine et la Psychiatrie. C'est pourquoi nous utilisons de préférence le terme de souffrance mentale. Les maladies génétiques, les atrophies, les lacunes consécutives aux maladies, aux drogues, les dysfonctionnements physiologiques etc. n'entrent pas dans le champ de la souffrance mentale telle que nous l'approchons au travers de cette étude. Celle-ci couvre l'essentiel des perturbations liées à nos mécanismes de traitement de l'information.

Pourquoi parler ici de l'Amour ? Cela peut sembler déplacé, voire hors sujet, et priver cette étude de son sérieux. Pour les uns, le sujet peut paraître léger et destiné à quelque midinette, pour d'autres un sujet trop intime pour être évoqué sur la place publique. Rappelons qu'en son temps, les positions de Sigmund Freud sur la sexualité faisaient scandale, et que ce sujet reste de nos jours, malgré une

libéralisation trompeuse des mœurs, un sujet tabou. Il est vrai qu'entre une vie chaste d'ascète et un comportement de singe Bonobo, l'éventail est large. A une génération puritaine succède une génération libertaire, et inversement, comme le corps social cherche son propre équilibre. L'Amour est un sujet sérieux, très sérieux, même, parce qu'il est une donnée essentielle de notre vie, de la naissance à la mort.

I – L'Amour et le nouveau-né :

Comme cela a été montré précédemment, la séparation du nouveau-né de sa mère entraîne l'initialisation de la pompe à dépression. L'une des premières actions va être de rendre à l'enfant le contact avec sa mère. Le toucher, l'odorat, le contact, vont le rassurer et faire retomber le stress qu'a suscité la séparation. Ce moment pourtant simple est d'une importance capitale dans le processus déjà engagé de structuration de l'enfant :

La séparation a imprimé le besoin de l'autre ; le contact, la dépendance à l'autre. L'Amour, le lien affectif, est initialisé et va se trouver renforcé très rapidement avec la transfusion d'amour, la première tétée et l'orgasme qui l'accompagne.

L'échopraxie :

Littéralement la pratique de l'écho, est la tendance à imiter les mouvements de l'autre. Il s'agit là d'une forme de communication primordiale entre l'adulte et le nouveau-né, également de l'ordre du lien affectif. Lorsque le parent tend le biberon à

l'enfant, il mime la tétée en ouvrant la bouche, et l'enfant reproduit ce mouvement. Ce geste, qui est empreint d'affection, peut même devenir un jeu, a contrario de ce que l'on voit parfois faire, qui consiste à frotter la tétine sur les lèvres du bébé en serrant les dents !

La demande d'amour sous-jacente :

L'enfant réclame un bonbon, le parent peut :

- donner le bonbon et un câlin
- refuser le bonbon et donner un câlin à la place
- donner le bonbon sans câlin
- refuser et le bonbon et le câlin.

Les deux premières options répondent au besoin affectif sous-jacent, les deux dernières sont stériles et peuvent même devenir pathogènes.

Le désamour et ses conséquences :

Sans entrer dans la nomenclature proprement terrifiante de ce que les adultes sont capables de faire subir aux enfants, on peut relever que de nombreux troubles trouvent leur origine dans le désamour parental.

A l'instar de notre démarche cognitive qui nous impose de nous attacher aux mécanismes cérébraux plutôt qu'aux mots, ou à la position de gagnant/perdant que nous avons décrite l'approche du désamour s'identifie non à l'acte lui-même, mais à la façon dont il est conduit.

Le refus à un enfant peut être ou non un facteur pathologique, selon qu'il est exprimé avec amour ou

avec rage. Au premier rang de ces réactions de rage parentale, on peut classer le syndrome du « bébé secoué » qui détient la Palme d'Or, autant en termes de fréquence que de dégâts traumatiques.

La maltraitance, ou quel que soit le nom sous lequel on désigne ces comportements inadaptés, pathologiques ou barbares, a d'innombrables conséquences, dont l'étendue et l'intensité varient selon que l'enfant en soit victime avant ou après l'âge de 3 ans et quelques mois. Avant l'âge de quatre ans, il y aura un encodage traumatique, une atteinte structurelle profonde ; après l'âge de quatre ans, il y aura, à minima, ancrage d'un nœud conflictuel, tel que défini en début d'étude.

II – L'amour et l'adolescence :

Au moment de la puberté se met en route la fonction endocrinienne de la reproduction. C'est alors que s'associe au manque de l'autre, le besoin de survie : la reproduction. A la dimension émotionnelle vient s'ajouter la dimension sexuée des poussées hormonales.

Si la période de 0 à 4 ans est la période de la structuration de l'enfant ; la période de 4 à 12 ans celle de l'acquisition des fondamentaux de l'existence, le passage de la puberté amène une nouvelle étape qui est celle de la confrontation des acquis avec le monde extérieur. Cette période induit une remise en question des acquis, la recherche, l'invalidation ou la confortation des repères. Il résulte de cette confrontation une période

d'instabilité que l'on nomme « troubles de l'adolescence ». L'adolescent se cherche.

Ce moment de l'existence se traduit par la nécessité de mener plusieurs stress simultanément :

- la remise en question des acquis parentaux, groupaux et sociaux,
- la construction de l'expression de la personnalité vers le monde extérieur, ou en simplifiant la projection de soi vers l'extérieur,
- le processus d'apprentissage de rapports interpersonnels complexes intégrant les dimensions affectives et émotionnelles, telles que la séduction.

Aimer et être amoureux :

Du point de vue cognitif, aimer et être amoureux sont deux états différents du stress « manque de l'autre ». Ils sollicitent nos mécanismes de traitement de l'information de façon séparée.

Aimer, c'est prendre l'autre tel qu'il est, l'accueillir pour ce qu'il est. C'est donc trouver chez l'être aimé les réponses au déséquilibre, aux manques affectifs et émotionnels qui se sont bousculés de la naissance jusqu'à la rencontre, et lui apporter l'identique, la satisfaction de ses besoins. Cette rencontre réciproque :

- lève la peur de l'abandon, peur liée à la naissance
- rassure quand à la capacité de séduction, valide le processus d'apprentissage et en ancre les acquis,
- conforte la personnalité de l'être, dans son expression inter personnelle.

– Initie la satisfaction du besoin de reproduction

Ce sont quatre stress majeurs qui trouvent ainsi leur résolution au terme de plusieurs années de latence.

Ce mécanisme d'« aimer », d'accueillir l'autre pour ce qu'il est, correspond à un traitement de l'information nominal, où la représentation que l'on a de lui n'est pas « parasitée » par l'apport de données mnésiques complexes qui ne lui appartiendraient pas.

Etre amoureux, en revanche, est un état très proche de la souffrance mentale. Dans cet état, l'autre n'est pas perçu tel qu'il est, mais tel qu'on se le représente. Il s'agit d'une vision idéalisée, dans laquelle qui l'on aime n'est pas l'autre, mais l'idée que l'on s'en fait.

C'est là le premier état que l'adolescent connaît, dans l'ignorance qu'il est de l'expérience sexuelle, l'incertitude de sa personnalité en cours d'affirmation, et le défaut d'expériences amoureuses.

L'image projetée de l'idéal, une vision archétypale de l'autre n'est autre que l'attribution à l'autre de caractéristiques fantasmatiques qui ne lui appartiennent pas, dans l'ignorance que l'amoureux a de la réalité de l'autre. Ainsi, si aimer est un fonctionnement nominal du traitement de l'information, être amoureux est un trouble fonctionnel de la cognition qui fait appel à des informations mnésiques pour compléter l'image de l'autre, et qui en donne une représentation aberrante. Le rétablissement de la vision de l'autre au travers de l'expérience se fera alors progressivement,

par une succession de confrontations parfois douloureuses. C'est généralement le signal de la fin d'une belle histoire d'amour.

Mais cette situation peut devenir un réel danger, lorsque chacun pense qu'il peut « changer l'autre », et que chacun se fait violence pour être en conformité avec la représentation de l'autre. Dans ce cas, chaque évènement qui devrait normalement amener une confrontation, devient un stimulus agressif, provoquant une sollicitation douloureuse des défenses, conscientes puis inconscientes. Ce scénario finit invariablement par une pathologie, d'abord névrotique, puis psychotique. Les passages à l'acte sont nombreux, chez les adolescents, qui résultent de cette situation.

Accordons ici une mention spéciale, une fois encore, aux pervers-narcissiques qui maîtrisent parfaitement ces mécaniques et s'en servent avec la dextérité que l'on sait.

Il est bien évident que le fait « d'être amoureux » sollicitant une représentation narcissique de soi n'apporte aucune résolution réelle et pérenne du stress de l'abandon.

III – L'Amour adulte :

L'ensemble des stress résolus, voilà un couple formé, sain, solide, construit sur de bonnes bases. Pourquoi alors tant de divorces ?

Précisément parce que les stress sont résolus. Nous avons vu dans un précédent chapitre qu'une armée affamée est plus agressive qu'une armée

repu ; qu'un salarié mal payé est plus performant à tâche égale, qu'un salarié grassement payé.

Effectivement, une fois la chose acquise, pourquoi faire des efforts ?

– La personnalité est construite, pourquoi se remettre en question ?

– La séduction est faite, pourquoi faudrait-il encore séduire ?

– Le mariage est une institution conférant la solidité, pourquoi avoir peur de l'abandon ?

D'autant que Bébé est là, que le besoin de procréer est lui aussi satisfait, et que son existence verrouille le mariage...

C'est à ce moment particulier de la vie affective du couple que tout bascule. Il ne vient pas à l'esprit que cet Amour est comme le reste des acquis de la vie : il faut l'entretenir pour qu'il dure, sans quoi il disparaît. Ce n'est pas parce que l'on a déjà séduit l'autre que l'on est dispensé d'une séduction quotidienne. Ce n'est pas parce qu'on a une personnalité qu'il faut s'exonérer de la parfaire. Ce n'est pas parce qu'on est mariés qu'on le restera. L'entropie vaut autant pour le mariage que pour un compte en banque. Tout système a besoin d'être alimenté.

Notre cognition nous joue des tours : pas de stress, pas d'efforts. L'amour adulte, c'est celui qui prend en compte cette dimension.

La jalousie :

Un stress peut être sain dès lors qu'il amène un changement dynamique positif. Rien n'est plus

antinaturel que l'immobilisme. Peut-on considérer la jalousie comme un stress positif ?

Ce sentiment peut avoir ou n'avoir pas de justifications. Il est le fruit de la projection d'une peur de trahison, d'abandon. Cette peur peut être réelle ou fictive, c'est-à-dire s'appuyer sur des faits établis, ou sur des idées que l'on se fait. Quel que soit son statut, elle appartient à celui ou celle qui la ressent, et mérite, à ce titre la mise en place d'une stratégie de réponse au déséquilibre. Il est stérile de mettre l'autre en accusation, de le rendre responsable de son propre ressenti, sans se remettre soi-même en question. Cela ne résout rien, et sûrement pas le stress ressenti. Il s'agit dans ce cas d'une erreur de cible pure et simple.

Se remettre en question, c'est se demander si l'on fait bien ce qu'il faut pour entretenir la relation, dans un amour adulte. Ce n'est qu'après avoir mis en place cette réponse que l'on saura alors si l'autre doit ou non, être mis en cause dans ce ressenti.

D'une part cette stratégie permet de minorer l'intensité du stress, et d'autre part permet d'acquérir la certitude de n'être pas la cause du comportement litigieux de l'autre, si celui-ci est établi.

S'il s'avère que l'autre doit être mis en cause, alors il y a un conflit qu'il faut résoudre. Quitte à être confronté à des réalités déplaisantes.

En revanche, un ressenti de cet ordre qui n'a pas de justification réelle signifie l'émergence d'une souffrance mentale réelle qui peut, elle aussi, virer à

la catastrophe. Les drames de la jalousie sont là pour en témoigner.

La sexualité :

On ne le dira jamais assez, la sexualité, c'est le baromètre de la santé affective du couple.

Ce besoin de relations avec l'autre est variable selon chacun. Certains auront peu de besoins, d'autres auront des demandes fréquentes. De nombreux facteurs interviennent sur ce besoin. La santé, l'état physique, l'alimentation, l'hygiène de vie etc.

Même si le voile pudique que notre société jette sur la sexualité nous impose la retenue dans nos premiers contacts affectifs, ce sujet reste un des éléments majeurs d'entente ou de discorde au fil du temps. L'entente « au lit » est primordiale dans la vie d'un couple. Pour que cette entente se fasse, il est nécessaire que les deux soient au même niveau de demande ou de besoin. Il est absurde que ce sujet soit laissé de côté jusqu'à ce que la relation s'initie.

Pour aussi scandaleux que cette idée puisse paraître, il vaudrait bien mieux pouvoir parler librement de ce sujet en amont de la relation amoureuse, en toute candeur. Comme l'on parle de ce que l'on aime dans l'existence ou pas. Ceci éviterait de mauvaises surprises a posteriori, et en particulier les difficultés de volontés qui s'opposent.

Lorsque l'un veut, et l'autre pas, cela se termine généralement mal. Lorsque deux partenaires s'obstinent malgré leur antagonisme sur le sujet, cela

amène fatalement que l'un cherchera à l'externe ce qu'il ne trouve pas à l'interne.

Quelle que soit la situation, le stress doit trouver sa résolution. Voilà pourquoi tant de gens disent : « ce n'est pas parce que l'on mange du pain tous les jours, qu'il faut se priver de gâteaux le dimanche ! ».

L'hypocrisie et le puritanisme ont la vie tenace, et le corps social préfère se satisfaire de divorces, d'adultères et de drames familiaux, plutôt que de renoncer à un tabou obscurantiste.

Et puisqu'il est question de tabous sociaux à la vie dure...

IV – La différence :

Chaque Etre est différent, singulier et unique. Notre approche sociale, fondée sur la reconnaissance – on se reconnaît ou pas dans ce que l'on perçoit – induit méfiance, circonspection à l'égard de l'inconnu, quand ce n'est pas rejet pur et simple.

C'est pourquoi le must aujourd'hui dans notre société occidentale, c'est d'être filiforme, hétérosexuel, chrétien et non fumeur.

Aujourd'hui, être différent, se démarquer, d'une façon ou d'une autre de la masse fait désordre.

Ne peut-on pas, une bonne fois pour toutes, ficher la paix aux gens, les laisser vivre normalement, en harmonie, sans les pointer sans cesse du doigt ? Ce n'est pas parce qu'on est Maghrébin que l'on est un voyou ; ce n'est pas parce qu'on porte un voile qu'on est un terroriste ; ce n'est pas parce qu'on est

chômeur qu'on est fainéant ; ce n'est pas parce qu'on est homosexuel qu'on est un pervers.

Il s'agit là de raccourcis pernicious propres à notre façon de traiter l'information qui constitue aussi l'une de nos faiblesses. L'usage habituel du trope¹, pourtant conforme à nos mécanismes de traitement des informations, nous pousse à associer des champs conceptuels de façon arbitraire et préjudiciable :

La métonymie, telle que l'exemple de la main (confer p17), révèle le mécanisme par lequel une perception incomplète devient la chose perçue. De façon plus élargie, considérer la chose comme identifiée au travers de cette métonymie, c'est l'amputer d'une part d'elle-même.

Plus grave encore, la synecdoque qui consiste à désigner l'inconnu par des termes négatifs, dégradants, immoraux ou justiciables, tandis qu'il n'est pas établi de lien véritable entre la personne désignée et la désignation. Ceci s'appelle la calomnie, et là, quelques procès bien juteux se perdent...

Entre ces situations de rejet total, voire d'agressivité du groupe face à l'inconnu, il existe, Dieu merci, des positions intermédiaires plus tempérées, posées et civilisées. Celles-ci consistent à aller vers l'autre, avec empathie, pour chercher l'information manquante et lever les doutes qui provoquent le stress. A cet égard, il n'est pas sûr, par

¹ in : « *Les figures du discours* » de Pierre Fontanier – 1821 éd. Flammarion Champs linguistiques, introduction de Gérard Genette, 1977.

exemple, que les termes « *d'immigration choisie* » soient d'une grande intelligence.

Pas plus d'ailleurs, que le numerus clausus ou le corporatisme, qui sont totalement inadaptés aux conditions de marchés contemporaines. La libre concurrence est un principe sain. C'est un moteur qui pousse l'être à se dépasser, à donner le meilleur. Les rentes de situations consécutives au numerus clausus et au corporatisme sclérosent l'économie de marché, en ralentissent le dynamisme. Et le souci omniprésent de se protéger de ses propres peurs conduit le corps social à s'engluer dans ses certitudes conformistes.

Même en Amour, la libre concurrence est un principe sain...

Titre 20

L'Intelligence Artificielle

L'état actuel de la cybernétique nous permet de concevoir et fabriquer un ordinateur capable de traiter l'information comme nous le faisons, sur la base de nos propres mécanismes. En fait nous pourrions même, à partir de cette définition opérationnelle que nous proposons, concevoir et réaliser une intelligence très proche de la nôtre. Mais quelles en seraient alors les limites ? Et pour quoi faire ?

I – Etat des lieux :

L'amorçage de la pompe à dépression.

Il n'est pas réaliste d'imaginer une machine dont le fonctionnement reposerait sur l'idée de survie, puisqu'elle ne dispose d'aucun moyen somatique de ressentir. Le manque qui initialise le fonctionnement ne peut donc être de l'ordre du stress viscéro-somatique. En revanche, le déséquilibre, donc

l'inégalité mathématique, peut parfaitement s'y substituer, cela se fait couramment. L'ordinateur dispose d'une banque de données ouverte et permanente avec internet, qui peut constituer la plus grande part de son monde extérieur. Il suffit alors d'une programmation du type : si inégalité, alors [aller chercher l'information complémentaire]. Cette programmation devra alors définir les champs et la profondeur des recherches à effectuer.

Les moteurs de recherche font ça très bien.

Les palpeurs.

Dispose-t-on des équivalents à nos sens ? L'œil, c'est la caméra. Le toucher c'est l'écran tactile. Saurait-on créer un palpeur tactile généraliste ? Sans aucun doute, puisque les palpeurs spécialisés existent. Le goût, c'est l'analyse chimique ; l'odorat, c'est le détecteur atmosphérique, la mesure chimique des composantes de l'atmosphère. L'audition, on sait faire aussi. Une machine peut donc être dotée de tous les organes sensoriels. Reste à déterminer si sa fonction d'utilité l'impose ou non.

Les mémoires

Le Bios qui représente la cryptomnésie et la structuration,

La RAM qui est la mémoire du traitement, du fonctionnement

la mémoire et ses extensions, qui comprend à la fois le procédural et le déclaratif des installations. Il faudrait alors étendre les capacités de la mémoire vive au stockage temporaire, et de mettre en place

une temporisation au terme de laquelle soit l'information est rejetée, soit elle est intégrée à la mémoire permanente.

Facteurs de discrimination :

Peut-on discriminer entre mémoire vive et mémoire permanente ? Deux critères peuvent être utilisés à cet effet : la fréquence d'utilisation dans le temps imparti, et un indice de pertinence représentant l'intensité.

Il ne resterait alors qu'à fixer des seuils, les limites de la discrimination entre l'effacement de la donnée ou le stockage en mémoire permanente.

Claude Touzet, dans son ouvrage « *Conscience, Intelligence et Libre-Arbitre ?* »¹ décrit parfaitement l'importance de l'intensité d'un stimulus donné. La compétition darwinienne détermine le traitement de l'information reçue.

Défenses conscientes et inconscientes

Le firewall peut être considéré comme une défense consciente. Les informations suspectes peuvent être bloquées, ou redirigées vers un sous-programme de retraitement.

L'antivirus serait la défense inconsciente, veillant sur l'intégrité du système.

Mais ces deux défenses devraient alors être plus sophistiquées, d'une part en intégrant les éléments de la discrimination, fréquence et indice de

¹ in « *Conscience, intelligence, libre-arbitre ?* » – Claude TOUZET – ed. La Machotte – 2010 – Chapitres 10 et 21.

pertinence, et d'autre part en intégrant la surveillance autant à l'interne qu'à l'externe.

Capacité de synthèse :

L'intentionnalité existe, sur la base de listes de tâches automatisées. Comme la motivation peut être aussi répliquée par une liste de priorités.

Si la fonction « As If » permet de donner la préséance à l'information la plus active/aigüe, elle peut également hiérarchiser les tâches en fonction de l'indice de pertinence.

L'état des lieux montre que nous sommes parfaitement capables de répliquer une intelligence similaire à la nôtre, dans les limites ci-dessous. Ce qui la différencierait, indépendamment des aspects psychosomatiques, c'est sa destination, ce pour quoi elle serait conçue.

Notre Cognition n'a qu'un but, celui de nous permettre de survivre et de nous adapter au mieux à notre environnement. La représentation projective, la synthèse que peut fournir la machine ne peuvent être que contingents, hors de toute volonté propre.

II – Les limites

Monde intérieur /extérieur :

Comment la machine pourrait-elle se percevoir comme une entité à part entière ? Donc faire la différence entre l'interne et l'externe ? Nous disposons d'une frontière parfaitement définie qui isole l'intérieur de l'extérieur : la peau. A la fois organe sensoriel et isolant, elle est l'enveloppe qui

fixe la frontière du « moi ». La reconnaissance tactile de cette enveloppe joue un rôle capital dans la structuration de l'être en tant que conscience de soi. C'est grâce à cette reconnaissance tactile que l'enfant constate progressivement qu'il est une entité en soi. Difficile de parler de conscience de soi en faisant l'impasse sur cet organe. Une machine, aussi sophistiquée soit-elle, ne pourrait prendre conscience de soi sans que la limite interne /externe soit posée.

Le ressenti :

Le déséquilibre, nous le ressentons par réactions physico-chimiques interposée. Le stress induit un mal-être et la satisfaction, du bien-être. Inconfort et confort. Comment cela pourrait-il être « traduit » sur une machine ? La machine ne connaît que l'égalité ou l'inégalité. Si l'on peut effectivement recréer artificiellement le déséquilibre, l'inégalité, par une programmation, en revanche il ne serait pas possible d'envisager une expression autre qu'une machine affichant « inégalité, traitement en cours... veuillez patienter. », affichage qui pourrait être remplacée par « je ne suis pas bien », ou « j'ai le cafard ! », ou même par n'importe quel autre système d'alarme ! Autrement dit, pour qu'il y ait émotion, donc ressenti, il faut qu'il y ait plaisir et douleur, ou comme le dit E. Berne, récompense et sanction.

La conceptualisation :

Pourrait-il conceptualiser ? On peut imaginer qu'il serait capable de regrouper des ensembles d'unités

mnésiques complexes en groupes, et de leur affecter une expression linguistique, en le programmant pour cela. Mais il sera incapable de se percevoir en tant qu'entité séparée autonome, a fortiori encore moins capable de ressentir ce que ça fait d'être soi.

Pour qu'une telle intelligence fonctionne, il faudra lui fixer un but. Et à chaque étape réalisée, lui en fixer un autre, et ainsi de suite. Autrement dit, la pompe à dépression, privée de l'aspect émotionnel, ne fonctionne pas.

En revanche il sera capable d'apporter une réponse juste à une question posée. Et sans doute de traiter des volumes d'informations que nous ne soupçonnons pas.

L'intuition et l'idée :

Pourra-il, pour reprendre le jargon informatique, « intuitiver » ? Sans aucun doute, et c'est vraisemblablement là qu'il pourrait nous surprendre. Si l'intuition humaine est de l'ordre du ressenti « épidermique », elle est le résultat d'une conjonction d'éléments qui, sans être formellement identifiés, provoquent un déséquilibre.

Il est clair que l'ordinateur « intelligent », non seulement ne laissera passer aucun argument, mais chaque argument sera clairement identifié. S'il est programmé pour donner le résultat de cette conjonction, il exprimera une intuition !

Et dans ce cas, l'intuition étant essentiellement liée à un ressenti non formel, tandis que l'idée est construite sur les éléments identifiés, donc formels, intuitions et idées seront confondues.

Le raisonnement et la pensée

A l'évidence, cet ordinateur pourrait raisonner. La capacité à rapprocher, à corrélérer les unités mnésiques les unes avec les autres n'est autre que l'approche microscopique de l'information. Corrélérer les unités mnésiques complexes les unes avec les autres c'est la vision macro-graphique de la conceptualisation.

Mais il le fera de façon froide, logique, rationnelle hors de tout champ émotionnel, dans le cadre d'un but assigné. Un Monsieur Spock version cybernétique. La pensée en tant que telle reste hors de ce champ, puisqu'elle implique conscience de soi.

L'apprentissage et l'auto-programmation.

De la même façon, s'il est programmé pour apprendre, il apprendra. Et si on lui apprend à s'autoprogrammer, il peut aussi le faire, mais toujours dans le cadre d'un objectif défini. Sans quoi, pourquoi le ferait-il ?

Cela signifierait alors qu'il s'est doté d'une conscience de soi et qu'il s'assigne ses propres objectifs...

La fonction d'utilité

Quel serait l'intérêt d'une telle machine ? Pourquoi faire ? Laissons cet aspect aux spécialistes et chercheurs qui savent, eux, le bénéfice qu'ils pourraient en avoir.

Une application nous apparaît de façon évidente, c'est le concept de prédictibilité que la fonction intuitive peut apporter. Celle-ci peut jouer un rôle de

grande envergure par exemple dans l'étude de phénomènes naturels (volcans, évènements sismiques, météo, espace, etc.), voire même dans les approches géostratégiques que les états développent.

Là, les applications sont innombrables, mais hautement spécialisées.

Citons ici à nouveau Claude Touzet :

*« Le problème c'est que l'intérêt à construire une conscience artificielle réside notamment dans sa capacité à prendre des décisions en lieu et place d'un homme. Ces décisions sont complexes, et une conscience artificielle – comme n'importe quel homme – peut se tromper. Ce qui est plus grave c'est qu'une conscience artificielle peut être dotée de moyens d'actions hors norme, tant dans sa vitesse de réflexion qu'au niveau de ses capacités de mémoire. Comment alors réussir à se prémunir des "erreurs" qu'elle peut faire ? Comment être sûrs que nous ne sommes pas manipulés ? Sommes-nous prêts à laisser à des consciences artificielles la gestion du Monde, un peu à la manière dont les classes défavorisées subissent les décisions économiques des nantis ? Ma crainte c'est que nous n'ayons plus aujourd'hui d'autres choix ! C'est la fuite en avant "technologique" avec ses risques et ses succès ».*²

² in « *Conscience, intelligence, libre-arbitre ?* » – Claude TOUZET – ed. La Machotte – 2010 – Chapitres 10 et 21.

Conclusion

La Compréhension

Puisque la fonction d'utilité est soulevée à propos de l'intelligence artificielle, alors elle peut être étendue à notre propre recherche humaine. La recherche est vaine si elle ne sert aucune application pratique, qu'elle ne répond à aucun besoin d'adaptation ou qu'elle n'apporte pas de progrès.

Les Sciences Cognitives ne font pas exception. Leur fonction d'utilité est de parfaire notre adaptation à notre monde. Il en est de même pour la connaissance de nos mécanismes de traitement de l'information.

L'enjeu de cette connaissance est une meilleure adaptation à notre macrocosme, une recherche permanente de l'équilibre, dans un but ultime : la survie de l'espèce.

Connaître nos mécanismes cérébraux, savoir comment nous fonctionnons, comprendre la complexité de l'humain, voilà des préoccupations qui

ont toujours été au centre de notre développement existentiel.

Si la Cognition désigne cette faculté spécifique que nous avons d'accéder à la Connaissance, ainsi que nos mécanismes cérébraux de traitement des informations, le résultat de cette démarche s'exprime à l'identique de l'apprentissage, par l'appropriation du sens, la compréhension.

A l'évidence, il n'est pas plus nécessaire de connaître les mécanismes du traitement de l'information pour se servir de son cerveau, qu'il n'est nécessaire de connaître la programmation pour se servir d'un ordinateur.

En revanche, pour un spécialiste impliqué dans une discipline faisant appel à cette connaissance, l'appropriation de ces mécanismes ouvre de nouvelles pistes de recherches.

Bibliographie

BERNE, Eric – *Analyse transactionnelle et psychothérapie* éd. Petite bibliothèque Payot. 2001. ISBN 978-2-228-89425-8

BERNE, Eric – « *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?* – Ed Tchou, 2010 – ISBN 978-2-710-70779-0

BOYESEN, Gerda – *Entre Psyché et Soma* – 1997 – Editions Scientifiques Payot – ISBN 978-2-228-89064-9

CARNEGIE, Dale – *Comment se faire des Amis*, LGF – Livre De Poche, 1990 – ISBN 978-2-253-00910-8

DARWIN, Charles – *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* – Rivages Poche 2001. ISBN 978-2-743-60842-2

DEMING, William Edwards – Cf. Association Française Edwards Deming – AFED :
<http://www.fr-deming.org/quiet.html>

- DENNET, Daniel – *La conscience expliquée* » – 1993.
Trad. Pascal Engel. Editions Odile Jacob. ISBN 978-2-7381-0216-4
- FONTANIER, Pierre – *Les figures du discours* – 1821
éditions Flammarion, Champs linguistiques. ISBN
978-2-080-81015-1
- FREUD, Sigmund – *Cinq leçons sur la psychanalyse*
(1909) – Payot, 2001. ISBN 2-228-89408-7
- FREUD, Sigmund – *Analyse d'une phobie d'un petit
garçon de cinq ans : Le Petit Hans*. 1909, PUF,
2006.
ISBN : 978-2-13-049653-3
- GARDNER, Howard – « *Les formes de l'intelligence* » –
1983 et 1997. Editions Odile Jacob. ISBN 978-2-
738-12412-8
- HAYEK, Friedrich A. – *Droit, législation et liberté* – PUF
1980-2007 – ISBN 978-2-130-56496-6
- IMAI, Masaaki – *Kaizen : The Key to Japan's
Competitive Success* – McGraw Hill Higher
Education – Edition : New edition – 1986 – ISBN
978-0-075-54332-9
- JANOV, Arthur – *Le Cri Primal* – Editions Flammarion.
1993 – ISBN 978-2-080-81032-8
- JUNG, Carl Gustav – *L'Âme et la vie*, LGF – Livre de
Poche, 1995 – ISBN 2-253-06434-3
- LAZARUS & FAULKMAN – *Stress, appraisal, and coping* –
Springer Publishing Co – 1984. ISBN 978-0-826-
14191-0

- MENETRIER, Jacques – *La Médecine des Fonctions* – Ed Similia. 1999 – ISBN 978-2-904-92836-9
- ORTONY, NORMAN & REVELLE – *Who needs emotions ? The Brain Meets the Robot* – 2005 – Oxford University Press Inc. ISBN 978-0-195-16619-4
- RACAMIER, Paul-Claude – « *Le Génie des Origines* » – 1992 – Ed : Payot – ISBN 978-2-228-88512-6
- RUDEN, Ronald A. *When the past is always present* – Routledge, 2010, Taylor & Francis Group. ISBN 978-0-415-87564-6
- TOUZET, Claude – *Conscience, Intelligence, Libre-arbitre* – Editions La Machotte – 2010 – ISBN 978-2-919411-00-9
- VALIMAA-BLUM, Ritta – *Cognitive Phonology in Construction Grammar: Analytic Tools for Students of English* – 2006 – Berlin, New York : Mouton de Gruyter – voir également : <http://cognitextes.revues.org/211>
- VERGNAUD Gérard – *La théorie des champs conceptuels*. 1990 – *Recherches en didactique des mathématiques*, vol 10.2, 133-170.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Avant-propos | 5 |
| Introduction | 9 |
| I – La Psychanalyse | 11 |
| II – La Cognition | 12 |
| Première partie | |
| Titre 1 – Champ conceptuel et Perception | 19 |
| I – Le « champ conceptuel » : | 20 |
| II – La Perception | 23 |
| III – Le noyau sain | 25 |
| Titre 2 – Tube digestif – Psychanalyse | 29 |
| I – Le nœud conflictuel : | 35 |
| II – Le passage à l’acte, ou l’Archétype du paradoxe : .. | 36 |
| Titre 3 – Survie, Manque, Appraisal, Motivation | 39 |
| I – La Survie : | 39 |
| II – Le Manque : | 41 |
| III – Les théories de l’Appraisal | 44 |
| IV – La motivation : | 47 |
| Titre 4 – Origine | 49 |
| I – Un autre regard | 50 |
| II – Critique : | 53 |
| III – Système Ternaire | 56 |
| Titre 5 – Champ de réception | 61 |
| I – La pompe à dépression : | 62 |
| II – Le traitement de l’information : | 65 |

| | |
|---|-----------|
| III – Le mécanisme d'Identification | 68 |
| Titre 6 – Défense consciente et inconsciente | 73 |
| I – La défense consciente : | 75 |
| II – La défense inconsciente : | 77 |
| Titre 7 – Dysfonctionnements de la Cognition | 85 |
| I – Le fonctionnement optimal | 85 |
| II – Trouble fonctionnel de la cognition | 88 |
| III – Le dysfonctionnement structurel de la cognition .. | 90 |

Seconde partie

| | |
|--|------------|
| Titre 8 – Champ de l'émission..... | 97 |
| I – Le mécanisme de Reconnaissance : | 98 |
| II – Construction de la Reconnaissance | 101 |
| III – L'action adaptative..... | 103 |
| Titre 9 – Objectivité – Subjectivité | 107 |
| I – La projection | 109 |
| II – La vision objective | 110 |
| III – La vision subjective | 112 |
| IV – L'attitude défensive : | 114 |
| Titre 10 – La fonction « As If » | 119 |
| I – L'hypothèse..... | 120 |
| II – La structuration..... | 122 |
| III – Déplacement apparent | 124 |
| IV – « As If » et la défense consciente | 125 |
| V – « As If » et la défense inconsciente | 126 |
| VI – Notre singularité | 128 |
| Titre 11 – En résumé : | 129 |
| I – Les mécanismes de traitement de l'information : .. | 129 |
| II – Les mécanismes de défense : | 130 |
| III – Trois mémoires différentes : | 130 |

Troisième Partie

| | |
|---|------------|
| Titre 12 – Causalités du Comportement..... | 135 |
| I – Mécanismes et Comportement | 135 |

| | |
|---|------------|
| II – L’Intentionnalité | 139 |
| III – Les Qualia : | 141 |
| IV – La représentation mentale ou cognitive | 143 |
| Titre 13 – Clin d’œil | 147 |
| Titre 14 – La Conscience de Soi..... | 149 |
| Titre 15 – Intentionnalité | 155 |
| I – Dessein | 158 |
| II – Régler les comptes | 161 |
| Titre 16 – Langage – Latéralité – Intelligence | 163 |
| I – La parole | 163 |
| II – Latéralité cérébrale | 167 |
| III – L’intelligence..... | 169 |
| Titre 17 – Apprentissage | 173 |
| I – Le processus d’apprentissage..... | 174 |
| II – L’Erreur | 178 |
| III – L’erreur face à soi-même..... | 179 |
| IV – L’erreur face aux autres | 180 |
| Titre 18 – La responsabilité | 183 |
| I – Le Pouvoir | 184 |
| II – La zone d’ombre | 187 |
| Titre 19 – L’Amour pathologique..... | 193 |
| I – L’Amour et le nouveau-né : | 194 |
| II – L’amour et l’adolescence : | 196 |
| III – L’Amour adulte : | 199 |
| IV – La différence :..... | 203 |
| Titre 20 – L’Intelligence Artificielle | 207 |
| I – Etat des lieux : | 207 |
| II – Les limites | 210 |
| Conclusion La Compréhension | 215 |
| Bibliographie..... | 217 |